

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ÉCOUTEZ-MOI  
SUIVI DE  
ÇA RESTE ENTRE NOUS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
VALÉRIE ROBERGE

AVRIL 2012

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

René Lapierre, par où commencer pour te dire toute ma reconnaissance... Merci de m'avoir guidée vers une approche intérieure de l'écriture. Merci pour ton écoute sensible, tes conseils et ta patience. Merci d'avoir cru en moi. Il y a des ces rencontres qui changent le cours d'une vie. Merci d'avoir donné une chance à celle qui se cherchait. Grâce à toi, j'ai trouvé ma place dans le monde.

Michel, tu as été le témoin privilégié de mon cheminement. Tu étais là pour écouter mes états d'âme, calmer mes peurs et mes doutes. Tu m'as appris à me faire confiance, à m'assumer dans l'écriture comme dans la vie. Merci pour ta présence et ta complicité. Sans toi je n'y serais pas arrivée.

Sam, merci d'être toujours disponible pour écouter mes interrogations, mes divagations, mes idées. Merci de me partager ta musique et ta créativité qui sont, pour moi, une source d'inspiration. Merci d'avoir été et d'être dans ma vie.

Philippe, tu m'as prise par la main dans ce monde nouveau pour moi. Tu m'as appris et continues de m'apprendre tant de choses. Merci de m'avoir fait connaître Artaud. Merci pour ton imaginaire débridé. Merci pour cette belle amitié.

Diane, depuis que je suis toute petite, tu as vu que j'étais différente et m'as toujours donné le droit d'*être*. Merci pour ton amour et ton soutien inconditionnel.

Andrée, tu m'as appris à aimer la langue, à devenir passionnée des mots. Tu m'as enseigné la curiosité et la recherche du mot juste. Merci de partager tes connaissances avec moi. Merci d'avoir été là depuis le tout début.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iv
ÉCOUTEZ-MOI .....	1
ÇA RESTE ENTRE NOUS .....	89
L'inconnu .....	90
Le chaos .....	96
La fin du moi .....	101
Sur un seuil .....	108
L'état sensible .....	112
Musique et écriture .....	114
La chute dans le corps .....	118
L'écho des voix .....	122
L'écho des voix : l'effrayante liberté .....	126
Au-delà des limites .....	132
La petite musique .....	133
Et maintenant... ..	139
BIBLIOGRAPHIE .....	141



## RÉSUMÉ

*Écoutez-moi* est un texte contrapuntique, une composition à quatre voix dans laquelle quatre personnages-narrateurs, membres d'une même famille, se partagent l'espace du récit. Chacun présente une vision particulière du monde, une pensée et une parole spécifiques. Dans la dynamique du récit, construit sans aucune intervention externe de narration, chaque personnage est envisagé comme une conscience : l'important n'est pas de connaître toutes ses caractéristiques, son nom, son statut social, bref la place qu'il occupe dans le monde, mais plutôt de se glisser à l'intérieur de lui pour savoir ce qu'il pense du monde et, par conséquent, de lui-même. Tel un contrepoint musical, les quatre voix expriment alors leur singularité, mais elles sont également étroitement liées. Ce sont ces relations de tension, d'assonance et de dissonance qui forment la cinquième mélodie, le chant harmonique du contrepoint. Dans tout ceci, j'aborde en somme l'écriture comme une instance de confiance. La confiance plutôt que la parole usuelle, parce que s'y logent une vérité, une vulnérabilité : une pensée si intime qu'elle côtoie le silence, mais à l'intérieur de la solitude et de la souffrance, elle explose comme des cris.

*Ça reste entre nous* est lui aussi structuré comme un chant polyphonique, sur le principe de l'entrecroisement. Tout au long d'un parcours entre le passé et le présent, les voix se confrontent, alternent ou se superposent. Il y a celle qui cherche et qui doute, et celle qui découvre et qui s'autorise peu à peu... Entre voix intérieure et voix extérieures, hésitations et questionnements, lettres adressées à Émile Cioran et Antonin Artaud, échanges entre ma pensée et celles de différents auteurs, l'essai crée un espace pour la parole. Mon attention s'y oriente tantôt sur des concepts (la voix, le seuil, l'intime) tantôt sur des relations ou des oppositions (écrire/ne pas savoir écrire, le parlé/l'écrit, musique/écriture, résistance/abandon). Je tente de développer une position intérieure face à l'écriture, sans souci du bel effet. Je veux créer à partir d'une nécessité, à partir de ce qui résiste ; me départir des formes usuelles pour aller vers une vérité intérieure, vers un battement interne : atteindre une qualité *vibratoire* dans l'écriture. Avec Artaud et Cioran, je cherche en fin de compte une réponse aux questions fondamentales qui animent ma démarche : comment construire tonalement dans l'écriture une subjectivité et une intimité non personnelle ? Comment approcher le pulsionnel, inscrire le corps à partir de la voix ? Comment créer une écriture musicale ? Comment, en somme, devenir dans l'écriture une respiration, un chuchotement, un silence ?

MOTS CLÉS : VOIX, CRÉATION, PLURALITÉ, CORPS, INTIME, SEUIL, POLYPHONIE

ÉCOUTEZ-MOI

*À mes parents.*

Représentations graphiques : Charles Élias

*Les mots à mi-chemin de l'intelligence. Cette possibilité de penser en arrière et d'invectiver tout à coup sa pensée. Ce dialogue dans la pensée. L'absorption, la rupture de tout.*

Antonin Artaud

*Ça crie, forcément... Ça hurle... Ça geint... Ça essaie de se dégager... On a du mal... Faut pas se laisser attendrir... Ça vous parle alors un drôle de langage d'écorché...*

Louis-Ferdinand Céline

LUNDI

Ah Non! Pas la cloche. Tout le monde s'en va. Je veux pas partir. Dépêche-toi. J'ai pas envie de rentrer. Madame Chalifoux est tannée. Une autre qui me pousse dans le dos. Pourquoi faut toujours aller vite? Il devrait exister deux temps. Un pour les pressés pis un pour les flâneurs. Comme ça... Oui oui, je m'en vais. Mon vélo. J'aimerais ça en avoir un vrai. Un que les roues sont pas croches. Je pédale vite. Fais comme ton frère, lâche les poignées. Tu vas te planter. Essaie. Juste une main. Ouais! Attention le trottoir! Donne un coup de guidon. Pas comme ça! NON! J'ai mal. Pleure pas. Ça chauffe. Regarde tes mains, enlève les roches. Ça fait mal. Souffle dessus. Ça chauffe! Faut pas que tu pleures. C'est mouillé sur ma tête. C'est chaud. Je saigne. Je saigne! Ravale tes larmes. J'ai peur. Relève-toi. Ma jambe. Ça fait mal. Prends le vélo. Rentre. Qu'est-ce qu'elle va dire? Faut pas qu'elle te voie pleurer. Ravale. Ça m'étouffe. Ravale quand même. Ça saigne. Qu'est-ce qui va m'arriver? Ça coule dans mes yeux. J'ai peur.

Bon, elle braille. Encore. C'est quoi cette fois-ci? La v'là. Toute tachée de sang. Veux-tu ben me dire ce qu'elle fait pour arriver de même? À quoi elle pense! Elle va rentrer, salir le...

— Non non non. Reste dehors! Tu vas cochonner mon plancher frais lavé. Prends ça, essuie ta face.  
P'tite maudite. C'est pas sa faute. Elle sait pas se tenir. C'est problèmes par-dessus problèmes. Comme son frère.

Maman... Pourquoi elle fait rien? J'ai peur. Elle fait rien pis ça saigne beaucoup. Elle te regarde mourir.

Ça dégoutte de plus en plus. Maudite marde, je vais être obligée d'aller à l'hôpital. Des heures d'attente pour une niaiserie. Parce qu'on sait ben, moi, j'ai rien de mieux à faire

que de m'occuper d'elle. Ben non. J'ai pas de vie, moi. Vraiment, je me serais passée de celle-là.

Entre dans l'auto. Dépêche-toi. Je devrais m'excuser. Non. Dis rien. Est sur le bord. Elle va crier. Pas un mot. Elle respire fort. T'es sauvée.

J'espère que ça prendra pas la soirée. J'haïs ça venir ici. Si elle pouvait au moins arrêter de chigner. Elle t'humilie encore. Tout le monde te regarde. Faut toujours qu'elle me fasse honte.

— Arrête de traîner. Allez!

Elle me pousse dans le dos mais je peux pas aller plus vite. Ça coule partout sur mon chandail. L'infirmière t'a vue. Sa main me fait signe d'approcher.

C'est quoi cette infirmière? On dirait une fillette. Une idiote qui fait ce métier pour se sentir utile. Une face à fesser dedans. Avec ses petits yeux plissés de pitié. Elle pense sûrement pouvoir changer le monde. Elle va finir vieille fille à se bercer sur son balcon, convaincue que la vie en vaut la peine. Crisse d'épaisse! Me dire que j'ai de la chance parce qu'elle va pouvoir l'examiner tout de suite. Si j'étais chanceuse connasse je serais pas ici. J'aurais pas cette vie.

Maman est pas contente. Dépêche-toi. Le lit avec du papier, c'est là que tu dois t'asseoir. L'infirmière. Elle arrête pas de te regarder. Ses yeux...

Allez! Grouille! Soigne-la qu'on puisse sacrer le camp. Pas vite vite, la p'tite infirmière. Elle prend son temps alors qu'on est à l'urgence. Une autre traîneuse. Quoi? « Pourquoi je voudrais garder une serviette toute tachée? Non, vous pouvez la jeter. » Franchement. J'avais pas besoin de ça. Faut que tu sois là pour elle. Écœurée de ses niaiseries!



Fais avec. Rassure-la.

— Ça va aller.

Sa main sur mon épaule. J'aime pas ça quand elle me touche. Elle s'occupe de toi. C'est vrai. L'infirmière. Elle te regarde encore. Ses yeux sont trop doux. Elle ressemble à une poupée de porcelaine avec sa petite voix et son corps fragile. Un coup pis elle se brise en deux.

— Ça va aller. Je vais bien m'occuper de toi. Alors, comment tu t'es fait ça?

— Je suis tombée à vélo.

Elle s'approche. Ça va faire mal. Non... je sens presque rien. Ses mains... ses doigts qui parcourent ma tête. Ça fait du bien. Ça me gêne.

— C'est sensible là?

— Un peu.

— T'as une bonne coupure à la tête. Ça saigne toujours beaucoup à cet endroit. Faut pas que tu t'inquiètes. Ç'a toujours l'air pire que c'est. Est-ce que tu portais ton casque?

— Non, j'ai pas de casque.

Le casque. Fallait qu'elle ouvre sa trappe. J'ai l'air de quoi?

— Elle a un casque, mais elle veut pas le mettre.

— C'est pas vrai! J'ai même pas de casque!

La p'tite sacrament. Est ben mieux de s'la fermer!

Qu'est-ce que tu viens de dire! J'aurais pas dû. J'aime pas ça quand elle me regarde de même. Dis plus rien. Laisse l'infirmière te chicaner.

— Tu sais, t'as été très chanceuse. T'aurais pu avoir une blessure beaucoup plus grave, comme une fracture du crâne ou une commotion cérébrale. Tu dois porter ton casque, ok? Allez, t'es courageuse. Tu fais très bien ça. Je suis fière de toi.

J'ai hâte qu'elle finisse. C'est pas vrai. Elle est trop près. Ses mains qui lavent mon visage. Ses yeux qui me regardent l'intérieur. Je suis pas bien. T'es bien. Je veux partir. C'est trop... juste trop. Le bandage. C'est presque terminé. Elle sent bon. Elle est trop proche. Elle a fini. Déjà. Enfin.

— Je vous appelle quand le médecin va être disponible.

— Merci.

Merci pour rien! Une vraie incapable, même pas foutue de faire des points de suture. Ben non, faut poireauter dans la salle d'attente, se frotter aux autres, juste pour être ben certaine d'attraper des maladies.

Est fâchée. C'est ta faute. Elle me regarde pas. Elle t'en veut. T'aurais pas dû lâcher le guidon. Même d'une main. Elle dit toujours de pas faire la folle... C'est à cause de toi si elle est de mauvaise humeur. Tu t'es fait mal pis y'a fallu venir ici. Elle s'occupe de moi. Tu la déranges.

Lis, ça va te changer les idées. Je suis pas capable. Je fais juste tourner les pages. C'est ça, fais quelque chose. Tout sauf lui parler. Je devrais pas être ici. Perdre mon temps. Attendre. Être avec elle.

C'est mon nom dans les haut-parleurs. Elle se lève vite. Elle a hâte de partir. Dépêche-toi, suis-la.

— Bonjour, je suis le docteur Leclerc, qu'est-ce qui s'est passé?

Je sais plus ce qu'il faut dire. Réponds pas. Laisse-la parler.

Un autre incapable. « Qu'est-ce qui s'est passé? » Il s'est passé que t'es même pas foutu de lire un dossier avant d'entrer. Après on se demande pourquoi ça prend un temps fou aux urgences.

— Elle a pris une débarque en bicyclette pis elle a oublié de mettre son casque. Les enfants vous savez...

Elle se fait coudre le crâne. Elle a sûrement mal. Même s'il l'a gelée. Elle grimace. J'imagine qu'elle souffre. Tant mieux. Tu peux pas penser ça. C'est fini. Enfin. Tu peux sortir. Respirer. Attends. Où est-ce qu'elle est? Encore à l'intérieur. Enfuis-toi! Abandonne tout! Shhhh. C'est quoi l'idée de vouloir saluer l'infirmière? J'ai pas juste ça à faire attendre après elle. P'tite maudite. « Allez, embarque dans l'auto qu'on s'en aille. » Encore du temps perdu. *Le temps existe-t-il?* C'est quoi cette question? Ça me rappelle quand j'étudiais en philo. *Elle* aimait ce genre de sujet. Pas moi. Pourquoi je repense à ça? C'était juste quelques mois dans ma vie. J'aimais même pas ça. Je suis restée à cause de lui. Pense-z-y pas. C'était une autre vie. A-t-elle vraiment existé? *Elle* vivait, *elle* respirait seulement quand il était là. Tu la comprenais pas. *Elle* m'agaçait. Tu l'étranglais pour qu'*elle* se taise. C'est pas moi. Je ne suis pas *elle*. Plus maintenant, plus jamais. J'existe plus. *Elle* a jamais existé. Si j'avais su l'inventer... *elle* aurait pas réagi comme moi cette journée-là. Je me souviens, je sortais d'un cours sur Kant, fatiguée, la tête pleine, — *Tu te trouves des raisons. T'as aucune excuse* — il a pris ma main et m'a entraînée en direction de la fontaine à l'entrée du pavillon. Des bulles de savon couvraient la rue. Les passants avaient abandonné leur routine et en profitaient pour se bombarder de mousse. Un moment hors du temps où l'habitude s'arrête. Une communion étrange. Je voulais lui chuchoter à l'oreille. Il a deviné et incliné sa tête. « C'est toi qui as fait ça? » Sa tête a repris sa distance et sa hauteur, ses yeux m'ont dit je t'aime et ses bras m'ont entraînée dans les bulles. Il en a déposé sur ses cheveux et a éclaté de rire. J'ai eu honte. Le ridicule des bulles sur sa tête, l'impression d'observer un enfant de six pieds. Le pire, son rire. Chaque fois, les gens se retournaient, lui, ça le dérangeait pas. Il me gênait. J'observais pour savoir qui l'avait remarqué. Personne. Les gens continuaient à jouer dans les bulles. C'est là que je me suis effacée. Alors, *elle* en a profité pour prendre toute la place. *Elle* a mis la mousse savonneuse sur sa tête. *Ça faisait du bien.* *Elle* a tournoyé dans les bulles, les bras écartés comme un enfant qui cherche à s'étourdir. Il s'est approché et l'a serrée dans ses

bras. *Elle*, pas moi. Puis, ils ont commencé à danser. *Elle* riait fort. Je me souviens avoir eu mal au ventre. Il l'a tirée vers lui. L'a embrassée dans le creux du cou, a remonté jusqu'à son oreille. Alors qu'il lui murmurait les mots de son désir, il glissait au même moment la bague à son doigt. *Elle* a été heureuse une fraction de seconde. *Elle* est morte ce jour-là. Dès que j'ai posé les yeux sur la bague, *elle* n'était plus. J'avais pris toute la place. Une bague insignifiante. *Elle* s'en allait tranquillement. C'est *elle* qui m'a retenue de dire à voix haute ma déception. Mais il a lu en moi.

— Ça va pas?

*Elle* expirait son dernier souffle, je l'écrasais comme je pouvais. J'examinais la bague sans dire un mot.

— Elle n'a pas beaucoup de valeur, je sais. Je me demande même si on peut appeler ça un bijou, mais ç'a pas d'importance, je veux simplement être avec toi. Veux-tu passer le reste de ta vie avec moi?

Ses yeux espéraient mais il s'adressait à une morte.

— Eh bien pour moi, c'est important!!

Il m'a fixée, étonné, brisé par ma réponse. J'étais incapable de soutenir son regard. J'ai fui. Cette nuit-là, j'ai pleuré. Toute la nuit. Je sais pas si mes larmes coulaient pour *elle* ou pour lui. Les deux sans doute. J'ai jamais retourné ses appels. Il a frappé à ma porte. Il espérait la trouver. Mais *elle* n'avait jamais existé. Il a compris. *J'aurais aimé qu'il ne désespère jamais... qu'il vienne me sauver.* T'es stupide de repenser à ça. Ça fait tellement longtemps. *Je souffre.* Pense-z-y plus.

Ça fait deux fois qu'elle passe tout droit au lieu de tourner le coin de la rue. Elle est dans la lune. Maman? La voiture avance toute seule. On tourne en rond. Dis-lui. Pour te faire crier dessus? Laisse-la faire. Bon, elle vient de s'en rendre compte.

— T'étais perdue maman? À quoi tu pensais?

— Non non. Je suis pas perdue. C'est le bon chemin.

- Ça fait deux fois qu'on passe ici.
- Tu dis n'importe quoi.
- T'étais dans la lune. Ça se voyait dans tes yeux.
- Depuis quand tu m'obstines? Je te dis que je suis pas perdue.
- Je comprends pas. Pourquoi tu fais semblant?
- C'est assez! On arrive, là.

Les v'là eux autres. Ben évachés comme d'habitude pendant que moi je me tape les visites à l'hôpital.

- Qu'est-ce qui est arrivé?
- Y'est arrivé que t'étais encore pas là. Donc, mêle-toi-z-en pas.

C'est quoi, faudrait que je me justifie maintenant! Faut que je m'occupe de tout pis qu'en plus je rende des comptes? Il te regarde même pas. Ses yeux sont sur elle. J'haïs ça quand il la regarde comme ça.

- Pourquoi le pansement autour de ta tête? Qu'est-ce qui s'est passé?
- On lui a fait une greffe de cerveau!

Tout le monde rit de toi. Elle a dit que t'as pas de cerveau. Que t'es une idiote. Même ton frère trouve qu'elle a raison. Sinon il rirait pas aussi fort. Maman? Pourquoi? Elle s'en fout. Elle te tourne le dos. Papa? Non... pas lui aussi. Tu le vois hein? Il sourit. Ils sont tous contre toi.

— AR-RÊ-TEZ!!!

T'es juste une niaiseuse sans cerveau. Cours, va te cacher. Ils veulent pas de toi. Cours! COURS! Cache-toi. Mon garde-robe. Ils rient encore. Tu les entends? Même sous les couvertures.

Est encore partie brailler. Pauvre p'tite sœur. Elle a pas compris. Dans quelques années, elle va se rendre compte qu'elle est juste un moustique, une nuisance. Que personne veut d'elle. Pis là, elle va se demander pourquoi elle est pas morte aujourd'hui, ça aurait été aussi bien. Parce que c'est ça l'avenir, plus de marde encore.

C'est pas drôle. Fallait pas sourire. Elle s'est blessée à la tête. Elle a peut-être perdu connaissance. Peut-être qu'elle a eu peur de mourir. Souviens-toi. La mer en pleine tempête. A quoi je pensais? Qu'est-ce que j'essayais de prouver? Rien. Les vagues t'attiraient. Tu voulais nager dans le tourbillon. T'as pas pensé au danger, t'as juste sauté. J'étais pris dans le reflux. J'essayais de sortir ma tête de l'eau. Si personne avait plongé... Elle a sûrement eu peur. Pis là, on l'agace. C'est pas correct. Faut que j'aille la voir. Depuis quand tu t'en mêles? Je peux pas la laisser toute seule.

Pourquoi ils rient de moi? T'es pas assez intelligente pour eux. Ça te prendrait un nouveau cerveau. C'est pour ça que t'es tombée à vélo. J'ai honte. Je veux plus les voir. J'ai tellement honte. Arrête. Si elle te voyait... ça sort de partout, des yeux, du nez, de la bouche. J'ai trop mal. Mal en dedans. Mal. Mal. Mal. C'est quoi ça? L'escalier. Quelqu'un s'en vient. Vite, essuie tes larmes.

— Ben voyons, reste pas là.

Pauvre petite. Elle pleure toute seule. Ôte les couvertures. Sors-la!

Non papa! Pas les couvertes.

Attrape sa manche, tire-la de ce trou.

Qu'est-ce qu'il me veut? Faut que tu résistes. Déprends-toi.

Ça marche pas! Elle panique. Appelle sa mère. Pas besoin. Elle va savoir quoi faire.

Non. Pas elle. Je t'en supplie papa. Je veux pas qu'elle me voie.

Je suis même pas capable de prendre ma fille pour la consoler. Continue! Tire!

Je veux pas sortir. Pourquoi il me lâche pas?!

Attrape son chandail.

Il vient te chercher pour continuer à rire de toi. Laisse-le pas faire!

Sa jambe! Agrippe sa jambe, sors-la! Je vais l'avoir.

Il m'a eue. Hurle! C'est tout ce qu'il te reste. Hurle!

— Arrête de crier, je veux juste t'aider.

Elle se débat comme si j'allais lui faire mal. Lâche-la. J'aurais pas dû. Non, tu sais pas t'y prendre. Elle arrive. T'avais pas besoin d'elle. Ses poings sur ses hanches, son regard noir qui la fixe.

— Laisse-la dans son trou si c'est ça qu'elle veut. On n'a pas besoin de la voir brailler.

C'est pas correct. Pis la sortir de force c'est une meilleure idée? Je lui ai fait peur. Elle a sûrement raison. Ma petite, je comprends pas pourquoi tu t'enfermes. Tiens, je ferme la porte pour toi. J'espère que je fais la bonne chose.

Il fait noir. Ils me laissent toute seule. C'est ça que tu voulais. Oui mais... non. Tu vas pas recommencer à pleurer. Arrête. Je suis pas capable. Ravale. J'ai trop mal. Ravale. Ça marche pas!

Bon débarras! Ça fait du bien. C'est pas normal. J'ai raison d'agir de même. J'ai pas d'affaire à donner de l'importance à sa crise. Elle a le don de manipuler pour faire pitié, pour qu'on s'occupe d'elle. Faut toujours qu'elle attire l'attention. Un drame pour une blague. Faut qu'elle apprenne à rire d'elle. Ça doit sûrement lui arriver à l'école. Pis à brailler comme elle braille, si tu la laisses faire, elle va devenir une proie. Faut qu'elle comprenne que dans la vie soit t'es une victime, soit tu fais avec et t'avances. Je sais ce que je fais. Je me souviens trop bien de ma mère qui arrêta pas de s'apitoyer sur son sort. Elle faisait rien à part se lamenter. Elle errait en pyjama. Elle t'imposait sa crasse pis son odeur. Elle avait beau se bourrer de pilules, ça la rendait pas plus heureuse. Jamais une parole, un regard, un sourire. Un soir...



le soir où, pendant le souper, t'as sursauté en entendant un bruit. Je voulais me lever pour aller voir. Il a mis sa main sur mon avant-bras : « Laisse faire! Mange! » J'avais pas envie de finir mon assiette surtout avec les gémissements de m'man, mais il te donnait pas le choix. Il disait rien. Il mangeait comme si de rien n'était. Quand on a fini, il m'a ordonné de faire mes devoirs. Je croyais... tu espérais qu'il aille voir si elle était correcte. Mais il s'est levé pour faire la vaisselle. Après, le chiffon sur l'épaule, il est enfin allé voir. T'espionnais de loin. Il a ouvert la porte sans entrer. Elle était tombée en bas du lit et la bibliothèque avait basculé sur elle. Il lui a demandé : « T'as quelque chose de cassé? », elle a répondu en pleurnichant : « J pense pas. » Il a ajouté d'une voix dure : « Ben alors, relève-toi! » Il a refermé la porte, est venu s'asseoir à côté de moi et a allumé sa pipe. Souviens-toi de ce qu'il t'a dit ce soir-là. « T'en fais pas. C'est pour aider ta mère que je fais ça. On saigne tous du cœur un jour ou l'autre, mais dans la vie, ma fille, soit tu subis et tu te plains, soit tu agis et tu fais avec. Tu continues d'avancer peu importe. Le chagrin a rendu ta mère paresseuse. Elle doit se battre, se faire une carapace. Pis elle pense trop. Deviens jamais une victime, ma fille, sinon tu vas ressembler à ta mère. Agis. Oublie jamais ça. »

J'ai bien fait. Il lui apprend à être une victime. La consoler ça n'arrange rien. Qu'il la laisse réfléchir. Demain elle va avoir compris que sa crise a servi à rien.



MARDI

Elle est pas venue me réveiller. Elle t'a oubliée. Peut-être qu'il est trop tôt. Qu'est-ce qui se passe? Elle a même pas sorti mon linge pour aujourd'hui. Elle veut plus te voir. Parce que j'ai pleuré. Elle a hâte que tu grandisses. Elle le dit souvent. Mais je sais pas comment faire.

— J'ai pas dormi!

— Comment ça?

— T'as ronflé comme un porc! Toute la nuit! Je t'ai donné des coups, ç'a rien changé.

Faut croire que ça te dérange pas de réveiller tout le monde.

— Je fais pas exprès.

— Tu fais pas d'effort non plus. C'est insupportable. On dirait un truck.

— Je m'excuse.

— C'est pas assez. Fais attention, achète-toi une muselière, je sais pas, mais je peux plus tolérer ça. J'y vais, ça fait longtemps que les enfants auraient dû être debout.

Ça n'arrête pas. Y'a toujours quelque chose. Elle est fatiguée. Pis c'est ta faute. Pas obligée d'être insultante. Elle est dans une mauvaise passe. Comme d'habitude. Elle a besoin de toi. Faut... faut que je reste patient. Mais tu commences à être à bout. Pars. Dis-lui que tu travailles plus tôt aujourd'hui.

Maudit cadran. Pas tout de suite. Ouvre pas les yeux. Je voudrais jamais me réveiller. Rester dans mon rêve. Va falloir que tu t'actives, que tu fasses quelque chose. Ça me tente pas. Aller perdre mon temps à l'école. Pour que plus tard, je puisse poser mon cul dans un bureau insignifiant. Ça sert à rien. Le but c'est l'argent. J'en ai rien à foutre du cash. Je suis pas normal. Je comprends pas comment ils font, eux. Comment y'en sont venus à construire un monde aussi laid. Fuck off! Ça vaut pas la peine. Rendors-toi.

Je pleurerai plus jamais. Elle va voir que je suis rendue grande. Montre-lui que tu peux te débrouiller. Je pourrais m'habiller toute seule. T'as pas le droit de fouiller dans tes tiroirs. Tu cherches le trouble. Elle a rien sorti. C'est un test. Pour savoir si t'es capable. Choisir moi-même... C'est dangereux. Je pourrais mettre mon pantalon rose et mon chandail orange. J'aime aussi ma jupe fleurie. Pis je vais mettre des foulards dans mes cheveux. Je vais lui faire une surprise.

— T'es pas encore debout? Grouille! Lève-toi, paresseux! Allez!

Tire pas sur ma couverte, crisse de folle! NON! Fais quelque chose! Cache-toi!

— VA-T'EN!! SORS DE MA CHAMBRE!!!

Une érection. Mon fils est en érection. Bouge, reste pas là. Une érection. Mon fils est en érection.

Pourquoi elle reste plantée là?!

— VA-T'EN, JE T'AI DIT!! C'est MA chambre!! T'as pas le droit!! SORS!!!

Elle bouge pas la salope! Fais-la partir! Lance l'oreiller, la lampe, le soulier « Dégage! » Continue! Le téléphone, le livre, le...

Ferme la porte. T'aurais pas dû. Je pouvais pas savoir. C'est mieux de faire comme si y'était rien arrivé.

— Je t'attends en bas, dépêche-toi!

Hostie d'épaisse! Même pas foutue de s'excuser. On sait ben, madame a tous les droits dans cette maison. Est allée trop loin. Elle t'a vu. Elle avait pas le droit. Nu et bandé. La honte. Elle va le regretter. Je vais lui montrer c'est quoi être humilié. Elle pis les apparences.

Hostie de control freak! Elle va comprendre qu'elle a plus aucun pouvoir sur toi. Elle a fini d'envahir ma vie!!

C'est quoi cet habillement de punk?! Il ressemble à une loque humaine avec son costume de guenilles. Tu peux pas le laisser sortir de même. J'aurais l'air de lui avoir acheté son linge au magasin de torchons sur le coin de la rue.

— Je veux pas que tu boives directement au contenant, des verres ça existe. Ferme la porte du frigo, ça fait cent fois que je le répète. Pis veux-tu ben me dire c'est quoi cet accoutrement? Tu retournes te changer. Regarde-moi quand je te parle. Tu vas ôter ça tout de suite. Je te laisserai pas partir habillé de même, tu m'entends?! Peux-tu répondre au lieu de juste respirer fort?

— Tu voudrais que j'arrête de respirer tout court, c'est ça hein?

— Arrête tes niaiseries. Tu remontes mettre autre chose. Change d'air. Tu fais ce que je dis, un point c'est tout!

Elle va pogner les nerfs quand elle va voir que, non madame, je remonte pas me changer.

Il m'écoute pas. Saisis-le. Faut qu'il arrête de désobéir. Prends son bras. Serre-le. « Pfff! Tu me fais même pas mal! » P'tit baveux! Je vais le rentrer dans le mur. Serre plus fort.

Elle me fait pas peur. Montre-z-y. Attrape son poignet. Tords-le. Elle a la chienne. Elle sent que tu pourrais le faire. Elle le voit dans tes yeux. J'attends juste ça. Frappe-moi grosse vache. Essaie, pis tu vas voir comment je vais te le faire regretter.

Lâche-le. Il... Écarte-toi. Il... il est prêt à me fesser.

Elle recule. T'as gagné. Elle a peur de toi. Tant mieux. Elle va me respecter maintenant.

*Il s'éloigne. Tu vas le perdre. C'est... c'est elle? Comment ça se peut? Ignore-la. T'as peur de ton fils. Faut pas que tu cèdes, sinon il va devenir indomptable.*

— T'es pas sorti du trouble, c'est moi qui te le dis!

Elle continue à me gueuler dessus!! Reste pas ici. Je vais la frapper. Cogner, cogner pis cogner. Jusqu'à temps qu'elle respire plus. Pis cogner encore, juste pour être certain. Je l'haïs! Je veux plus y voir la face. Fuck you hostie de bitch!

Maman va ouvrir la porte, pis là je vais sauter devant elle, tada! Elle va m'applaudir tellement elle va me trouver belle. Elle va me dire qu'elle est fière de moi. Je vais la mettre de bonne humeur. Elle arrête pas de crier depuis tantôt. Ah! J'ai hâte qu'elle me voie. Je me trouve...

— C'est quoi ça?

— Ben... je voulais te faire une surprise...

— Vous vous êtes donné le mot à matin? C'est quoi ce déguisement?

— C'est pas un déguisement, c'est mes vêtements. J'ai choisi toute seule!

— Je vois ben ça. Me semble que je t'ai déjà dit de pas jouer dans tes tiroirs.

— Oui mais...

— Y'a pas de mais. Regarde, tout est à l'envers pis je te parle pas de ce que t'as sur le dos! C'est quoi la consigne?

— Je fouille pas dans mon linge, mais là t'avais rien sorti! Pis, je trouve ça beau comment je suis habillée! Regarde!

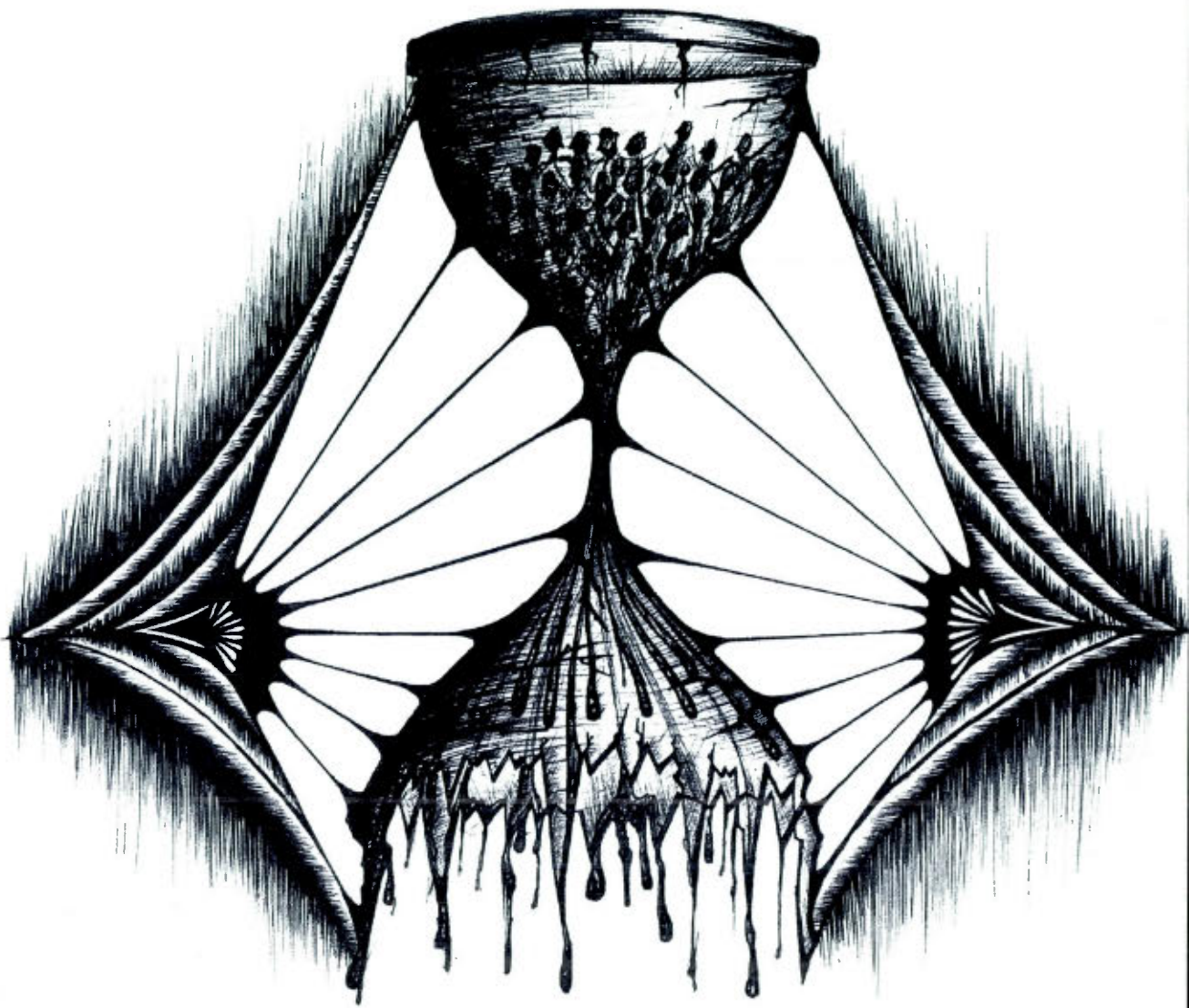
— T'arrêtes ça tout de suite. Si j'oublie, tu m'appelles, c'est pas compliqué me semble. Tu fais juste me prouver que t'as pas de goût. Regarde-toi. C'est n'importe quoi! Déshabille. Mets ça.

Pas encore un col roulé. J'ai toujours trop chaud. Ma tête passera pas avec le bandage. Pis le trou rapetisse à chaque fois. Elle s'en fout. Obéis.

— Lève tes bras, dépêche! Tiens-toi droite! Bon, va-t'en sinon tu vas être en retard.

Je sais ce qui va arriver... J'entre dans la cour d'école pis tout le monde me regarde. Les filles qui jouent à la corde à danser arrêtent. Elles me pointent du doigt. Les joueurs de soccer courent vers moi. Ils m'encerclent. J'essaie d'avancer mais ils me poussent. Ils se mettent à rire. « Regardez la folle avec un bandage. » « Est handicapée de la tête. » J'entends tout. Même les murmures. « Il paraît qu'elle est tellement niaiseuse qu'on lui a fait une greffe du cerveau. » Ils me posent des questions pour vérifier mon intelligence. Mais je suis pas capable de répondre. C'est des questions de grands. Ça rit encore plus fort... Ils vont tous m'écoeurer, je le sais. Je veux pas y aller.

J'appartiens pas à cette famille. Ni à aucun groupe. Je voudrais être né ailleurs, n'importe où. On devrait avoir le choix de ses parents. Je veux pas voir personne. Fuck l'école. Va au parc. Dessiner. Être seul. T'es toujours seul. Si tu voulais t'aurais plein d'amis. Plein de mouches à marde qui me colleraient au cul. Pourquoi t'arrives pas à t'intéresser à *eux*, à leurs sujets de conversation? Ça faciliterait tellement ton existence. Tu serais pas obligé de faire la pute. Rire pis hocher la tête pour faire semblant que je les écoute. Les filles, l'école, la famille, l'argent, la mode, les gadgets, les amis, c'est juste ça la vie? Je m'en fous des autres. Y'ont pas de colonne. Des esclaves qui espèrent un travail pour commencer à exister. Des cerveaux vides qui attendent de se faire bourrer de conneries. Je suis pas comme *eux*. Tu cherches autre chose. Je sais pas quoi. Quand tu dessines, tu t'en approches.



— Qu'est-ce que tu fais ici toute seule? Tu devrais pas être à l'école?

— Je veux pas y aller. Tout le monde va rire de moi.

— Rire de toi? Comment ça?

— Je... je suis pas supposée parler aux inconnus.

— Tu trouves que j'ai l'air méchant?

— Non mais...

— Alors, dis-moi pourquoi t'as peur de faire rire de toi, je veux juste t'aider.

— C'est à cause de ça.

— Ton bandage? Comment c'est arrivé?

— Je suis tombée à vélo pis là tout le monde va savoir que je suis niaiseuse.

— Faut pas dire ça. Tout le monde tombe. Ç'a pas rapport avec l'intelligence. Tu apprends, c'est tout. Je suis certain que personne va rire. Au contraire, ils vont prendre soin de toi, tu verras.

— Mais...

— Fais-moi confiance. Je sais ce que je dis, regarde mes cheveux gris, ça veut dire que j'ai de l'expérience. Ah, ça fait du bien de te voir sourire.

Il est drôle ce monsieur. C'est un flâneur lui aussi. Il m'a vue. Il s'est arrêté pour me parler. Les pressés sont aveugles. J'espère qu'il a raison.

— Les gars? Qu'est-ce que vous foutez?

— On t'a pas vu. On s'est dit que t'avais probablement sauté.

— Nice ton look!

— Qu'est-ce que tu faisais, tu dessinais?

— Ouais...

— Lâche ça! Viens avec nous!



- Regarde ce que Nath a apporté...
- Du vrai bon stock!
- Cool! Vous êtes pas game d'aller sur la track du chemin de fer.
- Tu veux dire le pont?
- Ouais.

Ils sont là. Mais je suis encore à part. Je comprends pas. Pourquoi ils continuent de me voir? Qu'est-ce que je leur apporte? Je comprends pas. C'était une bonne idée de venir ici. Ça fait du bien. Les hauteurs, le vide sous mes pieds.

- À quoi ça sert les deux planches sur le côté?
- Si t'es pogné sur le pont pendant que le train arrive, c'est là que tu vas.
- Tu me niaises? C'est ben trop p'tit!
- Faut pas que tu bandes, sinon, SCHLICK!
- Pis la bonne femme se retrouve avec un bout de pénis collé dans sa fenêtre.
- Par ici les gars!
- Haaaa! Délivrez-moi de cette queue!!!
- Ta gueule Nath.
- Ou ben, la fenêtre est ouverte, le pénis atterrit dans un pain à hot dog, la bonne femme croque dedans pis là...
- Hark! T'es dégueulasse!
- Pourquoi c'est toujours une bonne femme?
- Vos gueules! Écoutez. Le train s'en vient.
- Dépêche!

Regarde-les courir comme des peureux. Carlos, c'est un vrai! Je suis content qu'il soit là. Y'a toujours mieux compris que les autres. Le train s'approche. Ça secoue par en-dedans. Mais là... Fuck, y'arrive ben trop vite. Carlos, attention!! La plate-forme ou l'eau. L'eau. Jette-toi à l'eau comme lui. La plate-forme c'est du suicide. La plate-forme. Cours! Ouais! COURS! Il

se rapproche. Cours! VIIITE!!!! Ça y est! Hiii Ha! Sens. Sens le vent fouetter ton visage. Le bois vibrer sous tes pieds. Ton poulx se débattre dans ton corps. Je respire pour la première fois. Je sens enfin cette crise de vie! Ouais! Ç'a passé trop vite. À refaire.

— Man! T'es fou!!!

— Ouah! C'était donc ben cool... t'es malade!!!

C'est ça, continuez de m'applaudir pis de me donner des tapes sur l'épaule. Gang d'épais. Vous avez rien compris. Tellement cons que vous oubliez Carlos qui est sur le bord de se noyer.

— Ça va, man? Tiens, prends mon manteau.

— On roule un joint pour fêter ça.

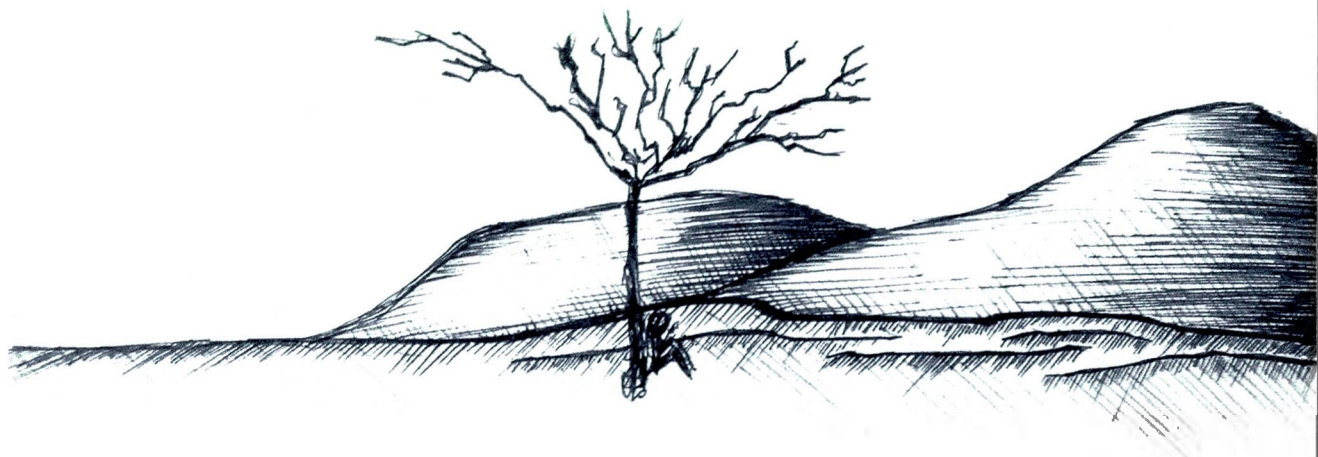
— Vous avez été chanceux, ça aurait pu mal tourner, c'était con.

— Ta gueule Jey!

— Lai... laisse ffaire! Ttout sss'est bbien pppassé, fffêtons!!

— Bien dit Carlos!

Un dernier shotgun, après je m'en vais. C'est ça, salut. J'ai plus rien à leur dire. T'es pas capable d'être avec les autres. Je suis mieux seul qu'avec n'importe qui. Mais t'en peux plus de te sentir seul. Pourquoi je suis pas comme *eux*? Pourquoi tu veux être comme *eux*?! T'as pas besoin de personne. Retourne dessiner.



\*

— T'étais où?

— D'après toi? À l'école.

— Mens-moi pas en pleine face! L'école a appelé, t'étais où?

— C'est pas de tes affaires!

— Tu vis sous mon toit, t'obéis à mes règles! Dans la vie, on a tous un travail pis le tien c'est d'aller à l'école. Commence pas parce que tu vas le regretter.

— C'est une menace?

— Qu'est-ce qui se passe?

— L'école a téléphoné. Y'est pas allé aujourd'hui.

— Pourquoi t'as manqué?

— Réponds! T'étais où?

— J'ai pas d'affaire à subir un interrogatoire. Je suis assez vieux pour faire ce que je veux. T'as fini de me bosser!

— Oh que non! Tu vas faire ce que je dis pis me répondre si tu sais ce qui est bon pour toi!

Elle exagère. Y'a manqué l'école, c'est pas la fin du monde. T'es pas un bon père. Je devrais être plus sévère mais... on va le perdre. On n'intervient pas comme il faut. Tu ferais quoi? Je sais pas. Arrête-la. Dis-le : c'est assez!! J'en ai envie. Ça va juste empirer les choses. C'est quoi le mieux? Tais-toi. T'es rien.

— Va chier!

— Reviens ici!! T'entends?!!

— Fuck you!! J'ai rien à te dire. Je sors d'ici.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Décroche la sœur!

— Je t'ai juste demandé où t'allais!

— Nulle part. Rentre pas là-dedans, tu vas te faire ramasser.

Merci pareil pour les explications. Je peux jamais lui parler. Au moins, il t'a avertie. J'aimerais ça qu'il s'occupe de moi comme un vrai grand frère. Qu'on soit amis. Il s'en sacre.

— Pis toi qu'est-ce que tu fous? Réagis! Fais quelque chose. On sait ben, c'est moi la méchante mais si j'étais pas là, ce serait un désastre.

— J'ai rien dit.

— C'est ça le maudit problème!! Tu dis jamais rien!! T'es un employé inutile, un mari de cul, un père raté. Y'a-tu quelque chose que tu sais faire? Pourquoi je suis avec toi, veux-tu ben me le dire?

— T'écoutes-tu parler des fois?

— Tu veux qu'on se chicane, c'est ça?

— Regarde-toi faire! Tu provoques!

— Ton fils a besoin de discipline mais ç'a l'air que c'est pas son père qui va s'en occuper. Pis laisse donc faire! De toute façon, tu fais juste empirer les choses, comme d'habitude.

J'ai pas besoin qu'il me fasse des reproches. « Tu le provoques. » Faudrait que je le laisse faire tout ce qu'il veut? Y'a pas le droit de me dire ça. Y'avait juste à faire quelque chose, à dire quelque chose. Ben non, il reste là dans son coin, y'attend que tout soit fini, pis après il me dit que c'est de ma faute! Qu'il ferme sa gueule si y'a rien de mieux à faire que de mettre ça sur mon dos.

Ça crie fort. J'aime pas ça. Y'avait raison. Reste pas là. J'aurais pas dû rentrer. Faut pas qu'ils te voient. «Tu vas te faire ramasser.» Sors! Va t'asseoir sur le trottoir. Pourquoi ils peuvent pas s'aimer? Peut-être que ça fait partie de l'amour. Crier. Tiens, c'est le monsieur! Le flâneur. Il me sourit. Il m'a vue.

— Salut toi! Qu'est-ce que tu fais encore toute seule?

— J'attends que ça passe.

— Qu'est-ce qui doit passer?

— J'aime mieux pas en parler.

— Comme tu veux. Comment ç'a été à l'école?

— Vous aviez raison. Personne a ri.

— Je suis bien content. Tu sais, tu peux me dire « tu ».

— Comment tu t'appelles?

— Claude. C'est bien, comme ça je suis plus un inconnu. On pourra peut-être devenir amis?

— Vous êtes... T'es ben trop vieux!

— Depuis quand y'a un âge pour devenir ami?

Il a peut-être raison. Tu veux qu'il ait raison. Ça me gêne. Je sais pas quoi répondre.

— Faut que je rentre. Bye.

\*

Elle va trop loin. Parle-z-y. Il se rebelle, c'est normal. C'est l'âge. Qu'est-ce que t'en sais? Peut-être qu'il faut serrer la vis avant qu'il devienne un vrai délinquant. Y'est pas rendu là. Si t'as tort? Elle va te rire en pleine face, te ridiculiser. Peut-être que c'est elle qui a raison. Faut que tu parles. C'est risqué. Ça va mal virer. Je veux pas qu'on se chicane. Faut que t'essayes.

— Pis?

— Y'est rentré vers minuit. J'y ai pas parlé. C'était mieux qu'il aille se coucher, y'a de l'école demain.

Crisse de parents de cul. Je devrais m'en aller. Jamais revenir. Ça leur ferait rien. Ni à eux ni à personne. Je suis écœuré de me faire gueuler dessus. De me faire contrôler. Ça va jamais finir.





— On peut parler?

— Pour dire quoi? Écoute, je m'excuse mais je suis fatiguée ces temps-ci. Je dors pas parce que tu ronfles, la p'tite commence à vouloir faire à sa tête, l'autre est incontrôlable. T'es-tu capable de comprendre que ça se peut que je pète un plomb une fois de temps en temps? Je m'occupe de tout! Je...

— Je m'excuse.

— Merci. Merci de comprendre. Tu sais... on peut faire quelque chose de plus amusant que discuter. Viens ici.

J'en ai envie. Pas la baiser. Pas comme d'habitude. Je la veux, elle. Respirer son odeur. Sentir son souffle. Elle se laisse pas faire. Elle veut jouer. Non, pas comme ça. Arrête.

— C'est quoi ton problème? Une autre chose que t'es pas capable de faire! Bonne nuit d'abord!

Ça se passera pas comme ça! Tu veux jouer? Viens ici. Mets-toi à genoux. Suce-moi. Tu ris? T'aimes ça? Vas-y salope. Suce-moi. Tu me traites comme une merde. Tu vas voir qui commande. Viens que je te prenne par derrière. T'aimes ça, hein? P'tite garce. Tu vois que je suis capable de te faire jouir, ma maudite. Tu vois, hein? Elle a eu ce qu'elle voulait. Pas toi. C'est pas normal. Je la baise pour lui faire plaisir. J'en peux plus... Qu'est-ce qui m'arrive?

MERCREDI

V'là la bande de caves. Nath a l'air de bonne humeur. Sa mère est pas détraquée comme la tienne. « Qu'est-ce qui se passe? » Ah non! J'avais oublié la rencontre avec l'orienteur. Je m'en sacre que ça tombe pendant le cours de math. J'ai pas envie de jouer à leur jeu débile. Je suis supposé vouloir me condamner au travail? On veut te convaincre de t'enchaîner toi-même. C'est de la marde. Tout est de la marde.

J'aime ça l'école. Depuis mon accident de vélo tout le monde s'occupe de moi. Tu devrais te faire mal plus souvent. Elle passerait encore du temps avec toi. Pour me soigner. Peut-être que si j'avais une maladie grave... ils seraient obligés d'arrêter de se disputer. Comment on fait pour attraper des maladies?

Orienteur. Faut être con pour choisir de faire ça. T'assis ton cul derrière un bureau, tu dis n'importe quoi parce que tu sais dans le fond que t'es inutile. Il me connaît même pas pis il va me dire ce que je devrais faire? « Alors qu'est-ce qui t'intéresse dans la vie? » Wow, peux-tu le dire avec encore moins d'enthousiasme? Y'a l'air de s'en foutre complètement. Il te voit pas. Gros porc. Un tas de graisse qui déborde d'une chaise. Qui fait semblant de lire mon dossier à travers ses lunettes sales. Qui fait semblant de s'intéresser. Il doit être en train de se crosser en regardant un magazine porno caché dans le cartable, pis y s'est entraîné pour pas que ça paraisse dans sa face. Il se rend même pas compte que ça fait une éternité qu'il a posé la question pis qu'au lieu de répondre, je le dévisage. Ah, tiens! La machine se remet en marche.

— Qu'est-ce qui t'intéresse dans la vie?

— Rien.

— Bien.

Ça m'étonne pas. T'as l'habitude de parler dans le vide. Y'est comme le reste. Tu perds ton temps.

— Va ben falloir que tu fasses quelque chose de ta vie, non?

— C'est ça mon but, rien faire.

— T'es un petit rigolo toi. Écoute, moi j'ai déjà un travail, je peux t'aider à t'orienter, mais si tu veux pas... je vais pas me battre avec toi. Alors, il doit bien y avoir quelque chose qui t'intéresse, tu fais quoi de ton temps libre?

Fuck ça passe pas vite. Je suis vraiment obligé d'être ici? Y'arrête pas de te regarder. J'ai rien à dire. Décroche, gros pervers. « Je dessine. » Bon! Il va me sacrer patience. Pourquoi j'ai répondu ça... T'aurais pas dû.

— Tu dessines. Ok, mais c'est pas un travail. C'est pas une vie non plus. Faut que tu fasses attention mon ti-gars, l'imagination c'est malsain. Ça corrompt l'esprit. Ça lui joue des tours si t'aimes mieux. À part le dessin, qu'est-ce que tu fais d'autre?

— Rien.

— Prends-le pas comme ça. Je veux juste t'aider.

— C'est fini?

— Tu peux t'en aller. Personne te retient. Mais si tu veux préparer ton avenir, tu dois...

Bla bla bla. J'en connais une qui aurait été contente d'entendre ça « l'imagination c'est malsain ». Comment on peut être aussi épais! Tabarnak! Les artistes, les inventeurs, tous des malsains! Hostie d'adulte automatisé. Tu verras jamais un jeune sortir une débilité de même. « L'imagination corrompt l'esprit. » Il peut ben avoir rien fait de sa vie à part engraisser. Je suis content d'être malsain. J'ai hâte de sacrer mon camp en appartement. Tout seul. Plus d'école. Plus de parents. Plus personne.

Les journées sont trop courtes. J'ai pas envie de rentrer. T'as peur que ça crie encore. J'aimerais ça avoir une baguette magique. Je forcerais tout le monde à s'aimer. Ils seraient obligés. Plus de chicane. Tout le monde heureux. On ferait plein de choses ensemble. Comme une famille. Maman serait plus fatiguée. Elle sourirait. Elle est belle quand elle sourit. Ça n'arrivera pas. Dépêche-toi. T'es en retard.

Une autre journée de cul. Un foutu pion, c'est ça que je suis. Elle a raison de dire que je fais pas grand-chose. Je travaille pour payer les factures. Je serais pas là qu'un autre prendrait ma place. J'accomplis rien. Je laisse passer les heures, les semaines, les mois, les années. Un pion. J'en peux plus de me lever chaque matin. Je m'enfonce. Je le sens. J'observe ma chute pis je trouve ça long avant de voir mon corps s'écraser. Tu peux changer de vie. Aller plus loin. Tout est possible. Pourquoi on perd ça un jour, le sentiment que tout est possible? Le sens des réalités te frappe. C'est une bonne chose. J'aurais voulu devenir pilote. L'adrénaline qu'on doit ressentir à posséder le contrôle de l'avion. « Chers passagers, ici votre commandant... » Voler au-dessus du monde. Planer dans les nuages. Être libre. Ah! J'aurais vraiment aimé ça. Pourquoi tu le fais pas? C'est pas pour toi ces choses-là. Tu rêves parce qu'en ce moment y'a des bouts difficiles à passer. Mais c'est ça ta vie. Ta maison. Ta vie. Parlant de bout difficile... à lui voir la face, elle est décidée à lui faire regretter pour hier. Je sais qu'il faut lui parler, mais là... elle a l'air prête à partir en guerre.

— Viens ici, faut qu'on te parle.

— Quoi encore?

— Change de ton. Pourquoi t'as manqué l'école hier, t'étais où?

— Tu reviens pas là-dessus pour de vrai? Tu devrais être ben contente que j'y sois allé aujourd'hui. D'ailleurs, je sais pas si j'y retourne demain.

— T'es ben mieux de t'enlever ça de la tête tout de suite!

— Je vois pas pourquoi.

P'tit effronté! Y'est mieux de prendre son trou pis vite!

— Tu te crois au-dessus de tout le monde? Monsieur a pas besoin d'éducation? Ben non. Penses-tu vraiment que je sais pas ce qui se passe? Ton père aussi trouve que ç'a assez duré. T'as pété ta crise, asteure tu te calmes.

— Je fais juste commencer, tu vas voir...

— Pourquoi tu fais ça?

— Ouin, qu'est-ce que t'essayes de prouver? Que t'es un p'tit con? Que t'as pas le guts de faire quelque chose de ta vie?

— Arrête! T'as pas d'affaire à lui parler de même.

Je le savais. Encore d'la chicane. T'as bien fait de prendre ton temps. Maudit frère! On dirait qu'il fait exprès pour la faire fâcher. C'est la voix de papa, y'est là lui aussi. Manque juste toi. Je veux pas... Tu pourrais les arrêter. Passe devant eux pour aller dans ta chambre. Quand ils vont me voir, ils vont arrêter. Ou commencer à te crier dessus. Faut que j'essaie.

— Je FAIS quelque chose de ma vie!!

— Ah oui? En pétant une crise? En t'habillant en guenilles? Ton père te trouve aussi ridicule que moi. C'est quoi ton avenir si tu continues comme ça?

— Tu comprends jamais rien! Tu veux juste avoir raison.

— Explique-nous.

— Mêle-toi-z-en pas. C'est ta faute.

— Quoi?!

— Ben, regarde-toi! Pas étonnant qu'il ait pas d'ambition, c'est quoi son modèle?

— T'as pas le droit de...

— C'est ça, engueulez-vous, moi je sors d'ici.

— Tu restes, j'ai pas fini.

— T'aimes ça me crier dessus? C'est juste ça que tu sais faire.

— Non j'aime pas ça justement. Tu te rends pas compte de tout ce que je fais pour toi.

De tous les sacrifices...

— Pffff!

— Ton père aussi est écoeuré de ton attitude.

C'est assez! Elle a pas d'affaire à parler à ma place. Dis-le! Ça me tente en maudit de lui crier de s'la fermer. Est en train de le démolir. Fais-le! Ça va donner le même résultat que les autres fois. Je peux pas la laisser faire. Alors parle! Ça va se revirer contre toi. Ferme-la.

— C'est quoi, t'as aucun respect pour toi-même? Ça te dérange pas de gâcher ta vie? T'as pas répondu, c'est quoi ton avenir avec cette belle attitude que t'as là, hein?

— J'ai pas besoin de l'école, je vais devenir dessinateur!

— Ah! Tu parles des gribouillis que tu fais? C'est pas un avenir. Y'a personne qui va payer pour tes barbouillages. T'es pas un artiste, ça prend du talent pour en être un. Reviens sur terre. T'es mieux d'oublier ça. Qu'est-ce que tu vas faire pour de vrai?

— Laisse-le!

— Me semble que je t'ai dit de pas t'en mêler! Allez réponds! C'est quoi ça? Tu pleures?

— NON!

— On sait ben... je te martyrise. Ta vie est pas drôle hein? Tu fais donc pitié. Penses-tu que c'est en chialant que les choses vont s'améliorer? C'est comme ça que tu prévois passer ta vie? À te lamenter comme un lâche? Bonne chance, mon p'tit gars!

— Mange d'la marde!!

— P'tit morveux, je te conseille de tenir ta langue, sinon...

— Tu vas me frapper? Vas-y!

— Non, je pense plutôt t'envoyer dans un Centre pour délinquants. Ça me donnerait un break pis toi tu te rendrais peut-être compte de la chance que t'as d'être dans une famille qui t'endure.

— C'EST ASSEZ!! Monte dans ta chambre, faut que je parle à ta mère.

— T'es donc ben taré!

— Tu vas trop loin.

— Mais-de-quoi-tu-te-mêles!?

— Laisse faire ton p'tit ton menaçant, tu vas m'écouter pour une fois.

— J'ai pas d'affaire à écouter un imbécile qui sait même pas comment discipliner ses enfants. T'es juste une merde. Si j'étais pas là tu te morfondrais dans un coin, même pas foutu de savoir quoi faire de ta vie. Ton fils a de qui retenir.

— TA GUEULE!

— Tu peux crier comme tu veux, moi je sors. J'ai besoin d'air.

Rien. Même pas un coup d'œil. Je suis passée juste à côté. Tu les intéresses pas. Personne te parle. Personne te voit. Je suis invisible. T'es toute seule.

S'il vous plaît, venez le chercher. J'en ai assez de m'inquiéter, d'être humiliée. Il sert à rien. Sa vie est inutile. Aussi bien l'emmener. Je serais débarrassée. T'as pas le droit de penser ça. Ton propre fils. Je veux juste que ça arrête. Dormir. Ça fait des années que j'ai pas dormi. T'es écœurée de vivre comme ça. D'être ce que tu es. Non, je suis correcte. Il est hors de contrôle. Un paresseux qui fait rien. Toujours à traîner avec son carnet de dessin. Je comprends pas comment il peut penser avoir du talent. S'il s'obstine, il va finir dans la rue. Déchet. Faut qu'il devienne quelqu'un. Je veux être fière de dire que c'est mon fils... T'as fini de ruminer!? Ça fait du bien de sortir... d'être loin de... Quoi?! Non, ça se peut pas. Je pense à lui v'là deux jours et il se retrouve tout d'un coup devant moi? C'est lui. C'est bien lui. De quoi j'ai l'air? Ça aurait pas pu tomber un jour où je suis arrangée. *Va vers lui*. Je bouge pas. Il me remarquera peut-être pas. Ça fait drôle de le voir. Avec son visage d'homme. Il a l'air bien. Il m'a pas vue. *Fais-lui signe!* Ça va aller, j'aurai pas à lui parler. Non. Il s'en vient. Respire. J'ai le cœur dans la gorge. Il me sourit. Tiens-toi droite. Respire. Il a l'air heureux de me voir. *Malgré ce que tu lui as fait*. De quoi j'ai l'air? « Salut! » *Sa main... chaude, douce, invitante*. Calme-toi, t'es ridicule. Oui mariée, deux enfants et toi? Seul. Célibataire. Pas d'enfant. Pourquoi je rougis? Arrête ça. Respire. « C'est drôle j'ai pensé à toi récemment. » Ah oui? *Moi aussi! Moi aussi!* Shhhh. « Un café? » *Oui!* Non, j'ai pas le temps. Pourquoi t'as refusé? T'en meurs d'envie. Non, faut pas. *Elle* pourrait revenir. *Je suis là*. Pourquoi je baisse



les yeux comme une idiote? J'haïs ça quand je suis comme ça. Pars! Vite! Va-t'en! Je suis pas capable. *Ses yeux, son sourire, ses mains sur ma peau...* « Au revoir, à la prochaine. » *T'en va pas, sors-moi de là!!* C'est fini.

Hostie que je l'haïs! Elle a pas le droit de te traiter de même. Je dois avoir la mère la plus conne du Monde. Une chance que j'ai pas de gun parce que ça ferait longtemps que je l'aurais tirée. Non. Je la torturerais avant. Pour la voir souffrir. Je lui clouerais le cul sur une chaise pis je l'attacherais avec du barbelé. J'ai juste le goût de la cogner. Je la frapperais à coup de bat de baseball. Je la dévisagerais avec un couteau. Je lui graverais des larmes pis je lui arracherais la langue. C'est pas encore assez. Je lui pisserais dessus en la forçant à garder la bouche ouverte pour être sûr qu'elle en avale. Après je viderais un bidon d'essence sur elle. Bye bye la folle! Elle a dit que t'avais pas de talent. Que tu ferais rien de ta vie. Crisse d'épaisse. Au moins avec la serrure, elle pourra plus rentrer dans ta chambre. Elle va capoter quand elle va voir que je peux m'embarrer. Elle pourra rien faire.



Ça me fait bizarre de l'avoir revu. Il a l'air heureux. Pas comme toi. *Elle* aurait été bien avec lui. Commence pas. *Elle... elle*. Pense-z-y pas. *Elle* aurait pu vivre une grande histoire d'amour. Une vraie. Ils auraient fait un joli couple. STOP! Il pourrait pas s'empêcher de la toucher; frôler ses doigts, chatouiller sa nuque, caresser son dos et chaque fois, elle sentirait cette douce chaleur dans le bas ventre. Sa respiration à la fois calme et excitée parce qu'elle se sent aimée. Tu es aimée. Pas comme ça. Dans une foule, il saurait toujours la trouver *elle*, au milieu des étrangers. Parce que leur amour rendrait quiconque étranger. Ça se peut pas un amour comme ça. Il lui jouerait des tours, ils riraient beaucoup. Parce qu'*elle* aimerait rire. C'est quand la dernière fois que j'ai ri? Arrête, tu te fais du mal pour rien. Ça suffit maintenant! Ils sauraient que leur amour passerait à travers tout — le quotidien, les disputes, la déchéance du corps — et que jusqu'à leur mort, ils porteraient le souffle de l'autre. Ridicule. T'as une vie à toi, es-tu en train de l'oublier? Il serait plus accueillant qu'un ami, plus intime qu'un conjoint. Avec lui, *elle* pourrait enfin exister. Entièrement. Tu t'entends? Ç'a pas de bon sens. Ça va pas, là! Non... ça va pas. Ça te mène nulle part. Rentre maintenant.

Je déçois. Comme d'habitude. Au moins, t'as parlé. Pour ce que ç'a donné. Ça vire toujours mal. Elle est de pire en pire. Pis tu voudrais en rajouter? Je... La voilà. Elle m'ignore. À quoi tu t'attendais? Je pensais qu'elle viendrait me parler avant de se coucher. T'es rien pour elle. Mais moi j'ai besoin d'elle. C'est pas vrai. Où est-ce qu'il est passé le gars qui se jette à l'eau en pleine tempête, qui dit tout haut ce qu'il pense? Le monde t'appartenait. Tu fonçais. Tu prenais des chances. T'existais. Qu'est-ce qui s'est passé? À quelle époque t'as fait crever ton culot? Un jour faut devenir raisonnable. Je fais ma vie, c'est tout. Tu devrais aller te coucher. Je veux pas d'un autre demain. T'es con. Le temps se fout bien de tes états d'âme. Ça doit être ça le bonheur, espérer les lendemains.

JEUDI

Pas déjà. Pas un autre jour. Qu'est-ce qu'y va se passer? On s'est pas parlé hier. On s'est même pas touchés. J'ai l'impression d'être prisonnier. Enfermé dans le noir. Une pièce sans mur. Y'a une porte. Je vois même à travers la serrure, une lueur. Mais je reste là, dans le vide, sans dire un mot. J'ai mal au corps. Mal à l'âme. J'en peux plus. Elle va se lever pis commencer à crier après tout le monde. Faut que je parte. Oui, sauve-toi! Tu fuis comme un lâche. Je m'en fous.

Où est-ce qu'il est? Parti. Il me laisse toute seule pour tout faire. Maudit égoïste. Tu voudrais changer de vie. *Je peux t'aider*. Faut que j'arrête de penser. *Elle* va me rendre folle. Étouffe-la. Les enfants. Faut qu'ils se lèvent.

C'est toujours pareil. Elle va le réveiller en premier. Il va la faire fâcher. Elle va crier. Pis m'oublier. Je suis tannée qu'il prenne toute la place. Elle fait jamais attention à moi. C'est pas juste!

Elle essaie de rentrer. Elle peut pas. « Ouvre ta porte immédiatement. » Non. « Sèche. » Elle viendra plus te déranger. Elle cogne. Cogne. Cogne. Elle a fini de se mêler de ta vie. Cogne. Cogne. Si elle peut se démancher le bras. Cogne. Cogne. La serrure tiendra pas. « Arrête! » Cogne. Cogne. Crisse de folle. Elle va l'enfoncer à coups de pied. « Arrête! Laisse-moi tranquille! » Cogne. Co... Elle a l'a fait. Ma porte. Défoncée avec son gros cul.

— T'es donc ben connel! T'as pas le droit de faire ça!

— T'avais juste à pas commencer. Si tu cherches le trouble, tu vas me trouver.

— T'es malade!

— À ta place, je surveillerais mon langage. Tu sais pas ce que je suis prête à faire. Pas question que tu mettes une serrure sur ta porte. Si tu veux avoir droit à une vie privée, va falloir que tu récupères ma confiance pis c'est pas gagné d'avance. T'as du chemin à faire, laisse-moi te le dire.

— T'es complètement fêlée!! Je m'en sacre de ta confiance! Je veux plus rien savoir de toi! Pousse-toi!

— T'es ben mieux de te rendre directement à l'école! J'ai pas écarté l'idée du Centre!

— Va chier!

Hostie de névrosée!! Je suis plus capable de la sentir. Faut vraiment avoir un caillot dans le cerveau pour défoncer une porte. Elle hallucine si elle pense que c'est comme ça qu'elle va m'avoir. Tu devrais la faire chier encore plus. Faut pas que tu te ramasses dans un Centre. Elle réussira jamais à m'envoyer là-bas.

P'tit criss! Il se magasine une claque s'a gueule. Qu'est-ce que je vais faire avec lui? Y'a le don de me mettre à bout. « Maman? » Bon, v'là l'autre. La paix, juste deux minutes, c'est trop demander?

— Quoi?

— Maman, pourquoi je peux pas mettre mon pantalon vert avec mon t-shirt rouge à la place?

— Soit tu mets ce que je te dis pis t'as de l'allure, soit tu fais à ta tête pis tout le monde va rire de toi. Choisis.

— Comment tu sais qu'ils vont rire de moi?

— C'est assez évident que tu sais pas comment t'habiller. T'as l'air d'un arbre de Noël. Bon, arrête de discuter. Mets ce que je te dis.

— Mais...

— Quoi encore!!

Tais-toi! Qu'est-ce qui te prend! Je veux pas faire rire de moi, mais j'aimerais ça choisir des fois. Arrête. Tu veux qu'elle te crie dessus?

— Non rien. Merci maman.

— Allez, Dépêche-toi!

Faut encore aller vite. Une barre granola. Pas le temps de déjeuner. Elle veut plus te voir. C'est ta faute. Faut écouter. Mais c'était beau ce que j'avais choisi. T'avais pas le droit.

Bon, enfin. C'est décourageant d'attendre que tout le monde soit parti pour souffler un peu. Qu'est-ce qui m'arrive? *Tu laisses passer les jours en essayant de faire avec ce que t'es devenue. Tu m'écœures.* Je l'entends de plus en plus souvent. *Elle* me dérange. Faut qu'elle disparaisse. Je la sens se rapprocher. Tu peux pas la laisser faire. C'est lui... lui qui l'a fait réapparaître. Si on y retournait peut-être qu'on pourrait le revoir? Pas question. Embarque dans l'auto. D'un coup qu'il est là? Ç'a pas de sens de vouloir le revoir. C'était un hasard. Ça sert à rien. Mais tu tournes quand même le coin. Ce sera pas long. Juste voir. Qu'est-ce qui m'arrive? Je devrais pas. Non, tu devrais pas.

« Oui allô? Isa? T'es en ville? Ça fait un bout que t'es pas venue. Nerveux, non. Tu dis n'importe quoi. Bon ok, t'as raison. Je me demande juste ce que tu viens faire. Tu sais qu'elle pense qu'on se parle plus. Non, non, ça va. Mais... viens pas. C'est pas une bonne idée. Les enfants? Ils vont bien. Tu veux voir les enfants? Écoute, je sais que t'aimes le trouble, mais pas moi. Je t'appelle en finissant de travailler. On pourrait peut-être aller prendre une bière? Ben oui, je vais pouvoir sortir. Niaise pas. Fais pas ça. À plus tard. » Qu'est-ce qu'elle vient foutre en ville? Pourquoi maintenant? J'ai pas besoin de ça. Pis c'est quoi l'idée de vouloir venir à la maison? J'ai peut-être trop parlé la dernière fois... Faut pas qu'elle se pointe. Tête de cochon qu'elle est, c'est sûr qu'elle va le faire, elle a juste voulu m'avertir. Qu'est-ce que je fais?

Il est pas là. T'imaginais quoi? Qu'il resterait planté là en attendant que tu repasses? Niaiseuse. Une fillette de douze ans ferait ça. À quoi tu penses? T'as un mari, deux enfants. Ressaisis-toi! Ça peut plus continuer. J'en rêve. Comme si son âme frottait la mienne. Ça fait mal parce que je sais que c'est ridicule. Pas tant que ça. Pourquoi je suis pas capable de le



sortir de ma tête? Je suis pas amoureuse. C'est pas moi que je vois avec lui, c'est *elle*. Juste *elle* qui peut se faire aimer comme ça. *Avoue-le, c'est moi que tu espères*. Tu devrais lui laisser la place. Non! *Elle* va démolir toute ta vie. *C'est toi qui as détruit la mienne*. Tais-toi! T'es en train de te perdre. C'est *elle* ou toi.

\*

Faut pas qu'elle sache pour Isabelle. Ça va être pire si elle a la surprise. La scène qu'elle ferait... devant Isa. Pis après? C'est pas ton problème. Arrête de faire attention. Si elle pique une crise, ça va devenir ton problème. Tu peux prévoir les choses, éviter la chicane. Comment je vais lui annoncer ça? Rappelle Isabelle, annule tout. Non. T'as envie de la voir. Arrêter de penser juste à toi. Je veux pas que ça vire mal. Tu pourras pas l'éviter. Vas-y! T'as le droit de faire ce que tu veux. Isa, c'est comme ta sœur. Tu trompes personne. Je suis pas obligé de lui dire. Je lui parle avant qu'Isa arrive. Je lui dis que je sors prendre une bière. Après, je rappelle Isabelle. Si tu la rejoins pas? Si elle se pointe? Au moins, je serai pas là pour voir.

— Ça te déranges-tu si je vais prendre une bière avec les gars de la job à soir?

— Tu sais que j'aime pas ça quand tu sors.

— Je vois pas pourquoi. T'as aucune raison de t'inquiéter. J'en ai besoin.

— Pardon? T'en as *besoin*? C'est quoi, on t'étouffe? Pourquoi t'aurais *besoin* de sortir? C'est quoi la joke? Qui tu vas voir?

— Commence pas...

— Commence pas quoi? C'est toi qui veux un break de ta famille. Dis-le donc que tu t'en vas voir une catin!

— Pourquoi faut toujours que ça vire en drame! Je veux juste aller prendre une bière sacrament!!

— Tu cries sur moi?



— T'écoutes pas!

— T'as pas d'affaire à hurler! Tu veux aller voir une pute pis c'est moi qui ai un problème?

Prendre un verre avec les gars, mon œil! Il fait jamais ça. Besoin de sortir... Besoin de s'en aller. Besoin de s'éloigner de sa famille. De moi. Il voit quelqu'un d'autre. Il te ment.

— Écoute-moi ben. Y'est pas question d'aller voir une pute, je veux juste aller prendre une bière avec mes chums, C'EST TOUT!!

— Y'a quelque chose d'autre, je le sens.

Je sais plus quoi dire. J'essaye de la ménager. Ça donne rien. À croire qu'elle cherche la chicane. Qu'elle aime ça. Elle est fragile. Faut que tu la rassures. Elle t'étouffe. Elle tient à toi. Elle a raison, je lui dis pas tout. Arrête de demander la permission pour exister. Elle va crier de toute façon, aussi ben lui dire la vérité. Fais pas ça.

— Isabelle est en ville.

— Quoi?! Ça se peut pas.

— Calme-toi. T'as aucune raison de...

— Je le savais! Je le savais que tu me cachais quelque chose. Touche-moi pas! Comment ça se fait que tu sais qu'elle est ici? Je comprends pas. Je me souviens t'avoir dit que si tu la revoyais...

— Elle va juste venir faire un tour.

— QUOI!!!! Pourquoi tu t'es pas débarrassé d'elle? Tu l'as pas rencontrée par hasard. C'est ça, hein? T'avais promis! Maudit hypocrite.

Tu lui lances ça en pleine face?! Je suis écoeuré de faire attention. Isa peut arriver n'importe quand. Tu cherches le trouble. Peut-être. Elle a pas besoin de ça en ce moment. J'aurais pas dû! Je peux encore arranger les choses.

— Attends, je vais t'expliquer.

— Lâche-moi! Écœurant!

— Arrête, je veux pas qu'on s'engueule.

— T'avais juste à y penser avant! Je t'ai fait confiance. T'avais juré!

— Peut-être qu'elle viendra pas. Je lui ai dit de pas venir.

— menteur!! Si elle était pas en ville, t'aurais jamais été pogné pour m'avouer que tu la voyais. T'aurais continué à me rire en pleine face. Hostie de crosseur!!

— Je la vois pas, on fait juste se parler au...

Je lui avais dit : « c'est elle ou moi »... il m'avait choisie... moi. Moi, pas elle. Y'a pas le droit de me faire ça. T'es une belle épaisse. T'as gobé tous ses mensonges. Pendant des années. La pétasse, elle doit être fière de son coup. Tu t'es fait avoir. Il va m'abandonner. Partir avec elle. Je vais me retrouver toute seule avec les enfants. Te laisse pas faire. Il t'a trahie. Il t'a ridiculisée. Venge-toi. Il t'a jamais aimée.

— Crisse de trou d'cul!! JE T'HAÏS!!!

Aoutch!!! T'es folle!! Hostie, j'ai une fourchette plantée dans la main... Elle a pas fait exprès. Plus d'excuses! Elle va en manger toute une! Non! Tu peux pas la frapper. Tu peux pas.

Je sais pas... je sais pas ce qui m'a prise. « Regarde-moi pas comme ça. Je voulais pas. » Il l'a cherché. Il t'a poussée à bout. C'est parti tout seul... C'est à cause d'elle.

— Je vais attendre dehors. Je t'avertis, y'est pas question qu'elle entre dans ma maison. Débarrasse-toi d'elle.

T'es allée trop loin. Il a couru après, il m'a menti. Ça va s'arranger, comme d'habitude. Là, faut que tu t'occupes de la garce. Je vais pas entrer dans son jeu. Je sais pas ce qu'elle vient faire ici, la p'tite pute, mais j'y donnerai pas la satisfaction de nous voir nous chicaner. *Voir*

*les ruines de ta vie?* Ta gueule! C'est juste une pouffiasse. Elle viendra pas souiller ma maison. Je vais te la revirer de bord... elle aura jamais vu ça.

Il est tard. Quelques minutes encore. Je veux pas rentrer. Pas tout de suite. Je voudrais que ça aille mieux. Qu'elle arrête d'être fatiguée. Qu'elle arrête de hurler. Qu'elle...

— Encore toute seule?

— Claude! Qu'est-ce que tu fais ici?

— Je t'ai vue te balancer pis je suis venu te voir. Tu attends que quelque chose passe?

— Ouin mais je veux pas en parler.

— C'est toi qui décides. Mais je suis là si t'as besoin, oublie pas.

— Merci. T'es gentil.

— Ton bandage, quand est-ce que tu l'enlèves?

— Je sais pas.

— C'est arrivé quand ton accident?

— Lundi, pourquoi?

— Me semble que t'es pas supposée le garder aussi longtemps. Tu devrais demander à ta mère de l'enlever. Ça pourrait s'infecter.

— C'est vrai? Elle va pas avoir le temps. Elle a jamais de temps pour moi. Oh! Je voulais pas dire ça!

— Avec moi, tu peux tout dire. Tiens, on va faire un pacte ensemble. Tu sais c'est quoi un pacte?

— Oui.

— Alors, on va faire le pacte que tout ce qui se passe entre nous restera secret pour toujours. T'es d'accord?

— Promis!

— Tu veux me parler de ce qui se passe chez toi maintenant?

— Ben... c'est que... tout le monde crie chez nous. Tout le temps.

— Ça doit être difficile pour toi.

— C'est mon frère qui se chicane le plus. Mes parents aussi. Je sais pas pourquoi tout le monde crie tout le temps. C'est normal? On dirait qu'ils le savent pas, mais moi je trouve que ça paraît qu'ils sont malheureux. Mon frère surtout. Des fois, je le comprends.

— T'es spéciale, tu sais. Regarde-moi pas comme ça, c'est vrai.

— Ma mère dit toujours que je pense pas normalement. Ça l'énerve.

— Tu peux pas changer qui tu es. Laisse-la faire. Peut-être aussi que c'est toi qui te fais des idées. Comment ça se passe avec elle?

— Euh... j'aime mieux pas en parler. Pas maintenant. ... peut-être demain?

— Je suis content de savoir qu'on va se revoir. Tu rougis, t'es gênée? Faut pas.

— Je dois y aller.

— À demain?

— Oui!

J'ai enfin un ami. Un vrai, à qui je peux tout dire. Qui peut m'aider. Qui m'écoute. J'ai hâte à demain.

— C'est maintenant que t'arrives toi, t'étais où?

— Nulle part. J'ai traîné après l'école. J'étais dans la lune. Excuse-moi. Maman, à l'école ils ont dit que je devrais enlever mon bandage pour pas que ça s'infecte.

Qu'est-ce que tu fais là? Faut pas mentir. Elle va le savoir. À quoi tu joues?

— De quoi ils se mêlent eux autres! Qui t'a dit ça?

— Euh... la maman d'une de mes amies.

— Qui ça?

— Je suis pas sûre... je me souviens plus. Papa, qu'est-ce que t'as à la main? Tu t'es fait mal?

— C'est ça.

— Alors maman, est-ce qu'on peut l'enlever?

— Oui oui. Mais pas tout de suite, là... Ah ben... elle arrive. Règle-z-y son compte.

— Pourquoi, c'est qui?

— C'est pas de tes affaires!

Y'est mieux de la renvoyer pis vite! Débarrasse le plancher, salope! Retiens-toi. Je suis pas capable de la sentir. Laisse rien paraître. Elle serait trop contente de savoir qu'elle a réussi à foutre la merde.

— I-sa-belle! Qu'est-ce que tu fais ici?

Toujours aussi énervante avec son p'tit air « je suis mieux que tout le monde ». C'est ça, lance-toi sur lui. Maudite garce.

— C'est ta fille? Salut Princesse. Ça fait longtemps. Tu dois pas me reconnaître, la dernière fois que je t'ai vue, t'étais encore bébé. Wow! T'as grandi! Moi, c'est Isabelle, mais tu peux m'appeler Isa.

Elle est belle. J'aime sa voix. C'est qui cette femme? Décroche vite le sourire de ta face. Cette femme est une ennemie. Ça se voit. Faut que tu sois du bord de maman. Prends sa main. Non... Elle en a besoin.

— Elle est gênée... ou bien elle veut pas te connaître. Je peux pas la blâmer. J'imagine que tu repars. Tu viens pas te quêter une place pour rester, j'espère?

— Inquiète-toi pas. J'ai pris une chambre à l'hôtel Hyatt. Y'est où le plus vieux? Je voudrais lui dire bonjour.

— Y'est pas encore rentré.

Crisse de vie. C'est toujours pareil. Je m'emmerde à l'école pis je retourne chez nous me faire engueuler. J'aimerais ça qui lui soit arrivé quelque chose. Frappée par un char.

Étouffée par une bouchée de sandwich, n'importe quoi. Tu rêves. Elle va encore te faire chier. C'est juste ça qu'elle sait faire. Va-t'en. Lâche tout.

— Qu'est-ce que tu glandes? Tu rentres pas chez vous?

— Je suis pas pressé. Qu'est-ce que t'as?

— Je sors d'un cours de français.

— Salut les gars.

— ... supposément que mon texte était pas assez profond! Il l'a dit devant tout le monde! « On dirait un texte du primaire, y'a aucune profondeur. »

— T'aurais dû lui dire que tu lui enfoncerais dans le cul, peut-être que ça serait assez profond pour lui.

— Nath a raison. Envoie-le chier. On te bourre le crâne avec des niaiseries. Les profs connaissent rien. Charron est un des pires. Il sait même pas c'est qui Artaud pis y'est supposé enseigner le français? « Artaud, non je connais pas? Vous êtes sûr du nom? » « Ben voyons, Antonin Artaud, ça te dit rien? » « Vous blaguez, c'est ça? Je trouve pas ça drôle, jeune homme. »

— Tu l'imites bien.

— La meilleure c'est qu'il me revient plus tard : « J'ai trouvé Artaud, je suis troublé. Ce n'est pas une lecture appropriée. »

— Vieux con!

— Je lui ai fermé la gueule assez vite merci. Je lui ai fait un finger pis j'ai jeté tous ses papiers par terre avant de sortir. Je pense qu'il a eu peur. Les adultes pensent tout connaître, c'est ça qui les rend stupides.

Carlos se rend pas compte. Il leur donne trop de pouvoir. Il va finir par se faire bouffer.

— Isabelle... T'es qui?

— C'est une amie de ton père, elle s'en va.

Fallait pas que tu lui parles. Je voulais juste savoir c'était qui. Maman est pas contente. Je voulais juste savoir. T'as parlé à l'ennemie. Elle te pardonnera pas. Je voulais pas. Montre-lui que t'es avec elle. Crache sur la femme. Pour elle.

— Qu'est-ce que tu fais là!?

— C'est pas grave.

Qu'est-ce qui lui prend!? Elle s'affirme. Je devrais peut-être pas partir. Arrête, tu sais que t'en as besoin. Faut que je sorte d'ici, au moins quelques heures. Tu te trompes. Y'a une seule chose à faire, ta fille vient de te le montrer. Demander à Isabelle de partir. T'aurais même pas dû lui parler. Mais Isa, c'est comme ma sœur. Oui. T'as le droit de la voir. T'as le droit de faire ce que tu veux. J'ai besoin de sortir. Fais-le.

Ça c'est ma fille! L'épaisse qui répond « c'est pas grave ». Pourquoi il fait rien? Faut que je lui crache dessus moi aussi? Pourquoi il lui dit pas de s'en aller? Qu'est-ce qu'il attend? Faut qu'elle s'en aille. Sinon, je lui saute dessus.

— Allez-y donc prendre votre bière!

Y'a l'air ben trop content. Qu'est-ce que tu viens de faire? Le jeter dans la gueule du loup. Elle lui tire déjà le bras pour l'embarquer dans l'auto. Pourquoi t'as dit ça? Il s'en va avec elle. Avec Isabelle. La pute.

Pourquoi elle démarre pas. Regarde-moi pas comme ça. Isa... commence pas.

— Qu'est-ce que tu fous encore avec elle?

— Dis pas ça, arrête.

Son soupir en dit long. Je la décois. Elle va me tomber dans la face. Elle pourra pas s'en empêcher. Pas ce soir Isa... je sais ce que tu vas me dire. Elle laisse tomber. Tant mieux.

— Faut que je te fasse écouter quelque chose, ça va te rappeler des souvenirs.

Regarde-toi. C'est pour ça que tu voulais sortir? Pour te retrouver dans un vieux Monte-

Carlo, la musique à pleine tête? Tout le voisinage doit entendre. À cause d'elle t'as quatre trous dans la main. C'est pour ça? Pour cette musique de débile? C'est pour ça que tu t'es pogné avec ta femme? Tout le monde doit être en train de vous regarder. T'as le droit. Oublie les autres. Oublie tes problèmes, oublie de quoi t'as l'air. Profite du moment. Aaaah! Isa... ça fait longtemps. On dirait qu'elle a pas vieilli. Sens l'auto qui vibre. Écoute. Ça fait un bout que je me suis pas senti comme ça. Écoute les paroles. *You're the voice, try and understand it, make a noise and make it clear, oh ooooooooo wo oooooo*. C'est ça, laisse-toi aller. Je me sens bien. Ça fait bizarre.

Sa main froide derrière mon cou, ça fait mal. J'espère qu'elle va m'enlever mon bandage. Faut pas que ça s'infecte. Elle le fera pas. Elle s'en fout de toi. Non. Elle s'en va dans la cuisine. Sûrement pour chercher des ciseaux. T'es idiote de continuer à espérer. Elle va revenir. Elle va me soigner. Tu devrais le savoir. T'existes pas. Elle est vraiment fâchée. Elle frappe le comptoir. Le mur. Elle s'en vient. Elle va te frapper. C'est ton tour. Non!

— Faut que je sorte, j'ai besoin d'air!

Elle part. Comme ça. Elle te laisse toute seule. Je suis jamais restée seule. Elle va revenir. Elle peut pas me laisser.

Maudit écœurant. Je me suis fait avoir. Qu'est-ce qu'elle a de plus que moi? Une amie mon cul! Y'a continué de lui parler dans mon dos. Pis ça se voyait qu'il avait le goût de partir. D'un coup qu'il revient pas. Je vais tout perdre. Sois pas stupide, y'est juste sorti prendre une bière. Mais avec Isabelle. La pute. Comment y'a pu me faire ça? *T'es ben chanceuse qu'il t'ait endurée pendant toutes ces années*. Toi, commence pas. Où tu vas? Je sais pas trop. T'es pas en train d'y retourner quand même? T'es pas aussi folle que ça? Ça me ferait du bien de le revoir. Pour te venger? Non. Juste voir... son visage. Rêve pas, c'était un hasard. Il voudrait plus de toi. De ce que t'es devenue.



Pauvre Carlos! Il comprend pas! Il doit se révolter.

— Les adultes, c'est tous des épais. J'ai vu l'orienteur hier, tu peux pas savoir tout ce qu'il a lâché comme conneries!

— Est-ce qu'il vous a demandé c'était quoi votre plus grand rêve dans la vie?

— J'ai répondu être mon propre boss pis avoir ben du cash. Ben quoi?

— Aaaah... T'es trop prévisible, Jey.

— T'es juste un vendu.

S'il veut être comme *eux* tant pis. Il va devenir un automate qui marche vite en regardant par terre. Pressé de devenir insignifiant. Tellement brainwashé qu'il s'en rendra pas compte. Ils vont tous se ramasser dans le troupeau un jour ou l'autre.

— Pis toi? Ce serait quoi ton plus grand rêve?

— Que ma mère meure... Laissez tomber. Je rêve de partir d'ici. Lâcher l'école avant de devenir un esclave.

— Ta mère te laissera jamais faire.

— Ma mère, elle aura pas son mot à dire.

— Bon, j'ai quelque chose de mieux à vous proposer. Pour ce soir, papa Nath va prendre soin de vous avec un beau petit pétard, mais demain... demain on va se péter la gueule royalement! Oh yeah! Sammy fait un party, et vous, mes chers couillons, vous êtes tous obligés de venir parce que ça va être la nuit du siècle!! Bon, je m'arrache avant que ma vieille s'énerve. Ciao!

Ils s'en vont tous. Leur chez-eux est sûrement moins pire que le mien. Ou ben ils ont pas le choix... comme toi. Va falloir que tu rentres.

Ça fait longtemps... pourquoi elle revient pas? Il fait noir dehors. Ils t'ont abandonnée. C'est quoi ce bruit? J'ai peur. Ça va. C'est lui. Il se rend même pas compte que je suis là. Tu comptes pas pour lui. Dans sa tête, y'a pas de sœur. Personne m'aime. Pleure pas. Je voudrais... je voudrais... Ravale tes larmes. Je vais pas pleurer. Je vais leur montrer

que j'ai pas besoin d'eux moi non plus. Je vais enlever mon bandage toute seule. Sans l'aide de personne.

Hostie de vieille vache! Elle a enlevé ma porte! La chienne. Pis, elle pense que c'est comme ça que je vais l'écouter?! Hostie de bitch! J'ai plus de porte, sacrement!

Il est pas là. Je le reverrai plus. Tu sais pas, peut-être qu'un jour... Tu restes prise avec toi. *Elle* aurait dû vivre à ma place. Dis pas ça. Peut-être qu'*elle* traînerait pas sa vie. *Elle* serait devenue philosophe ou écrivaine. Arrête. *Elle* se lèverait le matin avec l'envie d'une autre journée. Pas avec ce vide. C'est pas le temps de te faire un drame. *Elle* aurait plein de projets dans la tête, pas des rêves usés. Si je lui avais laissé la place... Ça suffit! Tu t'enfonces. T'as laissé ta fille toute seule. *Elle* doit disparaître une fois pour toutes. *C'est impossible*. Non! Là, tu rentres t'occuper des enfants, tu récupères ton homme et tout redevient normal. Arrêter de penser, de fabuler. Agis. C'est ça.

— Ce soir, c'est moi qui invite. Qu'est-ce que t'as à la main? Pourquoi le bandage?

— Euh... je me suis pris la main dans une porte. Regarde-moi pas comme ça... Je te le jure! Bon ok. Je t'avais dit que c'était pas une bonne idée que tu viennes.

— Parce que tu penses que je vais te laisser mettre ça sur mon dos?! Je suis pas comme toi! Qu'est-ce qu'elle t'a fait? Montre. Avec quoi elle t'a fait ça? Une fourchette? Elle est plus folle que je pensais. Ça va être quoi après?

— C'était exceptionnel, tu le sais qu'elle t'aime pas. Elle a toujours pensé qu'il se passait quelque chose entre nous.

— Ridicule, t'es comme un frère. Pis elle le sait. Même si elle est jalouse, c'est pas une raison pour attaquer à coup de fourchette! T'es capable d'en prendre, mais pendant combien de temps encore?

— Je sais pas.

— T'existes pas, t'es en mode survie. T'as oublié qui t'es. T'as reconnu la chanson dans l'auto?

— Je pourrais pas te dire qui la chante. Ça date. Pourquoi?

— Tu te souviens pas... on avait dix-sept ans peut-être... le soir où on a escaladé le réservoir d'eau.

— Je me souviens qu'on était sur un trip de LSD.

— Ouais. Tu t'étais inspiré de mes ronds de fumée de cigarette pour...

— La théorie des ronds! Comme quoi tout est infini.

— Ça c'était le début. Je te parle de ce que t'as dit après. Bordel, ce soir-là, t'as changé ma vie. Fais pas cette face-là, c'est vrai. Je comprends pas que t'aies oublié... Bon, c'était prévisible mais...

— Qu'est-ce que tu veux dire?

— Laisse faire. Y'a pas de hasard... Tu disais qu'on a tort de croire que la vie est faite de buts, d'échecs et de résultats, qu'elle est en réalité la continuité de nous-mêmes. La somme de nos possibles. Comme les ronds. Rien ne se perd, rien ne se crée. On fait seulement se transformer durant notre vie. T'avais dit qu'il fallait risquer, prendre des chances, parce qu'on atteint seulement ce qu'on croit possible. Merde! Ç'a marqué ma vie. On avait beau être gelés comme des balles, me semble que c'est profond comme pensée, non? Y'est rendu où, ce gars-là?

— C'est vraiment bizarre que tu te pointes... que tu me parles de ça. J'ai des idées folles ces temps-ci. Des idées qui se peuvent pas. Et là t'arrives avec ça. Je m'y attendais pas, tu comprends.

— Je suis désolée. Je vois bien que ça te trouble, je voulais pas te mettre dans cet état. Quoique c'est peut-être une bonne chose. Je sais plus comment te le dire, faut que tu la laisses. Ça fait des années que je le répète, t'es pas heureux avec elle. Ça se voit. T'es rendu l'ombre de toi-même. Je te reconnais plus.

— Elle est comme une drogue. J'ai besoin d'elle.

— Tu viens de le dire, une drogue. Elle est malsaine. Tu sais ce que je pense de ta relation, alors j'arrête. Je suis là si t'as besoin. Je reste en ville pour une semaine au moins. Mais là, j'ai envie de profiter de la présence de mon vieil ami, alors oublions ta folle de femme et buvons! Ok ok, j'arrête. Allez, chin!

Isa peut pas comprendre. Personne peut comprendre à quel point j'aime ma femme. T'aimes une moitié d'elle, l'autre te tue. Dès que je l'ai vue, j'ai été séduit. Elle était tellement belle. C'est encore pareil aujourd'hui. Quand elle entre quelque part, tous les regards se tournent vers elle. C'est fou. On a passé à travers les mauvais moments. Parce que t'endures tout. Arrête de te mentir. Elle t'empêche de vivre. Elle t'interdit de faire ce que tu veux. T'es un lâche. Tu penses juste à fuir. Les injures, les cris, l'indifférence, la manipulation... une fourchette dans la main. Tu te laisses malmener sans rien dire. Ça peut plus continuer. Faut que ça change.

\*

Qu'est-ce qu'elle manigance? Un autre jeu. C'est sûr, sinon elle aurait pas mis son kit qui lui bombe les seins. Arrête de sourire comme une gamine. J'ai pas envie. T'as oublié ce que tu m'as fait? C'est ça. Que ça... un jeu. Et moi, je suis quoi? Un accessoire. Elle vient de me dessoûler d'un coup. C'est clair maintenant. Je la vois agir.

Je vais l'avoir. Je le sens. Il veut pas de toi. Il est dur. Je l'excite. Il te repousse. Et si je me mets à genoux et que je descends ton pantalon, tu résistes encore? C'est ça... laisse-moi faire.

Je veux pas. Pas comme ça. Elle t'a eu, tu bandes. Je veux pas. Arrête!

— Tu peux faire ce que tu veux avec moi.

Non.

— Viens! Prends-moi!

Pas de jeu.

Qu'est-ce qui lui arrive? Y'a plus envie de toi. Il peut pas me dire non. Tu lui fais plus d'effet. Allez viens, viens! Tu me veux.

Je la baiserais comme elle l'a jamais été. Elle attend juste ça. On dirait qu'elle fait exprès parce qu'elle sait que...

— Viens me punir, j'ai été une mauvaise fille.

Arrive ici, p'tite salope. C'est ça, jette-la par terre. Elle rit la chienne. Je te pénètre assez fort là, ma maudite, me sens-tu? Elle aime ça. T'entres dans son scénario. Encore. Non, ça se passera pas comme ça. Tiens ses bras au sol, elle pourra plus bouger.

— Regarde-moi maintenant. Arrête de rire.

Pourquoi il arrête? Continue. Viens, embrasse-moi. Baise-moi.

Non. Tu m'auras pas. Pas cette fois.

— Lâche-moi. Ça fait mal.

La garce! Tu peux donner les coups de pied que tu veux, c'est mon tour. T'as dit que tu ferais tout ce que je veux, alors obéis. Gifle-la.

Reste pas là. Libère-toi!

Tiens-la. Mets ta main sur sa gorge. Sens mon souffle dans ton cou. Sens ma peau sur la tienne. Elle se débat, serre plus fort. Montre-z-y qui commande.

Il m'étrangle. Il va me tuer. *Calme-toi.* Il m'écrase. Son corps sur le mien... pas comme ça. C'est trop... Faites qu'il arrête. *Laisse-toi faire.* Non, il me force à... J'en peux plus.

Elle tremble. Je m'en fous. Elle pleure. Ça donne plus rien. J'y arriverai pas.

Il se lève. C'est fini... Enfin, merci. *Tu vas pas bien.*

Ça vaut plus la peine. Y'a plus rien à faire. Rien à espérer. Qu'est-ce qui reste alors?

VENDREDI

Je voudrais revenir en arrière. On endure longtemps quand on se rend pas compte. J'étais heureux de pas savoir. Là, je suis pris avec cette envie de... de... Pour qui tu te prends, penser faire autre chose que ton ordinaire de quotidien? Je voudrais arrêter d'espérer. Je sais que je suis bon à rien. Ça fait juste mal. Pis c'est à cause de ça si tout prend le bord. Je sais pas quoi faire. Je suis pas capable de la regarder. Tout est différent. Elle est plus la même. Y'a quelque chose de brisé.

C'est à soir que ça se règle. Fini la crise d'adolescence. Plus question qu'il manque l'école pis qu'il sorte la semaine. J'ai mis au monde un paquet de problèmes. Il va savoir ma façon de penser.

Regarde-la avec ses grands airs. Elle va te tomber dans la face. Encore. Elle peut pas s'en empêcher. La chienne est prête à mordre. Pas question que je reste ici.

— T'es rentré tard hier, t'étais où?

— Ça va pas recommencer. Ça t'arrives-tu de chiller de temps en temps?

— T'as pas d'affaire à me parler comme si j'étais un de tes chums. T'es-tu gelé? Vide tes poches.

Personne a remarqué que j'avais enlevé mon bandage. Ils font leur vie sans toi. Je suis toujours à part. Alors, crie. Crie toi aussi. Peureuse! Non. Je suis là. Je suis avec eux.

— Mange d'la marde! Je m'en vais!

— Y'en est pas question! T'es puni pis pour un maudit bout de temps à part de ça.

— Je m'en sacre! T'as beau m'enlever ma porte, tu peux pas me retenir de force!!

— Veux-tu voir?

— On veut juste discuter avec toi...

— Y'est pas question de discuter. Là tu obéis, point final. Reviens ici! Si t'écoutes pas,



tu vas payer pour. J'ai le contrôle sur toi, mon p'tit gars, jusqu'à tes dix-huit ans pis je peux te rendre la vie ben difficile. T'auras beau péter les crises que tu veux, tu gagneras pas. T'es privé de sorties. Pis je t'avertis, si tu changes pas d'attitude je vais t'enlever tes affaires de dessin.

— Fuck you!

Il fait bien de se révolter. Elle exagère. Tu devrais pas penser ça. Je veux qu'il continue d'envoyer chier tout le monde. T'étais comme lui à son âge. Personne pouvait te dire quoi faire. Tu t'es perdu. Isa a raison. Je me cracherais dessus tellement je m'écœure.

— Tu me laisses pas le choix. Ça va être le Centre.

— Ça peut pas être pire qu'ici.

— Tu peux même pas imaginer. C'est une prison. Une prison pour les p'tites merdes comme toi, pas capables de...

— ASSEZ!

— T'as pas fini d'en baver mon p'tit criss.

— ÇA VA FAIRE!!

Ah ben tiens! Il vient de se trouver des couilles. J'y crois pas. Elle va sûrement lui fermer la gueule comme d'habitude. Il chie déjà dans ses culottes. Va-t'en! Sacre ton camp avant que ça dégénère.

— Mêlé-toi-z-en pas! Bon, tu vois ce que tu viens de faire! Il s'en va! Lâche-moi!

— Sacre-z-y patience!

— Aille, bonne idée! Il s'en va on sait pas où, y'a l'air complètement gelé, mais t'as trouvé la solution, lui sacrer patience... INNOCENT!

Cette claque derrière la tête... elle va le regretter. C'est fini. Elle se rend pas compte. T'as assez enduré.

— Là tu vas m'écouter sacrement parce que y'est temps que quelque chose s'allume dans ta tête!

— Tu me parleras pas de même. Lâche-moi!

Tu voulais faire partie de la famille, vas-y, crie! Crie comme eux. Je veux pas... T'as pas de courage. T'es juste une peureuse.

— T'es jamais contente! Quand je ferme ma gueule c'est pas correct, quand je dis quelque chose c'est pas correct, branche-toi!

— Si tu pouvais dire quelque chose d'intelligent ça réglerait le problème.

— Encore les insultes! Regarde-toi aller! Allume! C'est à cause de toi si personne est heureux!

Peureuse! Allez, crie! Ils savent même pas que t'es là. Crie! Si elle se fâche encore plus? Si tu fais rien c'est parce que t'existes pas.

— C'est moi qui tiens tout en place, qui me démène, c'est moi qui...

— Tu fais chier tout le monde!

— ARRÊTEZ!!!

— Toi, ta gueule! On n'a pas besoin que t'en rajoutes. Dans ta chambre! File!

C'est toujours la même chose, « dans ta chambre ». Pourquoi je l'écoute? Tu obéis. Pourquoi? C'est ça qu'il faut faire. C'est ça le mieux. Être toute seule. Y'a Claude. C'est vrai. Vas-y, personne va le remarquer. Fais pas ça.

— Regarde comment tu y parles!

— Elle avait pas d'affaire à s'en mêler, me semble que tu devrais savoir ça. Tes enfants t'aiment pas. Ils s'en sacrent de toi. T'es rien.

Crissée de mère! Je peux plus la sentir. Maudite chienne. Elle pense qu'elle peut avoir le dessus sur toi. Te contrôler. Je la laisserai pas faire. Elle veut me briser comme elle dit. Elle veut que tu sois normal. C'est elle qui a un problème. Elle qui devrait se faire casser. J'espère

qu'il va la frapper. C'est ça qu'il faut. La cogner. Un coup de masse dans les dents. Clouer ses mains dans le mur. Ses pieds dans le plancher. L'empêcher de crier. Planter un couteau dans sa gorge. La regarder saigner.

Je me demande c'est laquelle la maison de Claude. Retourne sur tes pas. Je veux juste voir. Deux minutes. Faut pas. Arrête. L'homme qui plante des fleurs. C'est lui. Ça doit être sa maison. T'as vu, rentre maintenant.

— Salut Claude!

— Hey! T'as trouvé ma cachette. T'as enlevé ton bandage? C'est bien.

— Tu l'as remarqué...

— Ça va? T'as l'air triste.

— La chicane est encore pognée chez nous. J'ai essayé de les arrêter mais ç'a pas marché.

— Allons, viens. Laisse-toi aller.

— Faut pas pleurer, ma mère dit.

— Ça fait du bien des fois.

J'ai le droit? Non. Ça va passer. Ravale. Ça fait mal en dedans. Tu peux. Il va le dire à personne. Vas-y pleure.

— Calme-toi. Tu veux qu'on marche un peu?

— Oui.

Je suis plus capable de l'entendre me traiter de merde. Plus capable de supporter les cris. Plus capable d'embarquer dans son délire. J'ai juste envie de la cogner.

— Lâche-moi, tu me fais mal!

— Tant mieux. Peut-être que ça te prend ça. Des coups. Que t'en mange toute une. Je vais te dire, c'est pas l'envie qui me manque.

Ses yeux... Tu l'as perdu. Avant de partir il va te tabasser à mort. Il est prêt. *Il va se venger.*

— Arrête, tu me fais peur.

Y'a rien qui sort. J'ai juste envie de la frapper. Retiens-toi. Lui arranger la face. Tu dois te maîtriser. Lui fermer la gueule une fois pour toutes. Je la fesserais tellement fort. C'est la femme que t'aimes.

— Faut que je sorte d'ici. Tasse-toi!

— C'est à cause d'Isabelle, hein?

Pas question qu'il sacre son camp. *Laisse-le tranquille.* Personne va défaire ce que j'ai construit. Prends ses clés, son portefeuille. Il pourra pas partir.

— Tu passeras pas la porte. Tu sortiras pas d'ici. Frappe-moi, vas-y! Je vais t'envoyer en prison pour le restant de tes jours.

— Pousse-toi, sinon...

— Sinon?

Il m'a poussée... il l'a fait. Y'a pas le droit. Suis-le! Cours! *Ça sert à rien.* Ça va aller. Il va revenir. Il peut pas me quitter. Il est allé la rejoindre. La pute. Rattrape-le!

Enfuis-toi. Laisse tout derrière. Pour aller où? Pense-z-y pas. Cours! J'allais la frapper. La cogner sans savoir si je pourrais m'arrêter. Qu'est-ce qui m'arrive? Cours! J'en peux plus. Mes jambes lâchent. Mes poumons brûlent. Qu'est-ce que je fais? Rentre. Je peux pas. Isa. Elle est à l'hôtel.

— Ça va mieux? Tu vois, y'a rien de mal à pleurer de temps en temps.

— C'est la marque des faibles.

— C'est ta mère qui dit ça? Les parents ont pas toujours raison. T'as le droit de pleurer, c'est humain. Tout le monde comprend ça.

— Oh! Elle nous a vus! Faut que j'y aille.

Tu vas être punie. Faut pas qu'elle sache. Fais comme elle. Fais semblant.

— Veux-tu ben me dire ce que tu fais là?! Je me rappelle t'avoir envoyée dans ta chambre.

— Je prenais une marche.

— Niaise-moi pas! C'était qui?

— Personne.

— Réponds!!

— C'est... c'est un voisin, il s'appelle Claude.

— Tu connais son nom?! Tu le sais qu'y faut pas parler aux inconnus. Combien de fois je te l'ai répété, t'es sourde? Je t'interdis de le revoir, c'est compris? Tu vas dans ta chambre pis tu y restes! Commence pas à brailler, tu sais ce que j'en pense. T'as désobéi t'es punie, on pleure pas pour ça!

— C'est *humain*, tu sauras!

— DANS TA CHAMBRE, P'TITE NIAISEUSE!!!

Elle va pas s'y mettre elle aussi. C'est quoi la joke? *C'est ta faute. Tu sers à rien. T'es même plus « humaine ».* Arrête, prends pas sa voix, laisse ma fille... *C'est toi que je laisserai pas tranquille. C'est mon tour.* Non, ça va aller. *T'arrives même plus à te croire. Faut que tu disparaisses.* Te laisse pas avoir. Tu tombes dans son jeu. C'est pas moi le problème. Ça se peut pas. *Ça suffit, quand est-ce que tu vas te décider!*

Une autre game qui commence. Tu vas encore devoir faire semblant. Pourquoi j'ai dit que je viendrais? Je veux me défoncer. Pas me mêler aux autres. Pourquoi je suis pas comme *eux*? Méprise-les. Je suis seul. Tout le temps. Seul à être en dehors de tout. Je suis

pas normal. Si j'avais pas besoin de sortir, de fuir... Tu verrais jamais les autres. L'amitié, c'est du troc comme tout le reste.

Faut qu'elle soit là. Isa... sois dans ta chambre s'il te plaît. Tu vas rejoindre celle qu'y faut pas. C'est l'unique endroit où je peux aller. Des excuses. C'est la seule personne qui peut me voir dans cet état. La seule amie.

— Mon Dieu, t'es tout en sueur, qu'est-ce qui t'arrive?! Ça va pas? Viens.

Elle dit rien. Un verre de vodka, oui j'en ai besoin. Je suis en train de sacrer en l'air tout ce que je connais. Qu'est-ce que j'ai fait? Elle a beau rester assise sans rien dire, je connais ce regard. Un mélange de tristesse et de « je te l'avais dit ». Elle remplit mon verre en silence, mais va falloir que je parle. Va falloir que je lui raconte. Mentir? Encore? Ça sert à rien.

Peut-être que je devrais... Commence pas. C'est peut-être *elle* que j'attends depuis des années. N'importe quoi. J'attends d'être heureuse depuis tellement longtemps. Quand j'aurai un travail. Quand j'aurai une maison, des enfants. Quand la maison sera payée. Quand les enfants seront grands. Je fais juste ça, repousser l'échéance du bonheur. Je suis tannée d'attendre un futur qui arrive jamais. C'est à cause d'*elle*? C'est pas mon avenir que j'espère. C'est le sien. C'est ça, hein? Je me démène pis ça donne rien. Je fais juste agir. C'est ça qu'il faut. Des actions. Juste des actions. Pourquoi *elle* dit rien? T'es stupide. Tu l'espères ou tu l'étouffes. J'attends. Qu'*elle* revienne ou qu'on me délivre d'*elle*. Je sais plus. Ça sert à rien d'attendre. Le temps fuit. Les regrets s'accumulent. Pense-z-y pas. Y'est trop tard de toute façon. Pourquoi *elle* garde le silence? T'as réussi. Alors, tout est fini.

Tout le monde se fait du fun. À part toi. Même avec l'ecstasy ça change rien. Je trip pas comme eux. J'ai pas envie de me faire tripoter. Ils peuvent pas se trouver autre chose à faire? T'es jaloux. T'as jamais embrassé personne.

— Man! Viens voir!

Nath pis ses plans foireux. Au moins on sort de la maison. Je commençais à étouffer. Carlos a l'air excité. Qu'est-ce qu'ils veulent me montrer? Ah non! Pas Nico. Crisse de wanna be qui colle tout le monde. Come on, les gars. Nico le rejet. C'est quoi la joke? Fuck... je m'attendais pas à ça.

— C'est un vrai?

— Ouais mais y'est pas chargé, je garde le chargeur dans ma poche.

— T'es malade de te promener avec ça!

— Jey, ta gueule!!

— C'est quoi?

— Magnum 45.

— Ouah! Je peux le prendre? Cool, merci.

Ils se rendent pas compte. Un gun. Un vrai. Je veux le toucher. « Passe-le. » Ouais, il fait parfaitement dans ma main. J'aime ça.

— Tue-moi! Tue-moi!

La gâchette. Ça fait drôle. Juste un p'tit clic. Carlos meurt bien. Il veut l'essayer. J'ai envie de tirer pour de vrai. Avec des balles. Je veux pas le lâcher. Fais pas le con. « Tiens. » Faut que je parle à Nico avant la fin de la soirée.

C'est à cause de moi. T'aurais dû l'écouter. Moi qui la rends malheureuse. Je reverrai plus Claude. Elle va être contente. Je vais lui préparer un cadeau pour m'excuser d'être sortie. Ça va lui faire plaisir. Ça changera rien. Elle va voir que je suis avec elle. Elle a pas le goût d'être avec toi. Ça va lui remonter le moral.

— Regarde maman, c'est pour toi.

Je lui avais dit de rester dans sa chambre. Est pas capable de me foutre la paix deux minutes?! Je m'en sacre de son maudit coloriage. Débarrasse-toi d'elle.

— Merci.

— Tu l'as même pas regardé!

— J'ai pas rien que ça à faire regarder tes barbouillages!

— Je voulais te faire plaisir.

— C'est ben fin, mais là je veux juste être tranquille. Retourne jouer dans ta chambre.

Pis que je te voie pas sortir pour aller te promener!

Je comprends pas. Elle t'avait dit de rester dans ta chambre. Elle aurait pu regarder mon dessin... Pourquoi elle est comme ça? Qu'est-ce qu'il faut que je fasse? Obéis. Arrête de l'achaler. Je vais attendre qu'elle vienne me chercher. Je bougerai plus d'ici.

Qu'est-ce qu'y ont tous à dessiner? Ils peuvent pas faire du ménage, ou me sacrer patience? J'en peux plus. *C'est encore toi, toi, toi. Et ta fille?* Je pensais que... *Tu m'avais étouffée? Si tu penses pouvoir te débarrasser de moi!* Empêche-la de parler. *Tu réussiras pas, je suis plus forte que toi.* Écoute-la pas. *Tu gâches ta vie et tu pourris celle des autres. C'est ta faute si personne est heureux.* Arrête, tais-toi. *Oh, mais tu le dis plus avec autant de force. Parce que tu sais que tu dois disparaître. C'est toi l'erreur, toi qui devrais pas exister.* Laisse-moi tranquille. *Vas-y pleure!* Ça mène nulle part de chialer. *Tu peux pas m'ignorer.* Bouge! Fais quelque chose! *C'est ça, reste couchée sur ton tapis, pleure.* Relève-toi! Tu vas pas brailler sur ton sort comme une lâche. C'est juste ça qu'elle veut. Allez debout! Incapable! *C'est ça, abandonne.*

Reste pas là avec ton air de pitié. Isa, j'ai pas besoin de ça. Dis quelque chose. N'importe quoi. Après tout ce que je t'ai raconté...

— T'as bien fait de la pousser. T'avais pas le choix. Elle prend ton portefeuille, tes clés pis elle se fout devant la porte pour t'empêcher de sortir. Come on! Si elle avait pu, elle t'aurait enfermé. C'est fou! Faut que tu partes. Qu'est-ce qui t'empêche?

— J'ai la chienne. Pis je peux pas faire ça à mes enfants. On est une famille.



— C'est pas ça, une famille.

— T'as peut-être raison. Il m'arrive des trucs ces temps-ci. Je commence à comprendre ce que tu me dis depuis des années. Je la vois agir.

— Alors?

— Je sais pas. Fais pas cette face-là. Je sais vraiment pas quoi faire. J'ai jamais pu imaginer ma vie sans elle. Tu comprends? Mais là, j'ai l'impression de me réveiller en plein cauchemar. Je commence à avoir le goût de changer de vie. Pis là, tu te pointes avec la théorie des ronds... Mais ça se peut pas!

— Je suis pas sûre de comprendre. Qu'est-ce qui se peut pas?

— Tu vas rire de moi. C'est trop fou. Je le sais que c'est impossible. Je comprends même pas pourquoi je pense à ça. À mon âge en plus.

— Allez!!

— J'ai eu l'idée... Je voudrais devenir pilote. Dis rien. C'est comme si... la seule chose qui me donnerait la force de changer de vie, c'est d'essayer de devenir pilote. Mais c'est impossible, c'est ben trop gros.

— C'est peut-être pas si fou que ça. Pourquoi tu pourrais pas?

— Je sais que ça se peut pas. J'essayais de t'expliquer ce qui se passe dans ma tête. Je me demande si j'ai bien fait de partir.

— T'aurais préféré la tuer? À ce que tu m'as dit, t'étais prêt à le faire... tu vois pas jusqu'où elle te pousse?

— T'as raison. Mais elle l'a pas eu facile. Je suis le seul à la comprendre.

— Arrête. C'est comme si tu laissais de côté ta douleur pour comprendre la sienne. C'est ça qui te coupe de toi-même. Tout est possible, mais faut que tu partes. Je vais t'aider. Le soleil va bientôt se lever. Essaie de dormir.

Le party est fini, tout le monde s'en va. Faut que je voie Nico. Où est-ce qu'il est? S'il vous plaît, faites qu'il soit encore là. Ah! Le v'là. « Attends Nico, faut que je te parle. » Y'a l'air

ben trop content. Il doit penser que tu veux être son ami. Épais. Joue le jeu. Tu vas avoir ce que tu veux.

— Je me demandais si tu pouvais me prêter... tu sais... pour la fin de semaine?

— Je peux pas. Même si je voulais... on n'a pas le droit de se promener avec ça, tu pourrais avoir des problèmes.

— Tu l'as bien amené au party. Tu l'as montré à plein de monde. Je vais le dire à personne, juste pour la fin de semaine. Come on!

— Je peux pas!

— Si tu me le prêtes, je pourrais parler de toi, tu sais, comme quoi t'es cool.

— Je pourrai me tenir avec vous autres?

— ...

— Ok. Mais juste pour la fin de semaine.

— Donne-moi aussi le chargeur.

— T'es fou!

— Capote pas. J'ai un oncle chasseur, on s'en va dans le bois pis je voudrais l'essayer c'est tout. Bon, tu me le prêtes?

— Chanceux! Je peux venir?

— Non! C'est juste mon oncle pis moi, tu comprends? Je te le ramène lundi, promis. T'es chill, man. Merci.

T'aurais pas dû dire ça. Il va te coller au cul. Pas grave. J'ai le gun. Je marche avec un gun dans ma poche. T'es puissant. Énervez-moi pas sinon je vous éclate la gueule. BANG! La prochaine fois qu'elle me fait chier, je le sors. Je lui explose la tête. Bang! Bang! Pas de lumière. Tout le monde est couché. Tant mieux. Je veux voir personne. Tu retournes à ton trou pas de porte. Hostie de folle. Le soleil se lève pis l'ecstasy fait encore effet. Elle reste collée en dedans. J'en prendrais une autre. T'étais bien. Mieux que maintenant. Faut que tu caches le gun. Où? La boîte à souliers, c'est parfait.

SAMEDI

Pourquoi elle vient pas me chercher? Y'est tard me semble. J'ai faim. Sors. Non. J'ai promis. Elle va venir. J'obéis. Elle va être contente de voir que je l'écoute.

Tu t'es endormie sur ton plancher comme une stupide braillarde. C'est pas moi ça. Qu'est-ce qui m'arrive? Je deviendrai pas comme *elle*. Je serai pas une victime. *Tu l'es déjà*. T'es pas là, je t'entends pas. Je vais t'étouffer. *Impossible*. Tu devrais pas l'ignorer. Agis. C'est pas le temps de te perdre. Ton voyou de fils est rentré tard hier, faut que tu y règles son cas. Je peux plus tolérer ça. Et l'autre, où est-ce qu'il a dormi? Sûrement à l'hôtel, avec sa pute. Il va le regretter.

— Debout! J'ai dit DEBOUT!! Faut que je te parle!

C'est quoi son problème encore? C'est rendu qu'elle te dérange même quand tu dors. Maudite conne.

— Tu viens de perdre ton oreiller. Après je t'avertis, c'est les draps. Bon... t'es ben mieux d'obéir.

Bon chien chien. C'est ça que t'es pour elle. Un animal. Je la déteste. Faut que je sacre mon camp.

— Les nerfs! Tu sors pas d'ici. Y'est temps que tu reprennes ta vie en main parce que parti comme t'es là, aussi ben te lancer devant un char, tu sers à rien. À partir de maintenant, tu...

— Pourquoi p'pa est pas là?

— Change pas de sujet.

— C'est pas normal, y'est où?

*Allez réponds! Tu sais qu'il reviendra pas. Arrête. Même ton fils est capable de comprendre ça. Ta vie est finie.*

— Y'est parti pour de bon, c'est ça, hein?

Ça se chicane encore. Sors. Va voir. Mêlé-toi-z-en pas. Papa est pas là? Il se passe quelque chose. Sors. Tu désobéis si tu fais ça. Tu peux pas rester là. C'est trop important. Va voir.

— Il va revenir.

— Ouais c'est ça! Menteuse! T'es même pas capable de me dire où y'est allé. Avoue, il pouvait plus t'endurer. Vivre avec une femme aussi fêlée, une dingue, une...

— Maman? Qu'est-ce qui se passe?

— ...détraquée, une folle, une...

— Y'est où papa? Quand est-ce qu'y va revenir? Maman?

— ... malade mentale, une...

— MA-MAN!

— Tabarnak!! J'aurais dû me faire avorter comme je le voulais! Toi, débarrasse le plancher pis toi, t'assieds ton cul sur la chaise. TOUT DE SUITE!

J'ai peur. Elle a crié trop fort. Elle veut plus te voir. Je vais rester dans ma chambre. Je bougerai plus. Y'est où papa?

Va-t'en. Pars. T'as entendu ce qu'elle a dit. Ben c'est ça. J'ai plus d'affaire ici. Elle me reverra plus jamais la face.

*Tu réalises ce que tu viens de dire?! C'est pas le temps. Qu'est-ce qu'il fait? Son linge, ses trucs à dessin... Où est-ce qu'il pense aller? Il peut pas partir. Faut que tu l'arrêtes.*

— Qu'est-ce que tu fais? Tu fugues? C'est ça ta brillante idée?! Tu vas revenir dans trois heures pis ça va juste être pire pour toi.

— J'en ai pas l'intention.

— T'as nulle part où aller. Personne va vouloir de toi. Je t'avertis...

— Lâche-moi!

— P'tit criss, tu vas voir! Aïe!!

Est tombée dans l'escalier. Tant pis pour elle. Faut que tu l'aides. Si tu fais ça tu pourras plus partir. Est blessée. Tant mieux. C'est ta mère. Tant pis. Prends les clés de l'auto, sauve-toi!

— Non! Je t'interdis de... Aïe! Laisse mes clés! Fais pas le fou!!

Il va se tuer. Il sait pas conduire. *C'est ta faute*. Faut que je fasse quelque chose. *Me laisser la place*. C'est lui qu'il faut que je remette à sa place. S'il cherche le trouble, il va le trouver. « Oui je voudrais signaler un vol de voiture. C'est mon fils, il a pris mes clés. Non, pas de permis. Je sais pas s'il est en fugue ou s'il va revenir. Tout ce que je vous demande c'est de l'arrêter, me semble que c'est pas compliqué! »

Crisse de vache! Elle aurait pas pu se casser le cou en tombant? Ça aurait réglé le problème. Pis lui? Y'aurait pu le dire qu'il s'en allait. Y'a même pas pensé à toi. Il s'en sacre de me laisser avec la vache enragée. Ils me reverront plus la face. Elle l'a dit, elle t'a jamais aimé.

Elle crie encore. Pourquoi elle se défêche pas? Quelqu'un arrive dans la cour. Des policiers. Qu'est-ce qu'ils font ici? Ils viennent te chercher. Elle veut plus de moi. Elle les a appelés. Ils vont t'emmener. Cache-toi. Fais pas de bruit.

La police. C'est de ça qu'il a besoin. La méthode forte. *C'est toi qu'on devrait enfermer*. T'as bien fait. Oui. Continue de te mentir. *Tu le fais depuis tellement longtemps*. Je me mens pas. J'ai fait la bonne chose. C'est ça. Ton fils va se tuer en faisant ses niaiseries, et ta fille va comprendre que tu l'as jamais voulue. Tu vas vieillir seule, haïe par tout le monde. Si tu veux pas lui laisser la place, aussi ben en finir, t'en vaux pas la peine. C'est pas vrai. Si j'étais pas là, tout sacrerait le camp! Réveille. T'as plus aucune emprise sur eux. *T'en as jamais eu*. C'est à cause de lui. *Toujours la faute des autres*. C'est plus pratique. Arrête. S'il

était pas parti... Je suis sûre qu'il est avec Isabelle. La garce. Elle a dit qu'elle était à l'hôtel Hyatt me semble. Pourriture, je sais que t'es là. « Oui, la chambre d'Isabelle Couture, s'il vous plaît. »

Si je pouvais devenir quelqu'un d'autre... C'est impossible. Si je pouvais.... Tu peux. Ça voudrait dire laisser tout ce que je connais. Repartir à zéro. À mon âge. C'est ridicule. Pis, est-ce que ça va être mieux? J'aimerais ça y croire. Tu te décevrais encore. Au moins là ça reste une possibilité. Tu t'es habitué à ta crasse. Peureux. Si j'étais seul. Là, j'ai une famille, des gens qui comptent sur moi, un travail... Des excuses. Alors, tu choisis?

— C'est ta femme, tu veux lui parler? Je raccroche? T'es pas obligé. Pourquoi je lui répondrais? Elle va essayer de te convaincre de revenir. T'as fui, va ben falloir que tu y retournes. Je veux pas lui parler. J'ai rien à lui dire. Je suis pas prêt. Elle te lâchera pas. Autant en finir.

— Qu'est-ce que tu veux?

— Faut que tu reviennes.

— J'ai besoin de réfléchir.

— Réfléchir à quoi?! Tu prends tes responsabilités pis tu viens arranger les choses. C'est ça vivre en couple, avoir une famille. Il faut...

— ...faire des sacrifices. Je sais, tu radotes toujours la même chose. Le problème, c'est que t'écoutes pas. Tu...

— Je m'excuse. Je veux me rattraper. Donne-moi une chance. Laisse-moi essayer. Je te promets que...

— C'est trop tard.

— ...

— Allô?

— T'as pas le choix de revenir, tout est de ta faute! Quand y'a vu que t'étais pas là, y'est parti. Il s'est sauvé avec l'auto! S'il lui arrive quelque chose, tu vas l'avoir sur ta

conscience toute ta vie! Pis tu sauras qu'il est jamais trop tard. T'es qu'un lâche! Un chien sale qui abandonne sa famille. Un...

Il m'a raccroché au nez! Le maudit! Non! Il peut pas me faire ça. Il va rentrer, tout va redevenir comme avant.

— Pis?

— Elle commençait à m'insulter, j'ai raccroché.

— T'as bien fait.

— Elle a dit que mon fils était parti avec l'auto. Elle invente peut-être. Je sais plus. Il sait même pas conduire.

— Si c'était vrai? Ça me décourage de te le dire, mais t'as pas le choix. Tu peux pas le laisser tout seul avec elle.

— T'exagères...

— Regarde ta main pis redis-moi ça. Je peux pas croire qu'elle t'ait planté une fourchette. C'est dément.

— T'as raison, j'y vais. Je te rappelle.

— Bonne chance!

Elle a sûrement fait quelque chose de grave pour qu'il se sauve. Je la laisserai pas faire. Elle touchera pas aux enfants. C'est ben mieux d'être vrai. T'es rendu à espérer qu'il soit vraiment parti au volant de ton char juste pour pas entrer dans une de ses combines? Elle est en train de te rendre fou. Qu'est-ce qui lui prend? Depuis quand il sait conduire? Peut-être qu'Isa a raison. Si je veux changer de vie, faut que je la laisse. Tu peux pas faire ça. Oui, tu peux.

Il va revenir. On va passer à travers, comme les autres fois. *Arrête de te mentir. T'es pas capable d'être heureuse, laisse-moi l'être.* Tu peux pas céder. Faut que je continue sinon



il me restera plus rien. *Mais t'as rien.* Je voudrais que les apparences suffisent. *Ta lâcheté est devenue ton caractère.* C'est pas vrai! *Tu sais que j'ai raison.* Arrête de faire semblant. Parader c'est tout ce qui me reste pour arriver à subir cette vie. Faut que j'arrête d'y penser. Ça fait trop mal. Tu devrais te tuer, *elle* mourrait avec toi. Tout serait réglé. Je veux que ça arrête. *Alors, écoute-moi.* Tu penses trop. Fais quelque chose. Occupe-toi. Écrase-la!

Ça fait deux fois que maman t'appelle. T'as pas le choix. C'est ton tour. Je veux pas sortir. T'aimes mieux qu'elle vienne te chercher? Troisième fois. Elle s'impatiente. Faut que tu y ailles. Je veux pas... Elle a l'air bizarre. J'ai peur.

— Viens ici, je vais te brosser les cheveux!

Je veux pas l'approcher. Obéis. Ça va lui faire plaisir. J'ai pas envie qu'elle me touche.

— Qu'est-ce que t'attends? Grouille! Viens t'asseoir entre mes jambes. Faut que je te brosse les cheveux. Faut que je m'occupe. Sinon *elle* parle, *elle* dit n'importe quoi, tu comprends?

— ... oui maman.

— Tu vas avoir les cheveux tout soyeux. C'est ça.

Elle s'occupe de toi. Enfin. On est bien toutes les deux. Elle va te faire des coiffures et après elle va t'emmener magasiner. Juste vous deux. Entre filles. S'ils la rendent malheureuse, on n'a pas besoin d'eux. Je vais prendre soin d'elle, moi.

Brosse, brosse. Arrête pas. *Tu peux plus m'étouffer comme avant.* Si je l'ai fait, je peux le refaire. *Alors fais-le! Tu vois? T'es pas capable.* Elle a raison. *Tu sers à rien.* Brosse, brosse. *Pourquoi tu t'acharnes? Si tu me laisses...*

— Maman peux-tu me faire une tresse?

— Si je te laisse faire, ça va être quoi après? Y'aura que toi! Tu vas me faire disparaître, je te connais...

Quoi? Aïe! Ça fait mal. Arrête maman. Elle enlève ma main. Tu dois souffrir. Pour elle. Elle brosse trop fort. Ça tire. Ça lui fait tellement plaisir. Endure. Reste.

*T'as pas besoin d'exister.* Ça fait cent fois que tu me le dis. Là, je sers à quelque chose, je brosse ses cheveux. Je m'occupe de ma fille. Celle que t'as jamais voulue. Tu lui as dit en plus. Quelle sorte de mère es-tu? *La pire.* T'as pas le droit! Je fais tout pour eux. Tu lui as dit qu'elle aurait jamais dû naître... que t'aurais préféré la tuer quand elle était dans ton ventre. Elle est là entre tes jambes. Tu sais qu'elle a compris. *Elle va s'en souvenir pour le restant de ses jours.* Malgré tout, elle est là. *Elle pourrait te montrer à aimer si tu...* Te fais pas d'illusions, elle reste parce qu'elle a peur de toi. Brosse. Brosse.

Qu'est-ce que je fous ici? T'es inutile. Elle arrête pas de me le dire. Je vais accélérer, rentrer l'auto dans le mur. Ça va la faire chier pis moi je vais être débarrassé. Je suis une erreur. T'es spécial. Une erreur à effacer. Je suis pas... Fuck, les bœufs! Tabarnak! Arrête l'auto. T'as pas le choix. La police. Comment ils ont... c'est elle. Hostie, je suis sûr qu'elle les a appelés. Crisse de vache! Qu'est-ce qu'y va m'arriver?

J'ai mal. Je veux m'en aller. Reste. Elle a besoin de toi. Elle m'arrache les cheveux. Ça part par morceaux. J'ai mal. Maman! Ça tire! Bouge pas. C'est comme ça qu'elle va t'aimer.

Arrête, t'es en train de la martyriser! Pense-z-y pas. Brosse. *T'es complètement folle.* *Tu vois pas que c'est toi le problème?* Elle a raison. Regarde-toi agir! C'est ça qu'il faut, agir, faire taire ma tête, brosser. T'es malade. *Arrête-toi deux secondes. Regarde ta fille. Elle tremble tellement elle est terrorisée. Regarde-la pleurer en silence.*

Maudite conne! Faut vraiment manquer d'air au cerveau pour appeler la police. Tu pourras pas te débarrasser d'elle. Surtout après ça. Elle pense pouvoir me contrôler. Tu

pourras pas t'en sortir. Crisse de folle!! Je lui ferais avaler ma marde, hostie je la remplirais à ras bords, pis je lui brocherais la bouche. Je lui défoncerais les rotules, je l'écraserais avec mes pieds. Je vargerais dessus tellement fort! Crisse que je l'haïs!!!

Mais... qu'est-ce qui se passe ici? C'est quoi ce bordel!? Ma p'tite fille... qu'est-ce qu'elle t'a fait?!

Papa! T'es là! Merci! Enfin! Papa!

— Reste pas là! Va-t'en! Sauve-toi!

Il est revenu. Il m'aime encore. Y'a rien qui pourra nous séparer, même pas la pétasse d'Isabelle. Je le savais. Ça va aller.

— Je suis contente de te voir, viens assieds-toi.

— T'es folle raide!! Regarde! Tu lui as arraché la moitié du crâne!

— DIS PAS ÇA!! JE SUIS PAS FOLLE! C'EST MOI, MOI QUI AI LE CONTRÔLE!

Quelqu'un sonne. Qu'est-ce qui se passe? Oh! La police. Ils reviennent pour toi. Cache-toi! « Sauve-toi! »

— Bonjour Madame, on a intercepté votre fils. On vous le ramène.

— Faites ce que vous voulez avec, moi je suis plus capable, j'ai tout essayé.

— Madame... On peut pas faire ça. C'est à vous de vous en occuper.

— Je porte plainte! Amenez-le pour la nuit! Ça va lui remettre les idées en place.

— Ça non plus.

— Tabarnak! Servez-vous à quelque chose?

— Pouvez-vous enfermer des folles comme elle?

— P'tit criss! Vous voyez? Débarrassez-moi-z-en!

— Écoutez madame, je vous ai déjà dit que...

— Ça va aller, rentre mon gars. Désolé de vous avoir dérangés, merci de l'avoir ramené.

— Y'a pas de quoi. Ça va aller? Sûr? Bon. Voici votre contravention. L'endroit pour récupérer votre voiture est inscrit dans le bas. Bonne soirée.

— Crisse de sans génie! Qu'est-ce que t'as fait?! Ça lui aurait servi de leçon. Toi, ris pas! Tu t'en sortiras pas comme ça, demain j'appelle le Centre!

— Y'en est pas question! Tu te calmes les nerfs parce que sinon c'est moi qui va te tranquilliser.

— Assomme-la!

— C'EST MOI! MOI! MOI QUI DÉCIDE DANS CETTE MAISON, MOI QUI...

— Crève-z-y les yeux!

— Sacrement, j'ai pas besoin que t'en rajoutes! Monte dans ta chambre!

— Allez chier!

Il comprend pas. J'étais avec lui. Il s'en sacre. Lui aussi y'aurait voulu que tu sois pas né. Je les haïs. Ils seraient ben contents que je disparaisse. Un fardeau de moins. Tu vas pas te laisser avoir par cette chienne. J'espère qu'il est en train de la cogner. Elle devrait pas avoir le droit de respirer. C'est toi qui la rends folle. Si t'étais comme tout le monde... C'est ça le problème, dans le fond. Si je meurs, ça fera rien à personne.

Vas-y! Dis-lui que tu pars. Que c'est fini. Fais pas ça. Elle a besoin de toi. Je peux plus rien pour elle. Je veux plus.

— Ça peut plus continuer! Tu te vois pas agir! Qu'est-ce qui te prend d'appeler la police?! Tu veux qu'il ait un casier judiciaire? Pis tes menaces de l'envoyer dans un Centre, t'arrêtes ça parce que je te laisserai pas faire. Tu toucheras pas à la p'tite non plus! C'est assez! J'en ai ma claque!

Il veut plus de toi. Faut qu'il paye pour ce qu'il t'a fait. *Dégage maintenant!* Non! C'est moi qui décide.

— Plus capable de m'engueuler avec toi. T'es de pire en pire. Tu trouves toujours une raison pour péter ta coche, pis là c'est rendu que tu t'en prends aux enfants?! Regarde-toi aller!! T'es pas bien. Je pense que...

— Écoute-moi ben. C'est toi qui pars, qui te sauves sans rien dire, qui mets les enfants à l'envers. Toi qui as foutu le bordel dans cette famille! C'est toujours ça que t'as fait, fuir la queue entre les jambes pour éviter les problèmes.

Tu fuis. Je sais pas quoi faire d'autre. T'as la chance de faire quelque chose pour les enfants. Les débarrasser de leur mère. Partir avec eux. C'est ça la chose à faire. Tu leur dois ça.

— T'as raison. Je fuis. Je pars avec les enfants. Pas question qu'ils subissent un autre de tes délires! Tu te rends pas compte.

— Tu veux voir c'est quoi, une vraie folle? Voir de quoi je suis capable? Si tu penses partir avec les enfants, tu te trompes! Je te laisserai jamais faire!!

T'as pas le choix, laisse-lui la place. Si t'abandonnes, tu vas te promener en pyjama pis parler toute seule. C'est pas des pilules qu'il va te falloir mais une camisole de force. *Je suis ta dernière chance, tu le sais. Elle* est ben contente que ta vie soit foutue. *Elle* veut juste ça, te rendre malheureuse. Que tu passes ton temps à t'apitoyer sur ton sort. *C'est toi qui as enfermé mon avenir, toi qui m'as étouffée. Et oui, je suis heureuse de ce qui t'arrive!* Perds pas ton temps avec *elle*. Tout ça, c'est sa faute à lui. Lui qui doit payer. Allez!

J'ai peur. C'est pire que d'habitude. Même papa crie fort. C'était quoi ça? Quelqu'un est tombé? Elle va le tuer. Après, ça va être ton tour. Enfuis-toi! « Sauve-toi! »

— Cricse de folle! Arrête de me lancer de la vaisselle parce que je te jure que ça me démange de t'en sacrer une. Peut-être que ça ferait bouger quelque chose dans ton cerveau. J'emmène les enfants. Essaie de m'empêcher pour voir!

Il s'en va. Tu peux pas le laisser faire. Y'a personne qui veut vivre avec toi. *Tu sais pas aimer.* Sors de ma tête!! *Tu sers à rien. T'avances à reculons. Tu devrais pas exister.* Tue-toi. C'est le seul moyen de la faire taire. *Pourquoi tu t'obstines?*

— Tu peux pas me faire ça!

— Regarde-moi aller, tu vas voir.

Qu'est-ce que tu fais? Tu te tiens debout. Tu peux pas faire ça. J'haïs ça me sentir coincé de même. C'est quoi, le mieux? J'ai juste le goût de crier. De varger sur n'importe quoi. Je suis écœuré de me sentir pris. J'étouffe.

— Je te demande pas la permission, je te dis que je pars avec les enfants! Pis j'aurais dû le faire ben avant!!

Retourne à l'intérieur. T'as pas le droit de sortir. Je veux pas rester. Claude. Non. C'est interdit. Rentre. J'ai trop peur.

— Claude! Claaaauuude!!

— Ça va pas? Qu'est-ce qui se passe? Tes cheveux?!!

— C'est ma mère. J'ai essayé de rester. Mais elle me faisait mal pis là mon père est arrivé. La police aussi. Ils venaient me chercher, mais je me suis cachée. Mon père a commencé à crier lui aussi. Vraiment fort. Ça cognait de partout. J'ai peur que ma mère lui fasse mal.

— Je suis certain que ton père va être capable de se défendre. Calme-toi. On va attendre que ça passe. Est-ce que quelqu'un sait que...

C'est moi le problème. J'ai pas de place dans ce monde. Parce que t'appartiens pas au troupeau? Méprise-les. T'as pas besoin d'être comme *eux*. Je peux pas être ce que je suis pis vouloir cette vie. C'est ta mère le problème. Elle t'empêche de vivre. Je... je sais pas comment vivre.

Y'est en train de tout foutre en l'air. Venge-toi! Faut qu'il paye! Oh, il va payer. Il veut démolir ma vie, ben moi aussi je peux détruire la sienne. Je le laisserai pas faire!

— T'es folle!! Lâche ce couteau!

— Je vais me couper pis après je vais appeler les flics pis leur dire que c'est toi qui m'as fait ça. Que tu me bats depuis des années. Ils vont me croire. Tu le sais, hein? Tu vas aller en prison pour un maudit bout de temps. Tu reverras plus jamais les enfants, je te laisserai pas les approcher. Ta vie est finie si tu me quittes. Personne va vouloir d'un batteur de femme. C'est ça que tu veux?! Je vais le faire! Je suis capable! Je t'avertis, y'a personne qui sort d'ici!

— T'oses me menacer?! Tu sais pas de quoi je suis capable. T'es juste une crise de folle. Tu m'as fait perdre seize ans de ma vie. Seize ans! Ça finit à soir! J'en ai mon truck de tes caprices pis de tes crises pour n'importe quoi. Tu m'as traité de merde pendant des années, mais c'est toi qui rends tout le monde malheureux! Je veux juste te fermer la gueule une fois pour toutes, ou ben te crisser des électrochocs pour le restant de tes jours.

Fais-le taire. Tranche-lui la gorge. Tu diras qu'il t'a attaquée. Faut qu'il paie, qu'il ait mal... *Tu te trompes, c'est toi le problème.* Toi qui en vaux pas la peine. Allez, enfonce la lame dans ton cou. Tout le monde va être content. *Je veux vivre pour de vrai! Pleurer, rire, aimer...* Elle délire. Elle te contamine. Tue-toi. Tue-le. Défonce-lui la poitrine. Je... j'en peux plus. Faut que ça arrête.

La salope! Elle va le faire. Tout le monde va la croire. C'est une femme. Elle a le système de son bord. Tu vas être arrêté. Les enfants voudront plus rien savoir de toi. Pars! Laisse-toi pas faire. Si t'es pour aller en prison, aussi ben que ce soit pour quelque chose. Prends le couteau. Ta vie est finie si tu fais ça. Prends le couteau. Vas-y! Enfuis-toi! Je peux pas laisser les enfants. Prends le couteau. Vas-y! Prends le couteau. Si t'es plus là, qui va les protéger? Y'est temps que tu y règles son cas. Que tu libères les enfants.



Tue-toi. Tue-le. Allez! Tue-toi. Tue-le! Qu'est-ce que t'attends! TUE-TOI! TUE-LE!  
*Arrête d'avoir peur. Écoute-moi...* Non!! ALLEZ!!!

Prends le couteau. Vas-y! Tranche-lui la gorge. T'as plus rien à perdre! Pars! J'ai pas le choix. VAS-Y!!!

« Viens. Viens chez moi. Je vais prendre soin de toi. C'est ça. Entre. Entre ma belle. »

Ça peut plus continuer. Ouvre la boîte à souliers. Faut que ça finisse.

ÇA RESTE ENTRE NOUS

## L'INCONNU

*La substance d'une œuvre c'est l'impossible — ce que nous n'avons pu atteindre, ce qui ne pouvait pas nous être donné : c'est la somme de toutes les choses qui nous furent refusées.*

Émile Cioran

Je dois rédiger mon mémoire. *Commencer* à écrire. Ça fait peur. C'est gênant. Je ne suis personne. Ai-je le droit d'écrire? Je suis juste une musicienne. *Écris avec ça et tu verras.*

J'essaie. J'écris. Je veux. Ça m'énerve. Les mots s'écrivent mais ils ne disent rien. Quelque chose cloche. C'est frustrant. J'essaie encore plus fort. Il faut que ce soit bon. Je force et multiplie les *belles phrases*. Je veux répondre aux *exigences*. J'en peux plus. Ça bloque.

Je ne comprends pas. J'ai pourtant fait tout ce qu'il fallait. Les voix sont au « je », leur enchaînement respecte la structure du contrepoint. Alors pourquoi est-ce que rien ne prend forme? Rien de *vivant*, une misérable suite de mots. Le contrepoint n'est pas une bonne idée. Non, c'est la narration intérieure. *Change les personnages. Abandonne cette structure. Change l'histoire. Ajoute un narrateur omniscient.* Je me sens piégée. Pourquoi plusieurs personnages? Pourquoi le contrepoint? Et ce désir d'une écriture intérieure? Pourquoi tant de contraintes? Pourquoi est-ce que je n'ai pas choisi un projet plus simple?! *Tu ne l'as pas choisi.*

## Ce qui s'est réellement passé

Peut-on dire qu'on choisit si on ignore ce que le choix implique? Je n'ai pas beaucoup d'expérience en écriture. Trois ou quatre histoires commencées qui n'ont jamais connu de fin. La narration au « je » semblait s'établir naturellement et j'ai pensé que je garderais cette préférence pour le texte de mon mémoire. Les personnages allaient donc raconter chacun la trame de leur existence. Pendant que je songeais à la manière dont ces différentes voix se partageraient l'espace du récit est née l'idée du contrepoint musical. Il s'agit de plusieurs mélodies qui par elles-mêmes sont pleines et portent un sens. Mais en les superposant on obtient, d'un point de vue vertical, un chant harmonique — elles s'agencent ou discordent, — et créent ensemble une dernière mélodie qui les englobe toutes. À l'instar du contrepoint, les voix de mon histoire évolueraient donc à la fois de façon horizontale, chacune dans la ligne mélodique de son récit particulier, et de façon verticale dans un rapport harmonique d'agencement avec les autres voix.

L'idée de cette forme me rassurait. Comme les limites d'un terrain de jeux, ou les traits d'un dessin à colorier qu'il ne faut pas dépasser. Une liberté *calculée*, encadrante. Inconsciente des chaînes, ou par peur d'une trop grande liberté, je forçais l'écriture à entrer dans cette forme. J'ai fini par réussir ce que j'avais *pensé*. Et c'est à ce moment que tout a réellement bloqué. Malgré le plan, rien n'allait. Il manquait toujours quelque chose. Un rythme, une respiration, une justesse. Quelque chose d'inidentifiable que la tête ignore mais que le corps attend. Perdue, piégée, je sentais que je n'avais pas d'autre choix que de chercher. Essayer, comme toujours, de comprendre <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Dans l'optique de la création d'un dialogue *vivant* entre la pensée des auteurs et la mienne, leurs paroles sont citées en caractères romains dans le cas des « Lettres » et en caractères italiques dans le cas des « Échanges de pensées ». Un espace les sépare en outre de mon propre discours.

# Première lettre à Émile Cioran

*Je me promène dans les rayons de la bibliothèque. J'ai trouvé tous les livres inscrits sur ma liste. Pourtant, je continue à fouiner dans les rangées. Comme si un instinct secret me retenait de partir. Mes doigts parcourent les couvertures. Je cherche sans savoir quoi. Mes yeux s'attardent sur un titre. Mon corps continue d'avancer. Ce titre. Je recule. Reviens sur mes pas. Ces mots. Ils expriment ce que je ressens. De l'inconvénient d'être né. Qui peut donner un tel titre? Se peut-il qu'une personne partage le même rapport au monde que moi? J'ouvre le livre. Cioran. Je porte un mal-être. Le vrai. Celui qui, loin de passer, est là pour rester. Une lucidité terrifiante, une sensibilité envahissante qui donne le sentiment d'être en retrait de ceux pour qui vivre est facile. Le jour où je trouve votre livre, ma solitude se rompt, vos mots résonnent et provoquent en moi un écho. Je me reconnais. Votre voix — cette présence vivante qui s'assume, se conteste, se révolte, s'éprouve — a donné un Sens à ma personne. Une liberté d'être. Dans le laid. Avec le laid. Cependant, quand vient le temps d'écrire, je m'en empêche. J'ai l'impression que je dois être meilleure que je ne suis. Plus appropriée. Plus respectable. Que je dois devenir celle qui aura le droit d'écrire... Quand je lis les autres, leurs mots sont parfaits, ils coulent, ils chantent. Pourquoi les mêmes mots, quand je les utilise, deviennent-ils dissonants, s'effritent-ils et grincent-ils? Mon écriture n'a pas de tonalité. Les mots ne s'accordent pas. Trop beaux. Trop simples. Trop livresques. Trop n'importe quoi.*

Chaque fois qu'on essaie de prouver quelque chose, on se situe en dehors de la pensée [...] <sup>2</sup>.

\*

---

<sup>2</sup> Émile Cioran, *Le crépuscule des pensées* (trad. Mirella Patureau-Nedelco), Paris, L'Herne, 1991, p. 119.

Mais pour prouver, ne faut-il pas avoir d'abord l'illusion de maîtriser certains tours? Des acrobaties spectaculaires, des sauts périlleux, une facilité pour les belles phrases et les mots à cent piastres? Je n'ai pas cette prétention. Je veux seulement avoir le droit d'écrire. J'ai tellement peur qu'on me le refuse. *Qui?* Je ne sais pas. Ceux qui jugent. *Eux.* Moi. Je mets ma langue sur son trente-six et j'essaie de faire appel à... *À quoi?* Je ne sais pas. J'essaie d'être *bonne*. De prouver que je peux écrire. Je cherche le Beau. Il a certainement plus de valeur que ce que je pourrais dire sans forcer. Je fais tout pour que ce soit parfait. Je veux tellement.

## Deuxième lettre à Émile Cioran

*J'ai un plan. Une structure et une histoire dans la tête. Mais rien ne prend forme. Je sens que le texte est « à côté », comme une image qui traîne une ombre qui n'est pas la sienne. Je ne sais plus quoi faire. Enlever des personnages, changer l'histoire, la structure? Tout recommencer?*

*Se rendre compte* ne va pas dans la direction de la vie ; *être au clair* avec quelque chose encore moins. On *est* tant qu'on ne sait pas qu'on est. Être signifie se tromper<sup>3</sup>. À quoi bon écrire pour dire *exactement* ce qu'on avait à dire<sup>4</sup> ?

\*

Comment écrire sans savoir? Je cherche encore à comprendre. C'est ça mon erreur. Il faut que j'arrête de m'en mêler.

---

<sup>3</sup> Émile Cioran, *ibid.*, p.117.

<sup>4</sup> Émile Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1973, p. 20.

### Ce qui s'est réellement passé

C'était bien beau parler de narration intérieure et de contrepoint, mais ce que cela impliquait au niveau des voix, de la forme et de la position d'écriture, je l'ignorais. La structure de mon récit était établie. Je sentais mes personnages. En principe je pouvais faire contact avec eux. Mais je restais toujours là derrière, quelque part. Et l'écriture en gardait la trace. Le rythme devenait instable. Quelque chose « cassait » dans l'écriture, quelque chose qu'il fallait gratter, enlever pour que les mélodies résonnent vraiment. J'étais de trop. Ça devenait évident. Les voix devaient *vivre* l'histoire et non la *raconter*. Il fallait que leur intériorité devienne la seule et unique perception, le seul moyen de ressentir les événements et le monde. Mais comment faire? Des phrases descriptives et des phrases de régie empêchaient ou mutilaient le discours intérieur des consciences. Devais-je enlever toutes les descriptions? Était-il possible de les inclure dans le discours intérieur des voix? Pouvais-je me servir de deux niveaux de langue? Bien des choses devenaient possibles, mais elles changeaient chaque fois la nature de la relation entre le personnage et le récit (sinon entre le personnage et lui-même). Le sens du texte s'en trouvait donc modifié dans un sens ou dans l'autre. Quelle technique servirait le mieux les voix, et leur donnerait la tonalité la plus juste? Je devais perdre le contrôle pour l'apprendre.



## LE CHAOS

*Comme d'autres espoirs, de joie  
longtemps caressée d'avance, le moment  
vient-il par hasard, provisoire,  
accidentel, que je le reconnais à peine et  
passe outre dédaigneux.*

Paul-Émile Borduas

J'écris. J'écris. J'écris. J'essaie de ne pas penser que j'écris. Je n'ai aucune idée de ce que je fais.  
Ou dois faire. J'écris sans savoir. Je me jette dans le vide. Écrire c'est risquer. Ça fait peur.

### Troisième lettre à Émile Cioran

*Je me sens perdue. Coincée dans un déséquilibre inconfortable. Comme si l'écriture voyageait  
en-deçà, elle frotte mes bords, mes recoins. Je ne sais pas ce qu'elle cherche. Je déteste ce  
sentiment de ne pas savoir. C'est terrifiant. Et si ça ne donnait rien?*

Les états dont la cause est identifiable ne sont pas féconds ; seuls nous enrichissent ceux qui viennent sans que nous sachions pourquoi <sup>5</sup>. On ne sait jamais ce qu'on fera, ce qui arrivera, quel désastre guette dans les ombres intérieures, ni même dans quelle mesure on va aimer ou haïr, en proie au climat hystérique des incertitudes <sup>6</sup>. Sensation de la confusion absolue! Ne plus être capable d'aucune distinction, ne plus pouvoir rien tirer au clair, ne plus rien comprendre... Cette sensation fait du philosophe un poète <sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> Émile Cioran, *Ébauches de vertige*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1979, p. 76.

<sup>6</sup> Émile Cioran, *Le crépuscule des pensées*, op.cit., p. 42.

<sup>7</sup> Émile Cioran, *Sur les cimes du désespoir* (trad. André Vornic), Paris, L'Herne, 1990 [1934], p.64.

\*

L'écriture n'a pas besoin de *contrôle*. Je dois accepter de ne rien comprendre. Cesser de *vouloir*... Il faut que j'arrête de résister. Mais comment? Comment faire pour me laisser « en proie au climat hystérique des incertitudes »? Elle est insupportable cette confusion! Je ne sais plus comment écrire. *Tu sais au moins comment ne pas écrire. Arrête de penser.*

#### Quatrième lettre à Émile Cioran

*Il arrive des instants où le chaos devient tellement envahissant que je me laisse engloutir. Sans prendre la décision, je le subis c'est tout. Dans cette minute d'égarement, je sens que l'écriture tente de me dire quelque chose. Mais je refuse de rester coincée. Je me rebelle. Je reprends le contrôle. En luttant contre cette « sensation de la confusion absolue », ce chaos, je me demande si c'est dans cette chute, dans cette perte de repères que se trouve ce qu'on pourrait nommer l'Inspiration (dans son sens le plus noble). À supposer que l'Inspiration existe.*

Seul vaut ce qui surgit de l'inspiration, du fond irrationnel de notre être, ce qui jaillit du point central de notre subjectivité. Tout produit exclusif de l'acharnement et du travail est dépourvu de valeur, comme tout produit exclusif de l'intelligence est stérile et inintéressant <sup>8</sup>.

\*

Ainsi, le chaos est la mise en scène de l'Inspiration. Je dois laisser venir. Mais j'ai peur de m'abandonner à ces instants d'égarement. Il est si difficile d'accepter de ne rien contrôler. Je n'arrive pas à laisser s'aligner les mots. L'inconnu. Le chaos. Ils me dérangent. Comme s'ils me forçaient à être. Le « fond irrationnel de mon être », suis-je prête à lui faire face? Comment accepter d'écrire avec le brut de moi-même?

Le brut, ça fait penser à Artaud.

---

<sup>8</sup> Émile Cioran, *ibid.*, p. 46-47.

## Première lettre à Antonin Artaud

*Je commence ma maîtrise. Les étudiants sont impressionnants. Eux... les autres. Ceux qui ont le droit d'être là. Dans les cours, ils lèvent leur main, discutent de concepts et de procédés, citent un auteur puis un autre. Tout le monde a tout lu, bien sûr. Sauf moi. Chaque auteur cité, chaque référence littéraire, chaque petit élan de « m'as-tu vu les connaissances », me paralyse davantage. Non, je ne connais pas. Je ne connais rien. Qu'est-ce que je fais ici? Ils vont se rendre compte. Quelqu'un va finir par me dire que mon admission au programme est une erreur. Que je ne devrais pas être là. Je partirai sans dire un mot. J'ai toutes les raisons de le croire. Pourtant, parmi mes collègues une personne me parle. Elle me parle d'Antonin Artaud. Beaucoup. Passionnément.*

*Quelque temps après cette rencontre, je suis entrée dans une librairie. Je regardais tous ces livres. Toutes ces personnes qui s'étaient donné la permission d'écrire. Pourquoi est-ce que je ne me l'autorisais pas? Je me disais que si j'essayais, là, on se rendrait vraiment compte de l'imposture. Qu'est-ce que je ferais si on déclarait que je n'avais pas assez de talent pour écrire? Par hasard (les hasards existent-ils?), j'ai baissé les yeux. Juste un peu. Juste assez pour voir : « Antonin Artaud ». Le titre n'avait pas d'importance. J'ai pris le livre. C'était Suppôts et supplications. Il fallait que je le lise. Cette lecture arrivait au bon moment. Pour la première fois, j'entrais en contact avec une voix libre. Une voix qui se permettait tout. Une voix forte qui hurlait malgré les bâillons qu'on voulait lui imposer. Une voix différente qui se donnait le droit d'être. Qui se révoltait. En lutte constante contre le savoir-faire et les réflexes de contrôle de l'écriture. Une voix qui rejetait la superficialité de la perfection et de la raison au profit de ce qui « agite les moelles<sup>9</sup> ».*

---

<sup>9</sup> « Je ne crois plus qu'à l'évidence de ce qui agite mes moelles, non de ce qui s'adresse à ma raison. » Antonin Artaud, *L'ombilic des limbes*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie, 1927, p. 192-193.

*La lecture a provoqué ce que je n'espérais plus, un sentiment de libération : j'aurais donc le droit d'écrire? Élan salvateur mais difficile à garder. Même s'il me donne assez de courage pour poser le geste, je n'arrive pas à me débarrasser du « vouloir bien faire ». L'écriture s'en ressent. Ça sonne faux. Les voix n'acceptent pas cette volonté et je suis maintenant au point où je ne peux plus rien travestir. Il n'y a pas de retour en arrière possible. Alors, comment m'oublier et laisser les voix s'écrire?*

Les sentiments retardent, les passions retardent, les institutions retardent, tout est en trop, tout est ce trop qui ne cesse de charger l'existence, l'existence elle-même est une idée de trop <sup>10</sup>.

\*

« L'existence une idée de trop. » L'existence « chargée » d'exigences. Échéance. Travail. Paiements de factures. « Tout est de trop » : ce que j'ai appris ; la culpabilité de ce que je ne connais pas ; ce que je crois savoir. Aussi : les désirs, les attentes, les peurs, etc. Devenir un « bloc d'absence <sup>11</sup> ». Oui. Je suis prête maintenant à subir ces chutes dans le vide. Mais comment me défaire de mon existence?

---

<sup>10</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1978, p. 242.

<sup>11</sup> Jean Genet, *Le condamné à mort et autres poèmes* suivi de *Le funambule*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1999, p. 112.

## LA FIN DU MOI

*Naître, c'est abandonner un mort. Et on n'y voit plus très clair, au-dehors, au milieu de tant de morts qui vous retiennent et vous appellent, qui était vous, qui n'était pas vous.*

Antonin Artaud

### Échange de pensées

Je sais que je ne dois pas chercher à tout comprendre. Mais je voudrais être capable de me défaire d'une part de moi quand vient le temps d'écrire. Rendre absente celle qui pense. Celle qui veut. Celle qui nuit à l'écriture avec son tourbillon de pensées disparates. Qui s'impose, calcule, gère, muselle et censure. Il arrive des moments dans l'écriture où, par accident, je me retrouve ailleurs et, quoique ce seuil soit terrifiant, je reconnais à présent qu'il est le lieu des voix. Par quels moyens se débarrasse-t-on de tout ce qui est de trop — voire de « l'existence elle-même » — pour laisser place à la musicalité de l'écriture?

Genet écrit : *Par un effet de ta volonté, tu devras faire entrer en toi cette insensibilité à l'égard du monde*<sup>12</sup>.

Et Cioran : *On devrait fausser compagnie aux simulacres et même aux « réalités », se placer en dehors de tout et de tous, chasser ou broyer ses appétits*<sup>13</sup>.

---

<sup>12</sup> Jean Genet, *ibid.*, p. 116.

<sup>13</sup> Émile Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.*, p. 36.

Pour se débarrasser des faux-semblants il ne suffit donc pas de les fuir, encore faut-il quitter les « réalités » qui *devraient être*? Les réalités connues et les réalités de lois? Délaisser ce qui est admis, ce qui est supposé être produit d'excellence, d'intelligence, ce qui est *autorisé*? Pourtant, je m'y suis fiée pendant tellement longtemps. Quelle méprise! Je tâcherai d'y voir de vulgaires attaches, comme les cordes d'une marionnette qui se fait guider. Pour ne pas dire manipuler. Le bannissement du monde doit donc inclure l'élimination de ces « réalités » qui me retiennent?

J'admets avoir besoin de solitude. Besoin de m'exclure du monde, de me restreindre. D'écrire seule, en silence, la nuit. Dans un détachement qui m'est nécessaire. Mais devenir insensible à l'égard du monde... Je peux me couper des affaires de la société et de son roulement. Mais le « monde », n'est-ce pas aussi l'humain? À partir de quoi vais-je écrire alors? Où puiser le matériau de mon écriture si je me défais à la fois des concepts et des autres? Et puis comment oublier cette part de mon être qui appartient à un système, à une culture, qui est liée d'une façon ou d'une autre au monde? Mais c'est peut-être ce dont j'ai besoin — un renoncement au monde, à toutes ses « réalités » — un état d'esprit en plus des conditions d'isolement. Devenir insensible, ça me dérange. Alors... c'est probablement nécessaire. Le chaos, c'est la même chose.

Cioran : *Le chaos? — C'est rejeter tout ce qu'on a appris, c'est être soi-même...*<sup>14</sup>

« Être soi-même »... Ce n'est pas simple. Il faut arriver à se défaire des intentions. Empêcher cette volonté qui cherche à être meilleure que ce qui se cache dans les profondeurs. Comment se donner la permission d'*être*? Trop souvent, je constate que je me situe en dehors de la pensée commune. Je sens que je suis différente. Parfois, je dérange. Alors, ce n'est pas évident de me faire confiance. Pour être véritablement moi-même dans l'écriture,

---

<sup>14</sup> Émile Cioran, *Précis de décomposition*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1949, p. 63.

je dois oublier que j'existe. Je dois disparaître. J'y parviens uniquement quand le chaos m'emporte et que, par accident, survient ce qu'on pourrait nommer l'Inspiration. Mais comment provoquer la disparition?

Rivière écrit : [...] *il faut venir en dessous, il faut regarder l'envers ; il faut ne plus pouvoir bouger, ni espérer, ni croire, pour constater*<sup>15</sup>.

Chaque fois que j'écris, mon inaptitude à me faire confiance refait surface. C'est mon manque de culot le problème. J'entends les voix. Le chaos les hurle. Mais je refuse d'être emportée par cette tourmente. Alors je fuis. Ça ne règle rien. Les voix sont toujours là. Elles veulent se dire comme elles l'entendent. Je les en empêche. Inconsciemment, je travestis l'écriture. J'ai peur de ce qu'elle pourrait révéler. Peur que ce ne soit pas assez. Ce sont mes espérances qui « masquent mes seules possibilités <sup>16</sup> ». Comment faire taire l'espoir?

En réalité, je ne « constate » que par accident. Et alors n'importe quel malaise ou délire me suffit parce que je suis retirée du monde. De moi. Tout inconfort se transforme en plaisir d'écriture. Je ne m'appartiens plus. Je ne pense pas qu'il s'agisse de disparaître. Je crois que je cesse d'exister. Ou que je deviens autre. Ou pleinement moi. Ou plurielle. Peu importe. C'est un état en dehors de ce qui existe normalement. Ce que je cherche, est-ce une sorte de mort?

Artaud écrit : *Il est si dur de ne plus exister, de ne plus être dans quelque chose*<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Jacques Rivière, Lettre du 8 juin 1924 (à Antonin Artaud), In *L'ombilic des limbes*, op. cit., p. 46.

<sup>16</sup> « Cet espoir me masquait aussi mes seules possibilités. » Paul-Émile Borduas, *Refus global* suivi de *Projections libérantes*, Montréal, Parti pris, 1974, p. 33.

<sup>17</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, op.cit., p. 103.



Et Genet : *La Mort — la Mort dont je te parle — n'est pas celle qui suivra ta chute, mais celle qui précède ton apparition sur le fil. C'est avant de l'escalader que tu meurs. Celui qui dansera sera mort — décidé à toutes les beautés, capable de toutes. Quand tu apparaîtras une pâleur — non, je ne parle pas de la peur, mais de son contraire, d'une audace invincible — une pâleur va te recouvrir. Malgré ton fard et tes paillettes tu seras blême, ton âme livide. C'est alors que ta précision sera parfaite. Plus rien ne te rattachant au sol tu pourras danser sans tomber. Mais veille de mourir avant que d'apparaître, et qu'un mort danse sur le fil*<sup>18</sup>.

Artaud : *Et mort, il faut en passer [...] par bien des refoulements et bien des gouffres, bien des portes d'écartèlement avant d'éclater comme on voudrait [...]*<sup>19</sup>.

Tu dois décider, avant d'écrire, de mourir. Te défaire de ce que tu connais. Du monde. De toi. Mourir avant d'écrire. « Avant d'apparaître sur le fil. » Pour qu'un autre danse à ma place. Oui. Un autre qui n'a pas peur. Qui porte une « audace invincible ». L'audace de « s'engouffrer » dans les recoins qui te sont les plus interdits. L'audace de « passer par des portes d'écartèlement », des supplices intérieurs, des tortures de l'esprit et des secousses du corps pour arriver à « éclater comme [tu] voudrai[s] ». Mourir avant d'écrire. Pour que « plus rien ne [me] rattach[e] » au monde. Pour que ce soit ce « mort » qui noircisse les pages. Pas toi.

Il s'agit bien de mourir. Parce que disparaître c'est quand même errer quelque part. Avant d'écrire, avant de poser le geste, il faut mourir. Exercer une coupure à l'égard du monde. « Devenir insensible. » Quitter les espérances, les attentes, les doutes. Oublier « l'existence même » pour se délier des peurs qui se cachent depuis si longtemps. Mourir c'est quitter le plan d'existence du connu pour rejoindre celui des possibles. Abandonner tout ce que je connais. Mais c'est aussi assumer que je connais si peu. Si en mourant je me défais de l'orgueil qui commande « d'essayer », de « vouloir », si plus rien « n'exige », si plus rien ne guide... Alors, ça va devenir évident que je ne connais rien à la théorie et aux concepts. Que tout ce

<sup>18</sup> Jean Genet, *Le condamné à mort et autres poèmes* suivi de *Le Funambule*, op.cit., p. 110-111.

<sup>19</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, op.cit., p. 105.

que je possède, c'est une sensibilité trop grande, un esprit confus, des doutes... Ça ne passera pas.

Artaud : *On ne connaît pas, mais on est. Et c'est beaucoup mieux que de connaître et de savoir. — C'est beaucoup plus riche, effectif et vrai parce que justement à jamais impensable. — Et l'impensable est aussi un être qui un jour remplacera la pensée*<sup>20</sup>.

Composer avec ce que je suis... *T'as peur que ce ne soit pas suffisant.* Et comment est-ce que ça pourrait l'être? *Tu n'as pas vraiment le choix.* Je peux continuer de faire semblant, peut-être qu'« ils » ne se rendront pas compte. *Mais l'écriture, oui. Toi aussi. Même si tu arrivais à te convaincre rationnellement, tu continueras de sentir que malgré tes belles parures ça ne fonctionne pas. Il manquera toujours un souffle, une respiration si tu persistes à bâillonner les voix. Et puis ne sois pas stupide : « Si tu dances pour le public, il le saura, tu es perdu »*<sup>21</sup>. Mourir c'est perdre la conscience d'exister. C'est commencer à *être*. Dans les beautés. Dans les laideurs. Dans la beauté des laideurs. Dans la laideur des beautés.

Mourir pour commencer à être... Se décomposer par failles pour se recomposer en failles. Ouvrir les brèches de honte. Faire des incisions dans le laid. Des entailles dans le brut. Vomir ce qui cherche à sortir.

Cioran : *Une indigestion n'est-elle point plus riche d'idées qu'une parade de concepts*<sup>22</sup>?

Il faut le vouloir, du moins ne pas ravalier. Ce n'est pas évident de donner la permission à ce qui cherche à sortir. Ça implique de se *laisser faire*, de désirer avant même d'écrire cette chute dans le vide qui causera la mort. Ça signifie consentir à la néantisation pour qu'il ne

---

<sup>20</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, op.cit., p. 127.

<sup>21</sup> Jean Genet, *Le condamné à mort et autres poèmes* suivi de *Le Funambule*, op.cit., p. 122.

<sup>22</sup> Émile Cioran, *Précis de décomposition*, op.cit., p. 138.

reste que les voix. L'exercice provoque un déséquilibre, vital mais terrifiant. Je dois risquer de composer à mesure avec ce qui se présente. Écrire les yeux fermés.

### Ce qui s'est réellement passé

À partir de ce moment, je cherchais à perdre le contrôle. Malgré la peur. Je voulais me défaire des réflexes de l'esprit et de ses discours intérieurs de toutes sortes. Je reconnaissais que la mort était nécessaire. Je comprenais l'importance de « devenir insensible », de faire le vide, de ne plus rien sentir d'extérieur. Rien de ce qui venait du dehors ne pouvait servir de matériel à l'écriture :

Cruellement il [le poète] écarte tout curieux, tout ami, toute sollicitation qui tâcherait d'incliner son œuvre vers le monde. [...] On le fuit. Il est seul. Son apparente malédiction va lui permettre toutes les audaces puisque aucun regard ne le trouble. Le voilà qui se meut dans un élément qui s'apparente à la mort, le désert <sup>23</sup>.

Mais mourir ce n'était pas seulement se couper du monde, c'était cesser d'exister. Comment ne pas avoir peur de la mort? Même si je la subissais lors de mes moments d'égarements, (des accidents de l'Inspiration), il y avait une différence entre la subir et la vouloir ou la chercher. La sentir s'approcher... Les voix n'avaient pas besoin de moi, elles exigeaient mon exécution. Je consentais à mourir. Et jusqu'à un certain point, je cherchais les moyens qui ordonneraient ma mise à mort. Il fallait se défaire de l'être *conscient*. Jeter le connu. L'accessible. Changer les limites du monde. Se transporter dans un ailleurs. Je sentais que les voix existaient dans un lieu reculé, un espace que la conscience ignore. Un endroit dangereux. « Il faut marcher sur une corde raide, sur le gouffre dans le noir, il y a plein de monstres en dessous <sup>24</sup>. » Impossible d'y être sans subir un déséquilibre. Il s'agissait d'un seuil.

---

<sup>23</sup> Jean Genet, *Le condamné à mort et autres poèmes* suivi de *Le Funambule*, *op.cit.*, p. 115.

<sup>24</sup> Louis-Ferdinand Céline, dans Raphaël Sorin, *L'argot est né de la haine!*, Bruxelles, André Versaille, 2010, p. 27.

## SUR UN SEUIL

*Il y a de l'hermétisme où l'on n'entre pas parce qu'il est fermé, celui où l'on entre et qui vous enferme, celui qui vous invite à entrer pour ouvrir ce qui est fermé.*

Antonin Artaud

### Deuxième lettre à Antonin Artaud

*Lorsque je reprends conscience, après les quelques minutes où la mort m'a surprise, je sens que je quitte un ailleurs. Un seuil. Toutes les fois que je m'y retrouve accidentellement je n'ai jamais l'impression d'être en danger. Je ne fais que subir. J'ignore qu'enfouie à l'intérieur, une autre sent la fragilité du seuil : celle de retomber en soi-même et de quitter cet état magique des choses où les pires souffrances sont envisageables et font plaisir. Mais tenter de mourir, de me perdre consciemment m'est tellement difficile. Vouloir accéder ou même sentir qu'on approche du seuil, c'est savoir qu'on se livre aux inclinations d'un Inconnu. C'est demander de faire appel à l'instinct (si je peux m'exprimer ainsi) pour écrire à la place de la raison. C'est insensé!*

La vérité de la vie est dans l'impulsivité de la matière. L'esprit de l'homme est malade au milieu des concepts <sup>25</sup>.

---

<sup>25</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, op.cit., p. 194.

*Je reconnais que lorsqu'un « mort » écrit à ma place, l'écriture, elle, devient de plus en plus forte. Quelque chose respire. Un rythme bat. Une pulsation que je n'arrive pas à reproduire quand je le veux. C'est frustrant. J'ai peur. À l'approche — quand on n'est pas précipité par une mort subite, accidentelle — il y a toujours un inconfort. Un malaise. Un insupportable.*

La peur qui s'abat sur toi t'écartèle à la mesure même de l'impossible, car tu sais bien que tu dois passer de cet autre côté pour lequel rien en toi n'est prêt, pas même ce corps, et surtout ce corps que tu laisseras sans en oublier ni la matière, ni l'épaisseur, ni l'impossible asphyxie <sup>26</sup>.

\*

---

<sup>26</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, op.cit., p. 132.

### Ce qui s'est réellement passé

La fameuse peur. Inutile. Embarrassante. Elle est encore là aujourd'hui. Tout comme le vertige du seuil. Ce sentiment de basculer dans une autre réalité pour laquelle « rien en toi n'est prêt ». Je commence à croire que ce sont là des obstacles, des barrières, des serrures qu'il faut faire sauter avant de pouvoir s'introduire sur le seuil et profaner les pensées du mort. Je ne m'y habitue pas. Peu importe la porte par laquelle on y entre, on ne sait jamais ce qui va s'y produire. On peut imaginer ce que coûteront les écartèlements qu'on devra subir, mais le *résultat* reste à jamais incontrôlable. C'est ce qui me fait si peur dans ce seuil. L'inconnu et la *révélation* de cet inconnu. « De cet état, l'on ne peut sortir indemne : le ressort intime de l'être est brisé, les barrières intérieures s'effondrent <sup>27</sup>. » Artaud parle ailleurs d'une « déperdition constante du niveau normal de la réalité <sup>28</sup> ».

Voir : c'est comme si vous étiez en train de vous promener dans votre quartier. Vous connaissez le chemin, les rues, reconnaissez les maisons et vos voisins. Vous savez qui vous êtes, ce que vous voulez. D'où vous venez et où vous allez. Vous êtes confiant, vous avancez sans crainte. Puis tout d'un coup, une tornade vous saisit. Elle vous propulse dans un « nulle part ». Imaginer un néant peut être difficile, alors disons que vous êtes au beau milieu du désert. Avec l'horizon à perte de vue. Une immensité vaste et terrifiante. Votre identité vous échappe. Vos aspirations ont disparu. Vous ne savez plus rien. Vous n'avez pas *perdu* vos connaissances et votre bagage de vie, vous les avez simplement *oubliés*. Vous avez alors le choix entre courir après vos anciens repères ou vous construire une nouvelle identité. Vous êtes perdu mais le champ des possibles s'étend devant vous. Que faites-vous? Par réflexe, vous rechercherez des balises, quelque chose, n'importe quoi qui vous serait familier, connu, pour arriver à avancer ou à prendre une décision. Mais vous pourriez aussi choisir de vous

---

<sup>27</sup> Émile Cioran, *Sur les cimes du désespoir*, *op.cit.*, p. 24.

<sup>28</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, *op.cit.*, p. 95.

laisser guider par le désert. Le seuil est ce lieu : là où vous ne prenez jamais aucune décision, où ce que vous étiez n'existe plus. Ce que vous connaissiez s'est effacé. Vous vivez au gré des tempêtes, des tourments de l'Inconnu. Vous fondez de nouvelles lois. Vous vous nourrissez de honte et de malaise. Et vous aimez ça. L'approche du seuil est tortueuse mais c'est le lieu qui autorise la mort, l'état où on cesse d'avoir conscience d'exister, où les délires deviennent supportables et même souhaitables. C'est le lieu et l'état qui permettent l'accès aux voix. La porte vers tous les possibles.



## L'ÉTAT SENSIBLE

*Nous travaillons à présent par la sensibilité et non plus par l'analyse, en somme « du dedans ». Nos mots vont jusqu'aux instincts et les touchent parfois, mais, en même temps, nous avons appris que là s'arrêtait, et pour toujours, notre pouvoir.*

Louis-Ferdinand Céline

Comment se retrouver sur le seuil? Malgré la peur? Je ne sais pas. Peut-être qu'il faut se préparer avant de l'approcher pour que le choc soit moins brusque. Se mettre dans un état qui permet le passage. Un état qui aide à mourir. Car même si je m'isole et me retire du monde, *choisir* de me couper de moi-même ne se fait pas de façon volontaire. Même si je sais, ça ne veut pas dire que je peux. Je dois trouver les conditions pour susciter, pour faciliter la « néantisation ». Trouver le moyen de provoquer la perte de contrôle que demandent les voix. Comment? *Retourne à la musique.*

Est-il possible de passer par la musique pour aborder l'écriture? Quand j'écris c'est d'abord et avant tout ma tête qui intervient, alors qu'en musique je recherche des sensations. Si j'arrivais à retrouver la sensation non pas du seuil, mais de son état préalable, peut-être pourrais-je y accéder? La seule chose qui me permet d'atteindre cet état, c'est lorsque je pratique des sons filés.

Je joue une note et me concentre uniquement sur le son. Sur le corps de la note. J'écoute les harmoniques. Quand une note est juste — quand elle vibre au diapason — le son devient d'une certaine façon « pluriel ». L'harmonique se définit comme une « vibration dont la fréquence est un multiple entier de la fréquence fondamentale <sup>29</sup> ». Il y a dans une note la vibration (ou l'écho) de son octave supérieure, la quinte, la tierce puis la septième. En portant mon attention uniquement sur les harmoniques, je laisse la note se placer toute seule. S'il y a une correction à faire, le corps la fait spontanément. La note trouve son centre. Le son, son timbre. Ça me transporte ailleurs. Dans le calme. Un état proche de la méditation.

C'est cette manière de pratiquer, cette façon de commencer chacun de mes « sets » qui en musique me permettait l'apprentissage par sensation. Ça me plaçait en état, en position pour recevoir ce que je ne pouvais pas savoir, et qui, de toute façon, n'avait pas besoin de *contrôle*. Le rapprochement entre la musique et ce qu'exige l'écriture semble évident. Pourquoi ne l'ai-je jamais fait? J'ai sans doute compartimenté mon être. Rangé la musicienne. J'ai besoin de retourner à cette identité de musicienne, et plus encore, à celle de trompettiste.

---

<sup>29</sup>Paul Robert, *Le nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaire Le Robert, 2003, p.1246.

## MUSIQUE ET ÉCRITURE

*A trumpeter's life is risky, and you have to be able to take those risks. No great playing is accomplished if a person is afraid of playing. To be timid or favour notes or ranges is running away from that risk.*

Adolph « Bud » Herseth<sup>30</sup>

Ainsi, l'identité reprend forme. Ça me revient. Je dois constamment repousser les limites de l'instrument et, par conséquent, de mon corps. Le corps avec ses réflexes, ses habitudes, ses zones de confort. *Faut que tu t'écartes de ce qui t'est facile. De là où tu joues bien, où tu te fais plaisir.* Discipline. C'est un supplice, mental et physique, d'aller jouer dans ce qui est difficile, dans ce qui ne vient pas naturellement. Tout le monde va m'entendre me tromper. *T'es toute seule dans ton local, laisse faire les autres.* Ils vont m'écouter. Me juger. *Laisse de côté ton*

---

<sup>30</sup>Adolph Sylvester (Bud) Herseth a occupé le poste de première chaise de l'orchestre symphonique de Chicago de 1948 à 2001, puis « principal trumpet emeritus » de 2001 à 2004. Cette longévité est en soi exceptionnelle dans le domaine. Il a joué sous la direction de grands chefs tels Bruno Walter, Leonard Bernstein, Georg Solti, Daniel Barenboim (pour ne nommer que ceux-là). En 1996, le journal *Musical America* nomme Adolph Herseth « Instrumentalist of the Year ». Il est le premier musicien d'orchestre à recevoir cet honneur. Au fil des ans, l'orchestre de Chicago acquiert une notoriété grâce au son particulier de la section de cuivres, notamment celui de Herseth. « *For decades Herseth's rich, golden tone and powerful yet expressive playing were a cornerstone of the fabled "Chicago sound".* » [citation tirée de *Wikipedia, the free encyclopedia*, en ligne, <[http://en.wikipedia.org/wiki/Adolph\\_Herseth](http://en.wikipedia.org/wiki/Adolph_Herseth)>, consulté le 15 septembre 2011.]

La musicalité et le son de Herseth sont si légendaires qu'ils forment une « école de pensée » dans le domaine de la trompette. Un son large, imposant, qui peut aussi être doux et murmuré. Sa façon d'apprendre et d'enseigner se base sur un certain rejet de la compréhension technique et rationnelle de l'instrument au profit de la musicalité. Adolph Herseth n'est pas seulement un joueur de trompette exceptionnel, il a révolutionné le monde des cuivres et porté la musique ainsi que l'orchestre de Chicago à un autre niveau. Daniel Barenboim, chef du Chicago a déclaré : « *Bud Herseth has been the artistic conscience of this orchestra for many years.* » Jim Doherty, « For All Who Crave a Horn That Thrills, This Bud's for You », *Smithsonian*, Vol. 5, No. 6, September 1994, en ligne, <<http://www.angelfire.com/ks/nicksdomain/>>, consulté le 15 septembre 2011.

*orgueil. Tu sais bien que si tu pratiques des choses avec lesquelles tu es à l'aise, tu ne pratiques pas vraiment. Arrête de jouer ce que tu sais déjà. Cesse de chercher à briller. Pour se dépasser, faut être prêt à se salir. « I would rather jump right in and make mistakes than be timid <sup>31</sup>. »* Je dois prendre ces mêmes risques dans l'écriture. *Tu dois en prendre davantage. Il y a une liberté que tu as refusée comme musicienne : l'improvisation.*

---

<sup>31</sup> Jon Gorrie, « For older players : advices from Adolph (Bud) Herseth », *Brass musician Magazine & Forum*, 2011, en ligne, <<http://brassmusician.com/for-older-players-advice-from-adolph-bud-herseth/>>, consulté le 15 septembre 2011.

### Ce qui s'est réellement passé

Cette pensée me troublait. Dans le passé, j'avais été incapable de prendre ce risque. J'avais l'impression de revenir en arrière parce que je réalisais que quelque chose n'était pas réglé, et empêchait que l'écriture ne s'incarne et ne devienne vivante. Si l'écriture avait besoin de la liberté de l'improvisation, serais-je capable de me l'autoriser cette fois-ci? Lors des cours d'impro, j'avais des mélodies plein la tête ; mais quand venait le temps de jouer, évidemment, rien ne sortait comme je le voulais. Ce n'était jamais la bonne note, le bon rythme. Ce que j'entendais ne gardait pas sa forme au dehors. Ça me gênait que tout le monde soit témoin de mes erreurs. Je savais bien que c'était la seule façon d'apprendre, mais je refusais de prendre des chances. Je sentais que jouer avec l'erreur signifiait gratter le fond de l'être, dépasser ses limites. C'était s'exposer.

En prenant du recul par rapport à ce souvenir, je réalise qu'à l'époque ce qui m'avait empêchée d'improviser n'était pas tant le manque d'idées ou la gêne de me tromper en public, mais plutôt la prise de parole comme telle. Même si j'avais possédé l'oreille absolue pour reproduire toutes les mélodies et improviser à ma guise, il m'aurait encore manqué le cran nécessaire pour libérer ce qui venait de mon chaos intérieur. Improviser, c'était accepter de jouer ce qui demandait à sortir sans l'intervention de la pensée. C'était livrer du «brut». Et c'était précisément cette exposition qui me dérangeait. Ce risque du dénuement. Je venais de comprendre ce dont l'écriture avait besoin, et j'étais terrifiée par ce qu'elle exigeait de moi.

*Il faut que tu permettes à l'écriture de s'improviser. Laisse tes vieilles peurs de côté. Donne-toi la possibilité de l'erreur, de l'échec. Ça va t'aider à mourir. Ça va te libérer.*

Mourir... je n'y arrivais toujours pas. Pourtant, je le faisais en musique. De petites morts. Juste avant de jouer. La mort était dans la respiration. Je prenais le temps qu'il fallait pour me préparer, sentir, mais dès que j'inspirais — je mourais. Parce que si, pendant une fraction de seconde, j'étais présente, avec aspiration et doute, la note était ratée.

C'est de cette façon que je devais à présent me jeter dans l'écriture. Imaginer. Sentir. Me préparer. Mais à l'instant d'écrire, ne rien retenir. « Release air immediately – don't hold it <sup>32</sup>. » Ça me rappelait la sensation du saut en parachute. Cette foi ou cette inconscience, ce bannissement des peurs et des doutes. Cet abandon. Comme chaque respiration avant de jouer. J'abdique avec assurance. Je fais confiance. Je saute dans mon corps.

---

<sup>32</sup> Adolph Herseth, cité par Jon Gorrie, « For older players : advices from Adolph (Bud) Herseth. », *Brass musician Magazine&Forum*, en ligne. *op.cit.*

## LA CHUTE DANS LE CORPS

*Il n'y a pas de dedans, pas d'esprit, de dehors ou de conscience, rien que le corps tel qu'on le voit, un corps qui ne cesse pas d'être, même quand l'œil tombe qui le voit.*

Antonin Artaud

### Troisième lettre à Antonin Artaud

*Cette idée du corps... ça m'énerve. Le corps, je m'en étais libérée en laissant la musique. Fatiguée de créer par lui, je voulais penser. J'étais rassurée que l'écriture m'offre cette possibilité. Dans la vie, le plus souvent, j'oublie que j'ai un corps. Je déteste le corps : bouger, manger, dormir, chier, cette carcasse ne fait que ralentir l'esprit. Maudite mécanique. Au mieux, le corps produit des ressemblances mais il n'arrive jamais à la cheville de l'idéal imaginé. La pensée se perd parce qu'elle doit transiter par ce foutu corps. Un corps qui n'est qu'obstacles, faiblesses, limites. Et voilà, comble d'ironie, qu'au moment où je crois en être déchargée, l'écriture me ramène à lui. Utiliser le corps dans l'écriture. C'est une des pires choses qu'elle pouvait me demander. Pourquoi? Pourquoi le corps serait-il si nécessaire?*

Les idées ne vont pas sans membres<sup>33</sup>. [...] c'est dans son corps qu'on va puiser de quoi refaire la réalité, de quoi se refaire en réalité, et se faire une réalité<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, op.cit., p. 207.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 306.

*« Puiser dans son corps » pour créer. Pourtant, quand j'écris, le corps n'existe pas. Même si j'admets qu'au début il est indispensable — à cause des voix qui arrivent par sons, par timbres — je n'y reste pas. Dès que j'entends les voix, je me précipite pour les écrire. Je quitte mon corps. Je retourne dans ma tête.*

Je connais un état hors de l'esprit, de la conscience, de l'être, et qu'il n'y a plus ni paroles ni lettres, mais où l'on entre par les cris et par les coups. Et ce ne sont plus des sons ou des sens qui sortent, plus des paroles mais des CORPS <sup>35</sup>.

*Ce qui terrifie dans l'approche du seuil — de ces zones d'inconfort et de malaise — ce n'est pas le jeu de l'esprit qui les provoque, c'est le ressenti du corps. Ses hésitations, ses hurlements, ses douleurs, ses secousses. Refuser ces ébranlements ou leur échapper au premier effleurement, c'est fuir le danger de cette entrée « par les cris et par les coups » qui donneraient enfin un corps aux voix. Pour être en mesure de concevoir une écriture vivante, je devrais donc sentir mon corps?*

Du corps par le corps avec le corps depuis le corps et jusqu'au corps. La vie, l'âme ne naissent qu'après. Elles ne naîtront plus. Entre le corps et le corps il n'y a rien <sup>36</sup>.

\*

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 170.



Le corps. Le corps. *Tu n'y échapperas pas. C'est par lui que tu meurs et que les voix peuvent devenir vivantes. « Le moi n'est pas le corps, c'est le corps qui est le moi <sup>37</sup>. » Ton corps ne t'appartiendra plus. Les voix vont l'investir. Elles essaient déjà mais tu refuses de subir leurs assauts. En retournant dans ta tête, tu retournes en toi-même. Tu quittes le seuil. Descends dans ton corps. Accepte de vivre ses saccades, ses tremblements. À l'apparition des voix, ne te précipite pas. Laisse-les t'imprégner. Jusqu'à ce que ce soit le corps qui les expulse d'un souffle. Ne lui demande pas de reproduire un idéal de la pensée, sois seulement à l'écoute.*

---

<sup>37</sup>Antonin Artaud, *ibid.*, p. 212.

### Ce qui s'est réellement passé

Un phénomène curieux et inattendu s'est alors produit : j'ai constaté que l'écriture possédait deux vitesses. Celle de la tête et celle du corps. Celle du delà et celle du deçà. Avec la tête, on précipite le geste mais l'écriture se cherche. On essaie, on « tourne autour » mais on ne touche jamais. « À quoi? À l'émotion <sup>38</sup>. » Tandis que le corps, lui, se prépare. Il prend son temps. Il se réchauffe. Se vide. Se remplit. Se transforme. S'éprouve. Jusqu'à ce qu'une nécessité lui commande d'expulser tout ce qui doit sortir. L'écriture agite tout le corps. Le flot est rapide comme l'expiration d'un long soupir qui ne peut s'interrompre. Le corps permet la mort définitive. La sensation de ne plus s'appartenir. Je vis en étant morte. Je ressens à travers les voix. Ce qu'elles sont, ce qu'elles pensent ne m'appartient pas et pourtant, elles sont vivantes, je les sens dans ma chair, dans mes entrailles. L'écriture devient *vraie*.

La sensation était palpable, là, dans mon corps. Elle venait, le plus souvent, du plexus. Mais il s'agissait d'abord d'une vulnérabilité, une sorte de permission de laisser le corps ressentir. Le corps libère l'esprit des faux-semblants, des apparences et du mensonge. On peut fausser une idée, pas un sentiment. On ressent ou on ne ressent pas. « Nous avons le droit de mentir, mais pas sur l'essence de la chose <sup>39</sup>. » L'écriture devient vivante parce que le corps *vit*.

---

<sup>38</sup> « Ça demande donc énormément de recul, de sensibilité ; c'est très difficile à faire, parce qu'il faut tourner autour. Autour de quoi? Autour de l'émotion. » Louis-Ferdinand Céline, dans Raphaël Sorin, *L'argot est né de la haine!*, *op.cit.*, p. 16.

<sup>39</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, *op.cit.*, p. 38.

## L'ÉCHO DES VOIX

*UNE pensée, une seule, et une pensée  
EN INTÉRIEUR; la fixation contournée,  
la sclérose d'un certain état. Et attrape!*

Antonin Artaud

*Reste dans ton corps et écoute. « Listen as much as possible<sup>40</sup>. » Avant d'écrire. Écoute la voix.  
« It is important to hear the note played before playing it. If you do, it will be there<sup>41</sup>. » Il  
faut entendre la note, la ressentir, la « placer » dans ton corps pour qu'elle existe avant même  
d'être jouée. Tu sentiras l'air dont elle aura besoin, sa couleur et le caractère de son attaque.  
Quand il n'y aura qu'elle dans ton esprit et ton corps, respire et joue. Sans te poser de questions,  
sans douter, sans penser, joue. Écoute le son, la voix. Donne-lui la liberté d'aller où bon lui  
semble. Fie-toi seulement à ton oreille, à ton corps. « Don't think, just play beautifully. Your  
ear will tell you, and do all the work for you if you allow it to. Don't try to place notes, but  
let them go where they want<sup>42</sup>. »*

---

<sup>40</sup> Adolph Herseth, cité par Jon Gorrie, «For older players : advices from Adolph (Bud) Herseth.», *Brass musician Magazine&Forum*, en ligne, *op.cit.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> *Ibid.*

### Intermède musical

C'est ma première journée au Conservatoire. Je fais le tour des étages pour trouver un local isolé des autres. Un endroit où je pourrais pratiquer sans que personne ne m'entende. J'en trouve un dans le sous-sol, avec une acoustique incroyable. Je m'y installe confortablement et commence mes sons filés. Je ferme les yeux pour mieux me concentrer. Quand je les rouvre, à ma grande surprise, un homme se tient devant moi, la tête penchée, l'oreille dans ma cloche de trompette. J'arrête de jouer. Il ne se présente pas et me presse, d'un geste de la main, de continuer. Je recommence. Il se promène dans le local, s'éloigne, se rapproche, il fait le tour de ma personne et revient mettre son oreille directement dans ma cloche. Mal à l'aise, j'arrête de nouveau. Il me demande alors comment je fais pour avoir un son aussi pur. Je ne sais pas quoi lui répondre. Je hausse les épaules : « Je souffle librement, sans rien retenir. » Ma réponse ne le satisfait pas. Il a raison, c'est insuffisant.

Les jours passent et la question demeure. Nos discussions se poursuivent. Il me questionne, m'oblige à réfléchir. Nous éliminons rapidement tous les aspects techniques, comme la position des lèvres et de la langue, le type d'embouchure, etc. car nous savons tous les deux que ces aspects varient d'un individu à l'autre et qu'ils ne peuvent donc pas être déterminants dans la qualité du son. Il n'y a pas de position « idéale ». Le mieux est de porter son attention uniquement sur le son: « Sound is criterion for how you play and whether you are doing things right <sup>43</sup>. »

Pourtant, même si je cherche avec acharnement, je n'arrive pas à trouver les mots pour expliquer mon son. Mais un soir, en pratiquant, je constate qu'il est le résultat d'une sensation. J'avance alors l'idée que le mieux est d'écouter son corps. Pour décrire cette sensation à mon collègue, je développe ce que je nomme le concept de l'oreille interne.

---

<sup>43</sup> Adolph Herseth, cité par Jon Gorrie, *ibid.*

Il y a deux façons d'entendre ou d'écouter, deux façons aussi de ressentir ou de diriger son attention. L'oreille interne entend avant même que ne se produise le son. Elle ne l'entend pas comme un public ou comme l'oreille externe pourrait le faire, elle reste « acteur » du son. Elle ne peut en réalité rien concevoir, seulement ressentir. L'oreille externe, elle, permet un recul; elle reçoit le son et peut ensuite l'analyser, le critiquer. Mais c'est l'oreille interne qui le corrige si besoin est.

La pureté tant recherchée venait donc d'une position préalable, d'un abandon, d'un changement d'état. L'origine du son ne devait pas être extérieure mais se bâtir, comme une boule de feu qui grossit, par une sensation du corps. La note existe, vit, résonne avant même d'être jouée. L'oreille interne produit un idéal non pas dans le sens d'une perfection mais d'une nécessité. Elle oblige ensuite le corps à se placer en état de reproduire ce possible. Le contact ne doit pas se rompre car si la rupture survient, l'oreille externe prend le dessus, la tête se met à analyser... et automatiquement le son s'en ressent. L'oreille interne oblige à rester dans la sensation, à faire confiance au corps. « It is amazing what the chops can do when you get the head out of the way <sup>44</sup>! » Elle est un état préalable du corps. Un battement interne.

---

<sup>44</sup> Adolph Herseth, cité par Jon Gorrie, *ibid.*

### Ce qui s'est réellement passé

Le souvenir de cette conversation, et du concept de l'oreille interne, a complètement modifié mon approche de l'écriture. Je comprenais à présent l'importance du corps et je savais que si j'écoutais les voix à partir de mon oreille interne — comme le son pour la musique — elles guideraient l'écriture. À partir de ce moment tout s'est transformé. Mon processus d'écriture n'était plus le même. Sans vraiment le décider, j'ai laissé en suspens ce que j'avais écrit et j'ai commencé à composer un contrepoint. Il ne s'agissait plus de forcer l'écriture à entrer dans cette forme, mais bien de composer l'écriture comme on construit un contrepoint. Au lieu d'écrire le récit de façon linéaire en passant d'un personnage à l'autre, en suivant la trame des événements et l'organisation du plan harmonique, j'ai plutôt écouté chaque voix séparément. J'ai d'abord transcrit, une à une, leur mélodie particulière. Les voix pouvaient enfin se dire, mais elles demandaient également de plus en plus de liberté.

## L'ÉCHO DES VOIX : L'EFFRAYANTE LIBERTÉ

*Qu'allons-nous faire, habitués aux chaînes  
et aux lois, en face d'un infini d'initiatives,  
d'une débauche de résolutions?*

Émile Cioran

### Échange de pensées

L'écriture semble vouloir prendre des libertés auxquelles je ne m'attendais pas. Comme si je me retrouvais dans un lieu trop vaste, j'avance dans l'inconnu vers quelque chose d'imprévisible et c'est inconfortable. La liberté que prennent les voix m'oblige à modifier mes habitudes, à me défaire des cordes qui me font danser. Tout devient alors possible et ça fait peur.

Cioran écrit : *La séduction de l'arbitraire nous effraie. Si nous pouvons commencer n'importe quel acte, s'il n'y a plus de bornes à l'inspiration et aux caprices, comment éviter notre perte dans l'ivresse de tant de pouvoir*<sup>45</sup> ?

Tout est désordonné, j'écris par bribes, j'ai l'impression de me perdre. Comment écrire, comment finir quand les voix ont tant de choses à dire? Que choisir? Quoi raconter? Dois-je tout écrire? Tout essayer? Est-ce qu'on peut un jour arriver au bout d'une histoire ou d'un personnage? La liberté n'est pas sans risques ni sans conséquences. Elle me donne le vertige, je ne suis pas habituée à tant de pouvoir. Plus d'autorité, plus de règles ni de lois : comment ne pas être terrifiée?

---

<sup>45</sup> Émile Cioran, *Précis de décomposition*, op.cit., p. 81.

Artaud écrit : [...] *l'infini c'est quelqu'un dont la dimension même est sans mesure autre que celle de sa volonté et qu'elle crie jusque dans les nuages à partir de l'heure où elle a été outragée*<sup>46</sup>.

J'ai offensé l'essence des voix, entravé leur liberté. J'ai agi comme une fillette qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre alors que c'est à l'intérieur que ça hurle. Les voix ont besoin d'éclater, mais ça m'effraie. Plus elles deviennent autonomes et plus elles exigent de liberté, dans leur façon de se dire et aussi dans ce qu'elles ont à dire. Elles veulent aller là où ma propre conscience ne s'aventure pas.

Artaud : *[Un] appel à la cruauté et à la terreur, mais sur un plan vaste, et dont l'ampleur sonde notre vitalité intégrale, nous [met] en face de toutes nos possibilités*<sup>47</sup>. *La cruauté est avant tout lucide, c'est une sorte de direction rigide, la soumission à la nécessité*<sup>48</sup>. *J'ai donc dit « cruauté », comme j'aurais dit « vie » ou comme j'aurais dit « nécessité [...]»*<sup>49</sup>.

L'écriture est une trame d'états. Des états embarrassants et parfois lourds à porter auxquels il faut se soumettre. Un « appel à la cruauté » « difficile et cruel d'abord pour moi-même<sup>50</sup> ». Si les voix peuvent tout se permettre que révéleront-elles? Jusqu'où iront-elles? La liberté implique a fortiori une multitude de possibilités, mais encore faut-il être en mesure de les assumer. J'ai peur des conséquences. J'ai peur de faire n'importe quoi. Et quelque part, je crains d'être punie si je m'autorise autant de liberté. Je ne sais pas comment faire, comment m'accorder ce droit.

Borduas : *J'obéirai aux nécessités premières de mon être*<sup>51</sup>.

---

<sup>46</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, op.cit., p. 45.

<sup>47</sup> Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1964, p. 134.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 158-159.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>51</sup> Paul-Émile Borduas, *Refus Global* suivi de *Projections libérantes*, op.cit., p. 24.



### Intermède musical

« Obéir aux nécessités premières de mon être » ... Je me souviens d'une classe de maître avec le grand Vincent Cichowicz. Devant lui, plusieurs trompettistes se succèdent à tour de rôle pour jouer leur pièce. Cichowicz corrige des passages et leur donne des conseils techniques. Arrive mon tour. Je suis impressionnée par le calibre des joueurs qui me précèdent et par l'homme qui se trouve devant moi. Je suis nerveuse, à tel point que, pour la première fois, mes jambes tremblent. J'essaie de les raidir pour empêcher mes genoux de claquer. Seule fille de la salle, je fais face à un groupe qui n'espère qu'une chose : que je rate mon coup. Je commence à jouer et ça se passe mal. Je craque une note sur deux, je perds le rythme, mais dans un ultime et dernier effort pour éviter une totale humiliation, j'essaie de contenir ma nervosité, de reprendre mes sens et mes capacités en retournant au son. Cichowicz pose sa main sur mon épaule pour m'arrêter. Les autres joueurs ne se cachent pas, des sourires sur la plupart des visages et sur les autres... de la pitié. Je veux fuir. Je ne veux même pas entendre les paroles de Cichowicz, je veux disparaître. Il s'approche de moi, se courbe le dos pour atteindre mon oreille, et me chuchote : « I hear in your sound that you have something to say, don't be afraid. You are special and the only advice that I have for you is to listen to the music. If you do, all your technique will be there. Just think about the music. »

Il avait raison...

### Ce qui s'est réellement passé

J'étais bloquée dans l'écriture parce que je n'arrivais pas à donner la permission aux voix de s'écrire, surtout avec les libertés qu'elles semblaient vouloir prendre. On me répétait de me faire confiance, de juste « écrire ». Je comprenais mais je n'étais pas capable de m'accorder ce droit. Comment arrive-t-on à se faire confiance?

« Just think about the music. » Penser à la musique signifiait se défaire de toute intention. Renoncer à construire quelque chose et abandonner tout espoir de résultat. Écrire *musicalement*. Lâcher prise sur toutes les questions qui empêchaient les voix de se dire. Je devais retourner à la spontanéité du jeu, laisser l'écriture me surprendre. Jouer — écrire — simplement pour le plaisir, pour la satisfaction de découvrir. La liberté s'acquiert pas à pas, permission par permission. Ainsi, je m'accordais celle de *jouer*.

Au fur et à mesure que j'écrivais en *jouant*, je m'habituais à la chute dans le chaos. J'ignorais les libertés que l'écriture prendrait, les conséquences m'effrayaient encore et je n'arrivais toujours pas à me faire confiance, mais lorsque je jouais, tous ces détails devenaient subitement sans importance. J'étais ailleurs. Je ne pensais plus, je *laisais aller*. Désormais tout était autorisé. Les voix pouvaient se permettre l'impensable et l'écriture, encore une fois, se transformait.

Je composais à mesure avec ce qui se présentait. Les personnages prenaient de plus en plus de place et j'écoutais leurs confidences. Il n'y avait plus d'histoire, seulement des voix qui cherchaient à s'éprouver. J'étais seule avec elles. Dans cette solitude, ma parole « n'éveill[ait] aucun écho. Ce qu'elle [devait] énoncer ne s'adressant plus à personne, ne devant plus être compris par ce qui est vivant, [c'était] une nécessité qui [n'était] pas exigée par la vie mais par

la mort qui [allait] l'ordonner <sup>52</sup> ». J'oubliais que j'existais pour devenir peu à peu un incubateur d'états. J'oubliais que j'écrivais un mémoire, qu'il s'agissait d'un texte qui pourrait être lu. « On ne devrait écrire des livres que pour y dire des choses qu'on n'oserait confier à personne <sup>53</sup>. »

L'écriture devenait intérieure. J'entrais en contact avec chaque personnage. Séparément. Un à la fois. Le sujet était ce point de rupture à l'intérieur d'eux. Un personnage qui restait dans une certaine mesure enfermé en lui-même, sujet à ses agitations intimes. Je l'envisageais comme une conscience. Une conscience qui possède la faculté de « connaître sa propre réalité et de la juger », qui détient une « connaissance immédiate de sa propre activité psychique ». La conscience c'est cette possibilité d'avoir une « intuition sur soi <sup>54</sup> ». Elle s'interroge :

« Qu'est-ce que la vérité? » est une question fondamentale. Mais qu'est-elle à côté de : « Comment supporter la vie ? » Et celle-ci même pâlit auprès de cette autre : « Comment *se* supporter? » — Voilà la question capitale à laquelle nul n'est en mesure de nous donner une réponse <sup>55</sup>.

Ce conflit intérieur demandait une pluralité dans l'écriture. Car la conscience « nous baise en même temps qu'elle nous mord <sup>56</sup> ». Une mise en scène des voix de la conscience se développait à mon insu. Sans m'en rendre compte, je composais une polyphonie dans une polyphonie, un contrepoint dans un contrepoint. La voix intérieure du personnage devenait plurielle : le « Je » désignait clairement la personne ou l'être central, hésitant et rempli de doutes, qui se cherche anxieusement. Autour d'elle, deux autres voix, deux « Tu »,

---

<sup>52</sup> Jean Genet, *Le condamné à mort et autres poèmes* suivi de *Le Funambule*, *op.cit.*, p. 115.

<sup>53</sup> Émile Cioran, *De l'inconvénient d'être né*, *op.cit.*, p. 37.

<sup>54</sup> Paul Robert, *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires le Robert, 2003, p. 517-518.

<sup>55</sup> Émile Cioran, *Ébauches de vertige*, *op.cit.*, p. 86.

<sup>56</sup> Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal, Prélude d'une philosophie de l'avenir* (trad. Cornélius Heim), Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, p. 91.

s'opposaient sans toutefois interagir et constituaient l'expression d'une pensée intérieure qui ne parvient pas, ou avec difficulté, à la surface de l'être. Expression de ce qui résiste, du refoulé, de l'inavouable.

Pour le personnage de la mère, une quatrième voix s'est même manifestée : *Elle*. Une rupture s'est opérée dans la personnalité de la mère, son moi s'est morcelé à tel point que le « Je » représentait la voix de sa peur et *Elle*, sa parole refoulée. Son moi véritable auquel elle a renoncé... et qui finalement la rattrape. « La folie est une chute du moi dans le moi, une exaspération de l'identité. Lorsqu'on perd ses esprits, rien n'empêche plus d'être soi-même sans limites<sup>57</sup>. » La pluralité qui se dessinait devenait la représentation même du jeu langagier de la conscience.

Le : *je veux* imprescriptible du moi n'est pas seul à ce point du cerveau où l'âme individuelle et personnelle se pense, mais il y en a d'autres qui cohabitent avec lui et qui ne cessent de travailler contre lui<sup>58</sup>. Tout ceci aboutissant à la conscience et au tourment, et à la conscience dans le tourment<sup>59</sup>.

La pluralité des voix offrait enfin un souffle à l'écriture et me permettait de terminer mon récit, ce qui avait été impossible jusqu'ici. Tout prenait son sens, sa place. Je ne questionnais pas l'existence de cette polyphonie. Je ne savais pas ce que je faisais. *J'écrivais*.

Tout était arrivé par accident, sans que je m'en rende compte. J'avais permis que ça arrive, mais j'ignorais ce qui s'était passé. J'étais profondément étonnée de constater cette pluralité dans l'écriture. Le texte s'en retrouvait comme déformé, encore une fois.

---

<sup>57</sup> Émile Cioran, *Le crépuscule des pensées*, *op.cit.*, p. 105.

<sup>58</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, *op.cit.*, p. 46.

<sup>59</sup> Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, *op.cit.*, p. 177.

## AU-DELÀ DES LIMITES

*L'angoisse qui se rapproche et s'éloigne  
chaque fois plus grosse, chaque fois plus  
lourde et plus gorgée. C'est le corps lui-  
même parvenu à la limite de sa  
distension et de ses forces et qui doit  
quand même aller plus loin.*

Antonin Artaud

Ça me décourage. Il y a encore quelque chose qui ne va pas dans mon écriture. C'est bien de m'en rendre compte mais en même temps... je me demande si je vais en venir à bout. Toutes les fois que je pense m'approcher de ce dont les voix ont besoin, elles repoussent la limite et en demandent davantage. C'est peut-être cliché mais chaque fois que l'écriture se révèle, qu'elle m'apprend quelque chose, je constate que je ne connaissais rien. Je réalise combien j'étais « loin ». C'est la beauté de l'art que de ne pouvoir arriver à le maîtriser. Cependant, chaque éclaircissement bouleverse ce qui était déjà en place. Je me retrouve avec un texte en déséquilibre, dans un entre-deux. Encore une fois, je ne sais pas quoi faire.

*Tu dois persister. Même si tu restes assise des heures devant la page avec l'envie et le besoin d'écrire et que rien ne se passe. Écris, efface, écris. Révolte-toi contre l'abandon, la paresse, la facilité. Tu dois continuer au-delà de tes limites. Le découragement n'est qu'une arnaque.*

Toute erreur est une *ancienne* vérité. Mais il n'y a pas d'erreur *initiale* parce que ce qui distingue la vérité de l'erreur ne tient que dans la pulsation, l'animation intérieure et le rythme secret. Ainsi, l'erreur est une vérité qui n'a plus d'*âme*, une vérité usée qui attend d'être renforcée <sup>60</sup>.

---

<sup>60</sup> Émile Cioran, *Le crépuscule des pensées*, op.cit., p. 22.

## LA PETITE MUSIQUE

*J'écris dans une sorte de prose parlée, transposée. Je trouve cette manière plus vivante. Ai-je le droit ? Cette forme a ses règles, ses lois, terribles aussi, vous le savez bien.*

Louis-Ferdinand Céline

### Échange de pensées

Mais voilà, même si j'écris des pages et des pages, l'écriture continue de sonner faux. Comme si elle était composée de deux tonalités qui dissonent. Je sens que les voix ont besoin d'une certaine qualité tonale, et cette *affectivité* de la voix est de l'ordre du discours intérieur qui implique, comme le souligne Derrida, que « je ne me communique rien à moi-même. Je ne m'indique rien <sup>61</sup> ». La pluralité qui s'est créée au sein de cette intériorité aide bien entendu à éliminer les phrases descriptives et les indications à soi-même, mais malgré tout, quelque chose grince. Tel un instrument mal accordé. Comment faire pour que les voix arrivent enfin à sonner juste?

Céline : *Le style, c'est ce qui rend la petite musique [...]. Mais, il faut partir, il faut traverser le langage parlé* <sup>62</sup>.

Longtemps, mon texte est resté en déséquilibre entre deux niveaux de langue et les voix, coincées entre le parlé et l'écrit. Les libertés langagières qu'elles demandent me ramenaient

---

<sup>61</sup> Jacques Derrida, *La voix et le phénomène*, Paris, Puf, 1967, p. 53.

<sup>62</sup> Louis-Ferdinand Céline, dans Raphaël Sorin, *L'argot est né de la haine!*, op.cit., p. 37.

à mon point de départ ; il restait à certains endroits de ce « beau » qui maquille les voix et les fait parader. J'aurais préféré une langue qui permette de transcrire la réalité intérieure des personnages et leur vécu émotif. Comment faire passer l'émotion dans le langage écrit ? Comment construire une écriture de CORPS, bref comment « traverser le langage parlé » et créer une oralité dans l'écriture ?

Artaud : *Faire la métaphysique du langage articulé, c'est faire servir le langage à exprimer ce qu'il n'exprime pas d'habitude : c'est s'en servir d'une façon nouvelle, exceptionnelle et inaccoutumée, c'est lui rendre ses possibilités d'ébranlement physique [...]*<sup>63</sup>.

Et Céline : *Ce style, il est fait d'une certaine façon de forcer les phrases à sortir légèrement de leur signification habituelle, de les sortir des gonds [...]*<sup>64</sup>. Ou une autre image : *si vous prenez un bâton et si vous voulez le faire paraître droit dans l'eau, vous allez le courber d'abord, parce que la réfraction fait que si je mets ma canne dans l'eau, elle a l'air d'être cassée. Il faut la casser avant de la plonger dans l'eau. C'est un vrai travail*<sup>65</sup>. *Faut faire une architecture, alors l'architecture, ben dame, faut se donner du mal, n'est-ce pas. C'est l'architecture qui est à la base de tous les arts*<sup>66</sup>.

Comme la canne que je dois casser avant de la plonger dans l'eau pour qu'elle paraisse droite, je « casse » le langage pour que la mélodie des voix puisse sonner juste. Pour que la petite musique résonne enfin. À la manière d'un sculpteur avec son bloc d'argile, je fais des entailles dans la langue, je jette des morceaux. Aucun de mes gestes n'est exécuté avec assurance. Au contraire, j'ai l'impression d'appauvrir mon texte. J'enlève tous les beaux mots, toutes les phrases descriptives que je gardais parce qu'elles faisaient joli, ou parce que je m'obstinais à

---

<sup>63</sup> Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, op.cit., p. 69.

<sup>64</sup> Louis-Ferdinand Céline, dans Raphaël Sorin, *L'argot est né de la haine!*, op.cit., p. 16.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>66</sup> *Ibid.*, p. 37.

vouloir « décrire » la scène. Ça me fait peur de me départir de tout ce qui s'écrit bien pour dessiner une nouvelle architecture. Et si ce n'était pas approprié ?

Céline : *Je trouve quant à moi en ceci le seul mode d'expression possible pour l'émotion. Je ne veux pas narrer, je veux faire RESSENTIR. Il est impossible de le faire avec le langage académique, usuel — le beau style*<sup>67</sup>.

Et Artaud : *Ce qui importe, c'est que, par des moyens sûrs, la sensibilité soit mise en état de perception plus approfondie et plus fine*<sup>68</sup>.

Pour que « la sensibilité soit mise en état de perception plus approfondie et plus fine », pour « faire RESSENTIR », l'écriture doit puiser sa source dans un langage brut qui halète et rappelle l'émotivité du « parlé ». Je veux un langage qui « sert à coincer, à enserrer les organes ». Un langage qui « court la sensibilité »<sup>69</sup>. Mais comment faire confiance à cette langue ? Elle paraît si pauvre à première vue. Et, je l'avoue, elle me gêne. Elle oblige l'écriture à se départir des dernières parures, à se défaire du superflu. Je sens que la qualité *vibratoire* que je cherche, cette vérité sensible que demandent les voix, ne peut trouver son origine dans le rationnel. Que les mots doivent être puisés « à un point encore plus enfoui et plus reculé de la pensée »<sup>70</sup>.

Borduas écrit : *Aux raisonnements mon intelligence préfère les projections plus immédiates, plus convaincantes ; je les crois douées d'un pouvoir suffisant pour entraîner des transformations inattendues et profondes*<sup>71</sup>.

---

<sup>67</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Le style contre les idées*, Bruxelles, Complexe, 1987, p. 54.

<sup>68</sup> Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, op.cit., p. 140-141.

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>71</sup> Paul-Émile Borduas, *Refus global* suivi de *Projections libérantes*, op.cit., p. 26.



Et Céline : *La raison! Faut être fou. On peut rien faire comme ça, tout émasculé. [...] Rien à faire. Il faut un moment de délire pour la création* <sup>72</sup>. *Souvent c'est raté, parfois c'est réussi. On a trop insisté... Pas assez... Il reste de grands segments que le délire ne touchera pas... Tant pis* <sup>73</sup>!

Borduas : *Le pire ne saurait être une catastrophe, ça vaudrait encore mieux qu'une fausse réussite* <sup>74</sup>.

Le brut m'effraie. Il commande le risque. Chaque fois que je m'engouffre dans le chaos, que je me laisse aller aux instants de délire, l'écriture devient de plus en plus *vraie*. Une vérité difficile à assumer. Les voix renoncent aux apparences, à tout ce qui les empêche de se dire. Leur sensibilité, et maintenant leur langage, forcent cette entrée dans le brut. Suis-je prête à m'y livrer, à y faire face? Plus j'écris et plus j'ai l'impression que l'écriture me force à *être*. Elle m'oblige à faire confiance à ce qui se présente.

« J'obéirai aux nécessités premières de mon être »... Si je laisse la peur de côté avec tous ces questionnements sans issue, je sais... je sens que je n'ai pas le choix. Il n'existe pas d'alternative. Faire autrement reviendrait à construire un mensonge. À me réfugier dans les faux-semblants. Si je veux être honnête face à l'écriture, je dois aller jusqu'au bout. Je préfère accorder leur liberté aux voix plutôt que d'essayer de bien paraître.

Borduas écrit: *MAINTENIR GÉNÉREUSEMENT L'ACCENT sur la PASSION DYNAMIQUE ou MAINTENIR SYSTEMATIQUEMENT L'ACCENT sur LA RAISON STATIQUE. PERMETTRE aux EXPRESSIONS PLASTIQUES IMPRÉVISIBLES de NAÎTRE ou MAINTENIR une CERTAINE EXPRESSION PLASTIQUE DÉFINIE. ACQUÉRIR PASSIONNEMENT de NOUVELLES CERTITUDES en ENCOURANT tous les RISQUES ou CONSERVER à tout PRIX les CERTITUDES d'un PASSÉ RÉCENT et GLORIEUX* <sup>75</sup>.

---

<sup>72</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Le style contre les idées*, op.cit., p. 124.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 34-35

<sup>74</sup> Paul-Émile Borduas, op.cit., p. 26.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 42.

Et Céline : *J'écris comme je sens*<sup>76</sup>. *Ce qui est terrible c'est le langage trop poli*<sup>77</sup>.

Écrire « comme je sens ». Écrire « avec des impulsions qui viennent du fond de mes rages nerveuses et du tourbillonnement de mon sang »<sup>78</sup>. J'encours le risque. Je retourne au brut. « Just think about the music. » Je cherche un langage musical. Une parole qui part d'une Nécessité. Ce que j'écris doit désormais passer à travers le système nerveux de mon corps — « [...] pas d'œuvres, pas de langue, pas de parole, pas d'esprit, rien. Rien, sinon un beau Pèse-Nerfs »<sup>79</sup>. » — et se soumettre à une musique. Les mots doivent respecter le rythme du battement interne. Je me relis à voix haute pour mieux entendre leur mélodie. Ça commence à devenir évident, certains passages, aussi beaux soient-ils et même s'ils me « font plaisir », ne concordent pas avec la musique des voix et je dois me résoudre à les enlever. Je renonce aux « beaux mots », à mes semblants d'acrobaties, à tout ce qui appartient au langage « poli » pour laisser résonner la musique qui s'impose.

Artaud écrit: *Ce n'est pas le concassement du langage mais la pulvérisation hasardeuse du corps [...]*<sup>80</sup>.

Et Céline : *Thomas a Kempis, bien pur, lui s'y connaissait en Art, et puis en Âmes aussi. [...]* *Voici comment qu'il parlait : « N'essayez pas d'imiter la fauvette ou le rossignol, si vous ne pouvez pas! Mais si c'est votre destin de chanter comme un crapaud, alors, allez-y! Et de toutes vos forces! Et qu'on vous entende*<sup>81</sup>! »

---

<sup>76</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Le style contre les idées*, op.cit., p. 59.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>78</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, op.cit., p. 121.

<sup>79</sup> *Ibid.* p. 107.

<sup>80</sup> Antonin Artaud, *Suppôts et supplications*, op. cit., p. 169.

<sup>81</sup> Louis-Ferdinand Céline, *Le style contre les idées*, op. cit., p. 35-36.

Mon texte ne ressemble en rien à ce que j'avais prévu. Tranquillement, permission par permission, les voix m'ont guidée vers « un plan non pas supposé et illusoire, mais intérieur <sup>82</sup> ». J'ai le sentiment que l'écriture respire enfin, qu'elle porte une sensibilité, une musicalité. Cependant, je reste inquiète. L'écriture a pris plusieurs libertés : des personnages sans nom ni description physique, une écriture intérieure où les instances de « pensée » se succèdent et s'entrecroisent tels les échanges mélodiques d'un contrepoint, la voix des consciences, elle aussi structurée sous la forme d'une polyphonie avec trois et quatre voix intérieures et finalement, cette prose parlée. Va-t-on seulement comprendre? J'ai essayé, avec acharnement, de trouver une autre manière d'écrire. Rien à faire.

Artaud : *Cette cristallisation sourde et multiforme de la pensée, qui choisit à un moment donné sa forme. Il y a une cristallisation immédiate et directe du moi au milieu de toutes les formes possibles, de tous les modes de la pensée* <sup>83</sup>.

Et Borduas : *Une fois acceptée la route de l'expérimentation personnelle, une fois abandonnés les exercices mécaniques, les imitations, les singeries : les problèmes de figuration, d'expression, ne se comparent plus aux modèles proposés mais à l'authenticité même de l'expression, aux réalités propres, harmoniques, objectives du dessin, si peu évolué, si peu adroit soit-il* <sup>84</sup>.

---

<sup>82</sup> Antonin Artaud, *Le théâtre et son double*, op.cit., p. 141.

<sup>83</sup> Antonin Artaud, *L'Ombilic des limbes*, op.cit., p. 56.

<sup>84</sup> Paul-Émile Borduas, op.cit., p. 49.

## ET MAINTENANT...

Je dois assumer... et continuer. Se faire confiance c'est faire confiance aux mots. J'ai le sentiment que le caractère de ce qui est « bon » dans l'écriture n'est plus lié à un jugement extérieur ou à un choix personnel, mais qu'il relève d'une nécessité. J'ai douté de cette écriture, ma tête l'a remise en cause malgré ce que je sentais. Et tous mes efforts pour altérer la forme n'ont rien changé. C'est de cette façon que les voix souhaitaient se dire... composer leur musique, leur mélodie. Je n'y suis pas pour grand-chose dans la forme qu'a prise l'écriture. C'est plutôt elle qui m'a appris à « *suivre ma pente au lieu de chercher mon chemin. [...] On n'est soi qu'en mobilisant tous ses travers, qu'en se solidarissant avec ses faiblesses, qu'en suivant sa "pente". Dès qu'on cherche son "chemin", et qu'on s'impose quelque modèle noble, on se sabote, on s'égare...* <sup>85</sup> ».

Maintenant, écrire m'est devenu nécessaire. J'ai besoin des libertés d'un infini de possibilités : pouvoir tout faire, tout imaginer... tout dire. Composer n'importe quelle musique. Besoin aussi de la liberté qu'offre la solitude. Personne pour me surveiller, personne par-dessus mon épaule qui juge, personne pour entendre les cris de laideur et les murmures de peur. Je risque, je cherche, je dévoile parce que je suis seule... avec les « autres » en moi. Besoin de m'exclure du monde pour m'abandonner aux instants de délire, là où plus rien ne compte à part les voix, là où il devient possible de me débarrasser de moi pour commencer à *être*. Et étrangement, je veux la liberté de pouvoir me compromettre.

---

<sup>85</sup> Émile Cioran, *Ébauches de vertige*, op.cit., p. 105.

J'écris parce que j'en ai besoin. L'écriture vient tout combler. Elle suffit. Elle me rend peu à peu solidaire du monde : elle m'aide à me « verticaliser », à me faire confiance. Elle me rend indépendante. Libre. Par elle, j'inscris mon âme dans le mouvement du monde. Surtout... il n'y a que par elle que j'existe réellement.

Pourquoi danser ce soir? Sauter, bondir sous les projecteurs à huit mètres du tapis, sur un fil? C'est qu'il faut que tu te trouves. À la fois gibier et chasseur, ce soir tu t'es débusqué, tu te fuis et te cherches. Où étais-tu donc avant d'entrer en piste? Tristement épars dans tes gestes quotidiens, tu n'existais pas. Dans la lumière tu éprouves la nécessité de l'ordonner. Chaque soir, pour toi seul, tu vas courir sur le fil, t'y tordre, t'y contorsionner à la recherche de l'être harmonieux, épars et égaré dans le fourré de tes gestes familiers [...] Mais tu ne t'approches et ne te saisis qu'un instant. Et toujours dans cette solitude mortelle et blanche <sup>86</sup>.

---

<sup>86</sup> Jean Genet, *Le condamné et mort et autres poèmes* suivi de *Le funambule*, *op.cit.*, p. 119-120.

## BIBLIOGRAPHIE

### Oeuvres de référence

- Arendt, Hannah. *Considérations morales*. Trad. par Marc Ducassou et Didier Maes. Précédé d'un essai de Mary McCarthy. Paris, Payot & Rivages, 1996, 78 p.
- Artaud, Antonin. *Le théâtre et son double*. Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1964, 251 p.
- . *L'Ombilic des limbes*. Précédé de *Correspondance avec Jacques Rivière* et suivi de *Le Pèse-nerfs*. *Fragments d'un journal d'Enfer*. *L'art et la mort*. *Textes de la période surréalistes*. Préface d'Alain Jouffroy. Paris, Gallimard, [1927] 1968, 256 p.
- . *Pour en finir avec le jugement de dieu*. Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1974, 230 p.
- . *Suppôts et supplications*. Paris, Gallimard, 1978, 354 p.
- Bakhtine, Mikhaïl. *La poétique de Dostoïevski*. Trad. par Isabelle Kolitcheff. Paris, Seuil, 1970, 346 p.
- Bataille, Georges. *La littérature et le mal*. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1957, 244 p.
- Borduas, Paul-Émile, *Refus Global* suivi de *Projections libérantes*. Montréal, Parti Pris, coll. « Paroles » no 34, 1974, 70 p.
- Bourjea, Serge. « Voir la voix ». In *Voix et création au XXe siècle: Actes du Colloque de Montpellier* (Montpellier, 26, 27 et 28 janvier 1995), textes réunis par Michel Collomb. Paris, Honoré Champion, 1997, p. 13-26.
- Céline, Louis-Ferdinand. *Le style contre les idées: Rabelais, Zola, Sartre et les autres*. Préface de Lucien Combelle. Editions Gallimard pour les textes de Céline. Bruxelles, Complexe, 1987, 145 p.
- . *L'argot est né de la haine !* Textes réunis par Raphaël Sorin. Notice bibliographique de Bernadette Dubois. Édition Gallimard pour les textes de Céline. Bruxelles, André Versaille, 2010, 92 p.

- Cioran, Émile. *Sur les cimes du désespoir*. Trad. par André Vornic, revue par Christiane Frémont. Bruxelles, L'Herne, [1934] 1990, 127 p.
- . *Le Crépuscule des pensées*. Trad. par Mirella Patureau-Nedelco, revue par Christiane Frémont. Paris, L'Herne, [1940] 1991, 222 p.
- . *Précis de décomposition*. Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1949, 252 p.
- . *Syllogismes de l'amertume*. Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1952, 153 p.
- . *Histoire et utopie*. Paris, Gallimard, coll. « Les Essais », 1960, 142 p.
- . *De l'inconvénient d'être né*. Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1973, 244 p.
- . *Ébauches de vertige*. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1979, 127 p.
- Derrida, Jacques. *La voix et le phénomène*. Paris, P.U.F., coll. « Épiméthée », 1967, 117 p.
- Doherty, Jim. « For All Who Crave a Horn That Thrills, This Bud's for You », *Smithsonian*, Vol. 5, No. 6, September 1994, en ligne, <<http://www.angelfire.com/ks/nicksdomain/>>, consulté le 15 septembre 2011.
- Duras, Marguerite. *Écrire*. Paris, Gallimard, 1993, 146 p.
- Freud, Sigmund. *Essais de psychanalyse appliquée*. Trad. par Marie Bonaparte et E. Marty. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1933, 251 p.
- . *Métapsychologie*. Trad. par Jean Laplanche et J.B. Pontalis. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1968, 187 p.
- . *Essais de psychanalyse*. Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1968, 277 p.
- Genet, Jean. *Le condamné à mort et autres poèmes*, suivi de *Le Funambule*. Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1999, 127 p.
- Godbout, Jacques. *Paul-Émile Borduas (1905-1960)*, Office National du Film (ONF), en ligne, <[http://www.onf.ca/film/paul-emile\\_borduas\\_1905-1960](http://www.onf.ca/film/paul-emile_borduas_1905-1960)>, consulté le 20 mai 2011.

- Gorrie, Jon. « For older players : advices from Adolph (Bud) Herseth », *Brass musician Magazine&Forum*, 2011, en ligne, <<http://brassmusician.com/for-older-players-advice-from-adolph-bud-herseth/>>, consulté le 15 septembre 2011.
- Goux, Jean-Paul. *La Fabrique du continu. Essai sur la prose*. Seyssel, Champ Vallon, 1999, 189 p.
- Grossman, Évelyne. *Artaud/Joyce le corps et le texte*. Paris, F. Nathan, 1996, 237 p.
- . *Artaud. L'aliéné authentique*. Paris, Farrago, 2003, 170 p.
- Harel, Simon. *Vies et morts d'Artaud*. Longueuil, Le Preambule, coll. « L'univers des discours », 1990, 343 p.
- Henry, Anne. « Réflexions sur la "petite musique" de Céline ». In *Voix et création au XX<sup>e</sup> siècle: Actes du Colloque de Montpellier* (Montpellier, 26,27 et 28 janvier 1995), textes réunis par Michel Collomb. Paris, Honoré Champion, 1997, p. 297-307.
- Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*. Montréal, Boréal, 2001, 147 p.
- Lapierre, René. *Figures de l'abandon*. Montréal, Les Herbes rouges, 2002, 97 p.
- . *L'Atelier vide*. Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 149 p.
- Nietzsche, Friedrich. *La généalogie de la morale*. Trad. par Henri Albert. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1964, 246 p.
- . *Par-delà bien et mal. Prélude d'une philosophie de l'avenir*. Trad. par Cornélius Heim. Texte établi par Giorgio Colli et Mazzino Montinari. Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1968, 250 p.
- Robert, Marthe. *La vérité littéraire*. Paris, Grasset & Fasquelle, 1981, 156 p.
- Wikipedia, The Free Encyclopeida. *Wikipedia, the free encyclopedia*, en ligne, <[http://en.wikipedia.org/wiki/Adolph\\_Herseth](http://en.wikipedia.org/wiki/Adolph_Herseth)>, consulté le 15 septembre 2011 .



## Autre oeuvres

Camus, Albert. *La chute*. Paris, Gallimard, coll.« Folio », 1956, 153p.

Ducharme, Réjean. *Le nez qui voque*. Paris, Gallimard, coll.« Folio », 1967, 334 p.

Duras, Marguerite. *Moderato cantabile*. Paris, Minuit, 1958, 112 p.

Gibran, Khalil. *Le prophète*. Trad. par Jean-Pierre Dahdah. Paris, Éditions du rocher, [1923] 1993, 91 p.

Hébert, Anne. *Les enfants du sabbat*. Paris, Seuil, 1975, 187 p.

Huston, Nancy. *Les variations Goldberg*. Arles, Actes Sud/Leméac, coll. « Babel », 1994, 250 p.

Miller, Henry. *Tropique du cancer*. Trad. par Henri Fluchère. Paris, Denoël, 1945, 437 p.

Moore, Lorrie. *Des histoires pour rien*. Trad. par Marie-Claire Pasquier. Paris, Rivages, 1989, 195 p.

Mréjen, Valérie. *Eau sauvage*. Paris, Allia, 2004, 92 p.

Musil, Robert. *Les désarrois de l'élève Törless*. Trad. par Philippe Jaccottet. Paris, Seuil, 1960, 237 p.

Nabokov, Vladimir. *Un coup d'aile suivi de La vénitienne*. Trad. par Bernard Kreise. Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1990, 109 p.